

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE LA TRINITÉ,  
PRINCIPIE DE VIE,

construite par les soins de la princesse Eudoxie Nicolaiévna Mestchersky, et pour l'ouverture de l'asile Borissoglebsky pour les femmes, fondé par la même avec autorisation suprême.

Prononcé le 4 mai 1822

«Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra; car le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple.» (I Cor 3,17)

Gloire à Dieu, *admirable dans son sanctuaire* ! Voici encore un lieu devenu saint et divin; le ciel s'est encore ouvert sur la terre : voici encore un asile offert il la prière; voici encore un trône pour la grâce.

Il fut un temps où, dans tout l'univers, il n'y avait qu'un seul temple du vrai Dieu, et il y eut un homme qui se livra à l'enthousiasme à la seule pensée qu'il pouvait aller dans la maison du Seigneur : *Je me suis livré à l'allégresse en ceux qui m'ont dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (Ps 121,1). Comment ne pas se réjouir maintenant que, pour ainsi dire, la maison de Dieu vient à nous du lointain de l'omniprésence invisible de Dieu, afin de rapprocher de nous l'accès de Dieu ?

David, ayant formé le vœu d'élever un temple à Dieu jura de n'avoir pas de repos qu'il n'eût trouvé un lieu agréable à Dieu : *Il jura au Seigneur et fit ce vœu au Dieu de Jacob : Je ne donnerai pas de sommeil à mes yeux, ni d'assoupissement à mes paupières, ni de repos à mes tempes que je n'aie trouvé une demeure au Seigneur* (Ps 131,2-4) : mais il ne lui fut pas donné de vivre jusqu'à la construction elle-même du temple. Qu'il est bon pour un cœur auquel a été donné non seulement le désir d'élever un temple à Dieu, mais encore l'accomplissement de ce désir, – qu'il est bon de se reposer devant le Dieu du cœur, dans l'amour et la reconnaissance !

Il y a ici, aujourd'hui, encore une joie. En même temps que l'inauguration de cette maison de Dieu, il y a tout auprès l'inauguration, d'une habitation pieuse : de sorte que la joie de la piété reçoit une nouvelle augmentation en s'unissant à la joie de l'amour de l'humanité, et que la joie de l'amour de l'humanité reçoit la consécration de la joie de la piété. Dieu a donné une marque de sa bonté en arrangeant ainsi sont heureux quand ils se voient auprès de Dieu.

Réunissons notre joie dans un commun cantique de louange. Béni soit Celui qui donne les bons désirs, qui fortifie les bonnes intentions, qui en prépare l'accomplissement ! Béni soit *Dieu qui s'approche* de nous par sa grâce, quand nous n'aurions pas pu nous approcher de lui, à cause de notre faiblesse et de notre indignité ! Béni soit *le Père des orphelins et le Juge des veuves, Dieu dans sa sainte demeure* (Ps 47,6-7) qui établit ceux qui étaient seuls, dans une maison qui en donnant aux déshérités une habitation, se cherche en eux des demeures pour lui-même.

Du reste, quelque pure que soit la source de notre joie devant Dieu, il nous est recommandé *de nous réjouir* même dans le Seigneur *avec tremblement* (Ps 2,11). La simple prudence elle-même nous engage à joindre à la joie d'avoir acquis ce que nous désirions, le souci de savoir comment le conserver et en faire un bon usage. Et nous entendons l'Apôtre prononcer des paroles menaçantes contre celui qui ne conserve pas une acquisition aussi précieuse que l'est un temple de Dieu : *Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra.*

Ainsi, il faut une grande attention à faire un bon usage du temple de Dieu, et à ne pas lui porter atteinte.

Ordinairement, nous prenons soin d'un objet autant que nous en connaissons la valeur. C'est pour cela que l'Apôtre, pour nous engager à ne pas détruire le temple de Dieu, nous avertit de sa valeur qu'il appelle la sainteté : *Car le temple de Dieu est saint* (Ps 64,5)

Il trouve si évidente cette pensée de la sainteté du temple de Dieu, qu'il n'ajoute rien pour la prouver, et qu'il fait de cette pensée même la base de son affirmation. En effet, que le temple de Dieu doive être saint, il est aussi naturel de le penser que de penser que le jour doit être clair. Le jour, sans la lumière, ne serait point le jour : un temple, sans la sainteté, ne serait point un temple, mais ou une maison ordinaire, ou même une pagode.

Mais qu'est-ce que la lumière du jour ? Qu'est-ce que la sainteté d'un temple ? – Ici, sous l'évidence, se cache un mystère que quelques-uns n'aperçoivent pas, et, où ils restent dans l'ignorance, ou ils se laissent aller à des opinions fausses, ou même quelquefois, comme dit l'Apôtre, *ils blasphèment ce qu'ils ne connaissent pas* (Jude 10). Quelques-uns, par exemple, font consister la sainteté particulière d'un temple dans son antiquité, ou dans les objets sacrés qui s'y trouvent. L'antiquité mérite le respect, et la pensée en est majestueuse; nous voyons en elle l'image de l'éternité qui elle-même est au-dessus de notre manière de la considérer : c'est pour cela que Dieu lui-même, dans la vision prophétique, apparaît sous la figure et prend le nom de *l'Ancien des jours* (Dan 7,9). Toutefois, la pensée de la sainteté d'un temple ne doit nullement être confondue avec la pensée de l'antiquité. Le temple de Salomon était neuf lorsque Dieu y apparut à Salomon et lui dit : *J'ai sanctifié ce temple que tu as construit* (III R 9,5) : ce temple était antique quand le même Dieu le livra aux païens pour le profaner et le détruire. La Chambre de Jérusalem devint le premier temple nouveau des chrétiens, après la résurrection du Seigneur; mais lorsque les apôtres eurent reçu l'effusion du saint Esprit, alors, sans aucun doute, elle eut en elle incomparablement plus de sainteté que n'en avait à cette époque l'antique temple de Jérusalem.

Pour s'élever au principe véritable et général de la sainteté qui appartient à un temple de Dieu, il faut rappeler que le premier fondateur d'un temple saint (lequel fut appelé alors tabernacle, parce qu'il fut construit en forme de tente, le peuple de Dieu habitant alors sous des tentes, pendant ses pérégrinations dans le désert) – que le fondateur de ce temple fut Dieu lui-même; que le plan de ce premier temple fut apporté du ciel, d'après ce qui fut ordonné à Moïse : *Aie soin de faire selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne* (Ex 27,8); que ce fut sur ce même modèle, et seulement avec une nouvelle magnificence, que fut construit plus tard le temple de Salomon; enfin, qu'après rétablissement, avec le christianisme, de l'adoration de Dieu en esprit et en vérité, adoration représentée auparavant dans des figures sensibles, le temple chrétien contient en lui la même sainteté en esprit et en réalité, qui était représentée dans le temple de Moïse, ou dans celui de Salomon, en image et en apparition. Quelle était donc la source de la sainteté dans le temple de Moïse – et dans celui de Salomon ? L'ablution et l'onction, usitées dès l'antiquité comme aujourd'hui, constituaient seulement la consécration préparatoire : la sainteté elle-même ne se manifestait que lorsque la nuée miraculeuse ombrageait le tabernacle ou le temple, lorsque le feu du ciel descendait sur la victime, en un mot, lorsque se manifestait la présence du Dieu tout-puissant. C'est ainsi que Dieu lui-même explique à Salomon la sainteté du temple : *J'ai sanctifié ce temple que tu as construit*. – Mais comment, Seigneur ? – *Pour y établir mon nom dans les siècles, et mes yeux seront là, et mon cœur tous les jours* (III R 9,5). C'est pour cela qu'aujourd'hui encore, dans la cérémonie de la consécration, on annonce la présence de Dieu lorsqu'on invite à haute voix les portes à *élever leurs faites, afin que le Roi de gloire entre* (Ps 23,7).

Et ainsi, le fondement profond de la sainteté du temple de Dieu, c'est la présence de Dieu dans le temple, présence mystérieuse et incompréhensible, mais non moins véritable et réelle. *Le Seigneur lui-même est dans son temple saint* (Ps 10,4).

En vain les hommes qui veulent être sages de leur propre sagesse plutôt que d'apprendre la sagesse de Dieu, disent qu'ils n'ont pas besoin de chercher la présence de Dieu dans le temple, parce qu'ils savent que Dieu est présent partout. Que dites-vous ? Est-ce que Dieu ne connaît pas son omniprésence ? N'a-t-il pas dit, par la bouche du Prophète : *Le ciel est mon trône, et la terre mon marche-pied; quel palais m'élèverez-vous, et quel est le lieu de mon repos* (Is 66,1) ? Aurait-il oublié son omniprésence lorsqu'il dit lui-même à Salomon, en parlant de son temple : *Et mes yeux seront là, et mon cœur tous les jours !* Assurément, aucun lieu particulier ne peut être assigné à l'omniprésence de Dieu; mais il est nécessaire à la nature bornée de l'homme d'avoir, au moins jusqu'à un certain point, un lieu déterminé et limité dans lequel puisse s'accomplir son contact avec l'infini. Nous savons, nous aussi, qu'il y aura un jour *une cité sainte* dans laquelle *on ne verra point de temple, parce que le Seigneur Dieu tout-puissant en est le temple* (Apo 21,22). Mais cette cité doit *descendre de Dieu du haut du ciel* (10) : elle ne sera point construite par la sagesse orgueilleuse des hommes qui, par sa prétendue connaissance de l'Omniprésence de Dieu, veut renverser le temple de Dieu: cette sagesse ne construira rien que Babylon.

Il se trouvera peut-être encore des hommes qui diront : Comment serons-nous avertis de la présence de Dieu dans le temple, puisqu'elle ne se manifeste plus ni par un nuée qui vienne l'ombrager, ni par le feu descendant du ciel ? Nous répondrons à ces hommes par celle parole du Christ : *Si vous ne voyez des signes et des miracles, vous ne croyez point* (Jn 4,48) ! Comme s'il avait dit : *Pauvres gens de peu de foi ! Vous demandez toujours que votre foi soit nourrie par*

des prodiges visibles non interrompus, de même que l'on conserve les plantes faibles par une chaleur artificielle remplaçant la chaleur naturelle du soleil. – Maintenant, ce n'est plus l'hiver, ou la froide nuit antique; maintenant, c'est le magnifique été du Seigneur, et le jour clair du salut. Ce n'est plus le temps où il fallait conserver et vivifier la plante faible de la foi par la force des prodiges extérieurs; c'est le temps, pour votre foi, vivante en Jésus Christ, de se consolider sans appuis extérieurs; et de produire elle-même des fruits merveilleux. Croyez sans demander des prodiges visibles, et vous verrez des prodiges cachés d'un ordre incomparablement plus élevé. Qu'avez-vous besoin des tonnerres du Sinaï, quand vous entendez ici, dans l'Évangile, la parole vivante du Dieu vivant ? Qu'avez-vous besoin de la nuée ombreuse dans laquelle les anciens, comme dit l'Apôtre, *ont été baptisés en Moïse* (1 Cor 10,2), quand vous avez ici le baptême pour vous revêtir de Jésus Christ, et le saint Esprit pour vous ombrager ? Qu'avez-vous besoin du feu tombant du ciel pour dévorer des victimes sanglantes, quand il y a ici un feu divin descendant sur la victime non sanglante, et la transformant, sans la détruire, en une chair et un sang divins, en une nourriture pour la vie éternelle ? Trouvez seulement ici ne fût-ce que la seule prière commune des fidèles, et vous aurez trouvé ici la véritable présence du divin Sauveur, selon sa promesse infaillible : *Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom, là, je suis aussi au milieu d'elles* (Mt 18,20). Croyez à sa présence et alors, si cela est nécessaire, il vous montrera sa présence même visiblement, comme il l'a montrée souvent à plusieurs, en commençant par la visite de la Chambre des Apôtres, les portes étant fermées. Mais ne demandez pas à voir sans nécessité : *Bienheureux ceux qui n'ont point vu, et qui ont cru* (Jn 20,29).

Chrétiens, quelque caché qu'il soit, si nous avons dans le temple un trésor tel que les cieux eux-même n'en ont pas de plus précieux, c'est-à-dire la présence sainte et bénie de Dieu, avec quelle précaution, avec quelle crainte respectueuse nous devons nous conduire ici, afin qu'elle ne nous soit point ôtée, afin qu'il ne nous soit point dit, comme autrefois aux adorateurs de la maison de Dieu à Jérusalem : *Voici que votre maison vous sera laissée déserte* (Luc 13,35)

Vous êtes ici devant Dieu : vous tenez-vous bien inébranlablement en sa présence, votre pensée ne fuit-elle pas hors des murs de ce temple, votre cœur ne s'en va-t-il pas de Dieu aux créatures, quoique, dans les maisons des hommes, vous regardiez comme inconvenant de vous détourner du maître et de vous adresser de préférence, devant lui, à ses serviteurs ? Prenez garde que le grand Maître de celle haute maison ne se détourne de vous à son tour, comme vous vous détournez de lui, et que cette maison ne reste déserte pour vous.

Vous prenez part ici aux prières: votre esprit exprime-t-il intérieurement ce que vos lèvres disent extérieurement ? Le cœur sent-il ce qu'entend l'oreille ? Ou bien pensez-vous que Dieu sera attentif à une prière à laquelle vous ne faites vous-mêmes aucune attention ? Prenez garde que la maison de prière ne reste déserte pour vous.

Car, que faisons-nous, nous qui sommes présents dans ce temple, que faisons-nous pour ne point violer la sainteté du temple ? – Chacun de nous doit avoir souci de la construction, de la consécration, de l'usage saint, dans le temple commun, de son propre temple de Dieu. Car dit l'Apôtre, *le temple de Dieu est saint, et c'est vous qui êtes ce temple*. C'est-à-dire, vous reconnaissez que le temple de Dieu est saint, et que celui-là offense Dieu qui en viole la sainteté; mais ce temple, –c'est vous. Si sa sainteté n'a pas d'autre principe que Dieu, elle n'a pas d'autre but que vous; en vous se dévoile l'esprit enfermé dans ses images; en vous se découvre le sens de ses significations. *Vous êtes les temples du Dieu vivant* (II Cor 6,16) Mystère profond, *caché*, comme dit le même apôtre, *dans tous les siècles et dans toutes les générations, en Dieu, maintenant manifesté seulement à ses saints, et qui est le Christ en vous* (Col 1,26) ! Ce serait en vain que nous nous efforcerions, dans l'impuissance de notre langage charnel, de vous expliquer les miracles spirituels et divins renfermés dans ce mystère. Ce n'est point par la subtilité, mais par la fidélité que l'on parvient à dévoiler un mystère. Soyons fidèles en ce qui nous est déjà dévoilé : c'est le moyen de nous préparer à une révélation plus haute de ce qui est caché. On t'a déjà dit que tu es le temple de Dieu; remarque donc tout ce qui se trouve et tout ce qui se fait dans le temple de Dieu, et dispose-toi conformément à cela, surtout intérieurement. Tu vois ici des peintures des œuvres de Dieu et de ses saints : remplis, toi aussi, ton esprit et ta mémoire, comme d'images spirituelles, de méditations édifiantes sur les grandes œuvres de Dieu et les œuvres pieuses de ses saints. Tu vois une lampe devant les saintes icônes : efforce-toi de faire que la sainte pensée de Dieu produise, en toi aussi, la lumière de la foi, et y allume le feu de l'amour de Dieu. Tu vois la fumée de l'encens : *que ta prière s'élève comme l'encens en présence de Dieu !* (Ps 140,2). Tu entends la parole de Dieu : fais-y si bien attention *qu'elle demeure en toi* (Col 3,16) par la connaissance de l'intelligence de toi-même. Tu entends les chants à la gloire de Dieu : chante, toi aussi, dans ton cœur, un cantique au Seigneur. Tu vois les ministres saints se

tenant devant le Trône des mystères, et annonçant que nous représentons en nous les chérubins se tenant devant la Trinité Principe de vie : éloigne donc, toi aussi, les sollicitudes de la vie; que tout ce qui est charnel fasse silence en toi, et que ton esprit s'accoutume, avec David à voir toujours le Seigneur présent devant toi. (Ps 15,8)

Ainsi, mes frères, *en venant ici à Jésus Christ, la pierre vivante, vous serez édifiés vous-mêmes en un temple spirituel, tous serez un sacerdoce saint, pour offrir des hosties spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ (1 Pi 2,5). Avec l'Apôtre, je vous conjure, mes frères et mes sœurs, par les Miséricordes de Dieu, de de lui offrir vos corps en hostie vivante, pure et agréable à ses yeux, comme votre culte raisonnable (Rom 12,1) Amen.*

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DU SAINT ESPRIT,  
au cimetière de Daniel, à Moscou.

Prononcé le 25 septembre 1832

Se réjouir dans un cimetière, cela ne paraît, en vérité, guère à sa place : cependant je n'hésite pas à convenir que je me trouve avec joie aujourd'hui en ce lieu où, depuis bien des années, une foule de gens apportent chaque jour leurs larmes.

Je me réjouis en songeant à l'indulgence de la grâce divine, qui n'a pas dédaigné cette nouvelle demeure que lui offre la foi, et qui a bien voulu en permettre la consécration par une cérémonie sainte.

Je me réjouis en songeant à ce temple qui, neuf, en remplace un fort ancien; durable, en remplace un qui menaçait ruine; bien construit et magnifique, en remplace un qui était pauvre et peu commode.

Je me réjouis en me souvenant du serviteur de Dieu maintenant trépassé dans la foi et l'espérance, qui m'apporta le premier regret de l'insuffisance du temple qui était ici, et de deux autres semblables, et me confia des offrandes assez larges pour chacun des trois, mais avec une prudence d'ailleurs si sévère pour que sa *main gauche* ne connût pas ce que faisait sa main droite, qu'il m'obligea de lui retourner le projet écrit de sa main, quoique sans signature, de cette entreprise, afin que son écriture même ne pût pas le faire connaître aux hommes. Âme qui as désiré la magnificence pour la maison de ton Dieu. Dieu connaît ton nom, que je ne prononcerai pas, afin de me conformer à tes dernières volontés : qu'il le conserve dans le livre de vie, qu'il l'embellisse, dans le ciel, d'une gloire bien préférable sans doute à celle à laquelle tu t'es sagement soustrait sur la terre; qu'il te dise, là où tu reposes en lui, que ta bonne pensée n'est pas restée sans résultat, et que la libéralité a rencontré et de bonnes mains et une abondance d'autres libéralités, de sorte que le bon fruit a surpassé ta bonne espérance.

Je me réjouis en songeant à tout serviteur de Dieu qui a contribué, peu ou beaucoup, selon ses forces, à l'édification et à l'embellissement de ce temple, et surtout à celui qui a porté toute la sollicitude et tout le travail de cette construction. – Et pourquoi donc ne pas dire de temps en temps quelque chose, à l'église, de quelques personnes privées, pourvu seulement que ces choses ne soient pas dites dans des vues humaines ? – C'était une femme peu considérable, celle qui répondit une huile parfumée sur la tête du Seigneur Jésus, et c'était une chose bien simple en apparence et propre à la manière de penser d'une femme; cependant, la cause de la bonté de son intention, le Seigneur ordonna dès lors qu'il fût parlé d'elle et de son action dans les églises du monde entier. On peut parler à l'église de ce qui se fait pour Dieu et pour l'église. – Qu'est-ce donc qui me réjouit à la pensée du constructeur de ce temple ? – C'est non seulement qu'il a généreusement servi Dieu ici de sa bourse et de son travail, mais encore et surtout qu'il a entrepris cette œuvre sans y être engagé par aucune nécessité, par aucune obligation; – alors qu'il était déjà chargé de la construction d'un autre temple; – alors que la froideur manifestée par quelques-uns pour cette entreprise présentait un exemple défavorable, et que, cherchant depuis longtemps une assistance, nous paraissions dépourvus de toute assistance. Je ne parle pas de tout cela plus clairement parce que non seulement je ne veux me plaindre de personne, mais encore je ne veux pas que le mécontentement trouve place même dans mes pensées. Que Dieu nous donne à tous ce qui nous est le meilleur; mais il ne laissera certainement pas son Église sans secours quand elle en aura besoin; et que le moment en sera venu, ainsi que je l'ai dit déjà par rapport à ce temple, au jour de la détresse, et que, grâce à Dieu, le fait l'a démontré.

Je me réjouis en pensant à nos frères pauvres et délaissés qui trouvent aussi pour eux, auprès de ce temple des demeures nouvellement construites, et des moyens pour leur assistance incessante, préparés avec le même empressement qui a présidé à la construction de l'église.

Après cela, par devoir de reconnaissance de mon côté, et pour la consolation et l'édification des autres, j'ajouterai pour le bienfaiteur de cette église : Qu'il ne laisse pas prendre son cœur à la louange humaine, s'il l'entend ou si elle parvient jusqu'à lui; qu'il ne reçoive pas une récompense humaine, vaine et sans valeur, pour ce qu'il a fait pour Dieu, le vrai éternel Rémunérateur; qu'il se réjouisse avec nous, non en lui-même, mais en Dieu qui l'a béni et dans sa richesse, et dans son intention d'en faire un bon emploi, et dans l'heureux accomplissement de cette intention.

Enfin, je me réjouis maintenant en pensant aussi à nos frères défunts qui reposent ici. En effet, si ce n'est pas en vain que l'antiquité pieuse a mis en usage de les faire reposer auprès des

églises, s'il y a une utilité pour eux dans les prières apportées ici en leur faveur et dans l'oblation de la grande Hostie non sanglante, il me semble qu'eux aussi se réjouissent avec nous lorsque les prières et les sacrifices offerts pour eux sont rétablis, se multiplient sur trois autels, sont assurés pour l'avenir.

Quant à l'utilité qu'il y a, pour les âmes des morts, dans les prières et les sacrifices offerts pour elles, il ne sera pas hors de propos d'en dire ici quelques mots, pour notre consolation et notre édification communes.

Il y a, parmi les chrétiens, des gens qui se privent eux-mêmes de la consolation de prier pour les morts. Quelles sont ces gens ? – Sans aucun doute, ceux qui, sciemment ou à leur insu, aiment mieux raisonner que de croire. Pourquoi n'admettent-ils pas les prières pour les morts ? Cela ne paraît pas avoir d'autre cause, sinon qu'ils ne comprennent pas comment l'efficacité de la prière peut s'étendre si loin, – même d'un monde à un autre, du monde visible à l'invisible.

Je pourrais demander à l'homme qui raisonne ainsi : La raison ordinaire comprend-elle l'efficacité de la prière d'un vivant pour un autre vivant, – particulièrement si la prière est faite pour un absent, ou même pour un présent, mais demande quelque chose de moral ou de spirituel, comme le pardon des péchés, l'amendement de quelques défauts, l'apaisement des passions, les lumières de l'esprit, l'affermissement dans la vertu ? Deux âmes, prises chacune avec sa raison propre, sa volonté, ses inclinations, sa liberté, ne sont-elles pas l'une pour l'autre deux mondes distincts, – d'autant plus distinct qu'ils sont limités par des corps ? Comment donc la prière de l'une étend-elle son efficacité sur l'autre ?

Que l'on réponde à ces questions comme on voudra. Si l'on entreprend de démontrer comment la distinction de l'être et de la liberté n'empêche pas l'efficacité de la prière pour les vivants, on démontrera par là-même comment cette même distinction n'empêche pas l'efficacité de la prière pour les morts. Si l'on dit que l'efficacité de la prière pour les vivants est possible quoiqu'elle ne soit pas explicable par la raison, je dirai à mon tour : Ne niez donc pas l'efficacité de la prière pour les morts, uniquement parce qu'elle est inexplicable ou paraît telle.

Mais il me semble, dans les objets de la foi, le moins dangereux est de raisonner moins et de croire davantage, et de s'appuyer, non sur sa propre sagesse, mais sur la parole de Dieu. Or, la parole de Dieu nous dit : *Nous ne savons ce que nous devons demander, comme il le faudrait* (Rom 8,26). Par conséquent, la raison ne peut nous apprendre, sans la grâce, si nous pouvons prier pour quelqu'un. *Mais l'Esprit lui-même, continu l'Apôtre, intercède pour nous des gémissements ineffables*, dans la prière de chacun, particulière selon sa situation; et le même Esprit, pour la conduite commune dans les prières, surtout publiques, exprime clairement ce que nous devons demander. Par exemple : *Je vous conjure donc, avant toutes choses, de faire des prières, des supplications, des demandes et des actions de grâces pour tous les hommes* (1 Tim 2,1). Et encore : *Si quelqu'un voit son frère commettre un péché qui ne va pas à la mort, qu'il prie, et il donnera la vie à ce pécheur, si son péché ne va pas à la mort. Il y a un péché qui va à la mort et ce n'est pas pour ce péché que je vous dis de prier* (1 Jn 5,16). Et encore : *Priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez guéris : car la prière assidue du juste peut beaucoup* (Jac 5,16). Écoutons encore comment l'apôtre saint Paul, et prie pour les autres, et réclame les prières des autres. *Nous prions sans cesse pour vous, écrit-il aux Thessaloniens, afin que notre Dieu vous rende dignes de sa vocation, qu'il accomplisse tous les desseins de sa bonté, et l'œuvre de votre foi par sa puissance, afin que le nom de notre Seigneur Jésus Christ soit glorifié en vous et vous en lui, par la grâce de notre Dieu et Seigneur Jésus Christ* (II Th 1,11-12). Et plus loin, dans la même épître : *Au reste, priez pour nous, afin que la parole de Dieu se propage et soit glorifiée partout comme elle l'est parmi vous* (3,1). Et dans une autre épître : *Priez par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps et en esprit, et veillant ainsi avec persévérance dans la prière pour tous les saints et pour moi, afin que Dieu, m'ouvrant la bouche, me donne des paroles pour annoncer avec confiance le mystère de l'Évangile, pour lequel j'ai une mission même dans les fers* (Ép 6,18-19).

Sans réunir un plus grand nombre de témoignages de la Sainte Écriture sur la prière en général, comme étant chose fort connue, nous appliquerons à l'objet particulier de ces réflexions ceux que nous avons recueillis jusqu'ici.

Si nous ne savons pas ce que nous devons demander, et que nous ayons, pour suppléer à notre ignorance, l'Écriture Sainte, *qui peut nous éclairer pour le salut, jusqu'à ce point même que l'homme de Dieu soit parfait et disposé à toutes les bonnes œuvres* (II Tim 3,15-17), nous pouvons attendre de la sagesse et de la bonté de l'Esprit saint, qui a dicté cette Écriture, que non seulement elle nous instruisse d'une manière satisfaisante de ce que nous devons demander, mais encore

qu'elle nous préserve, par ses défenses, d'adresser à Dieu des prières qui lui seraient désagréables. Cette attente est justifiée par les faits eux-mêmes. Nous venons de voir, en effet comment la Sainte Écriture, en nous commandant la prière *pour tous les hommes*, préserve, par sa défense, croyant de toute prière désagréable à Dieu et inutile aux hommes : *Il y a un péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour ce péché que je vous dis de prier*. Il suit de là, que même s'il n'y a, dans la Sainte Écriture aucun commandement particulier, positif, sur la prière pour les morts, mais qu'elle se déduise seulement de principes et de commandements plus généraux sur la prière; que si d'ailleurs il n'y a, dans la Sainte Écriture, aucune défense qui interdise cette prière, comme en effet il n'y en a pas, cette absence elle-même d'une défense, ce silence lui-même de la Sainte Écriture est déjà une preuve que la prière pour les morts n'est ni désagréable à Dieu ni inutile aux hommes.

Un amateur de doute demandera : N'est-il pas superflu de prier pour ceux qui sont morts avec foi et espérance ? – Je réponds : N'est-il pas superflu, en apparence, de prier pour les saints ? Cependant saint Paul veut que l'on prie *pour tous les saints*. N'est-il pas superflu de prier pour les apôtres, qui sont les propagateurs de la grâce dans tous les autres, et les premiers entre les saints de l'Église : *Dieu a établi dans son Église, premièrement des apôtres* (1 Cor 12,28) ? Cependant l'apôtre Paul demande que même ceux qui ne sont pas apôtres prient pour lui, et, bien plus, c'est à l'époque où il approche déjà de la couronne promise aux exploits de l'Apostolat. Si la prière est utile à l'Évangile même, *afin que la parole de Dieu se propagee et soit glorifiée*, quoique l'Évangile lui-même soit *la vertu de Dieu pour sauver tous ceux qui croient* (Rom 1,16), – est-il possible de craindre que la prière pour les croyants soit superflue ?

Ou bien demandera-t-on : – La prière pour ceux qui sont morts dans le péché n'est-elle pas vaine ? – Je réponds : Elle est vaine – pour ceux qui sont morts par le péché mortel, de la mort spirituelle, et qui ont été frappés dans cet état, de la mort corporelle; – pour ceux qui sont tombés intérieurement du corps spirituel de l'Église du Christ et de la vie selon la foi, par leur incrédulité, leur impénitence, leur opposition décidée et finale à la grâce de Dieu. Là où, pour l'œil éclairé et impartial, sont clairs les signes de cette triste mort, là il n'y a pas place pour la consolation de la prière : *Il y a un péché qui va à la mort, et ce n'est pas pour ce péché que je vous dis de prier*. – Mais que peut faire la prière pour le frère ayant commis un péché qui ne va pas à la mort ? Elle *peut lui donner la vie*. Mais est-ce il celui aussi qui est mort corporellement ? – Saint Jean, sur les paroles de qui nous nous dirigeons en ce moment, ne dit pas : *Oui*, mais il ne dit pas non plus : *Non*. Il ne défend pas de prier pour les morts, tandis qu'il défend de prier pour le pécheur impénitent et désespéré.

La sagesse toute prévoyante de Dieu ne proclame pas très haut, dans l'Écriture divine, le commandement de prier pour les morts, peut-être pour que les vivants, comptant sur ce secours, ne ralentissent pas leurs efforts, pour opérer leur salut avec crainte avant la mort corporelle. Mais puisqu'il ne défend pas non plus ce genre de prières, cela ne signifie-t-il pas qu'il permet encore de jeter, quoique ce ne soit pas toujours avec un espoir certain, un cordage, quelquefois, et peut-être souvent, tutélaire, aux âmes arrachées au rivage de la vie temporelle, mais n'ayant pas atteint le port éternel, qui, entre la mort corporelle et le dernier jugement universel de Jésus Christ, sont ballottées sur l'abîme, tantôt montant par la foi, tantôt descendant sous le poids des œuvres qui n'y sont pas conformes, tantôt s'élevant par la grâce, tantôt attirées en bas par les restes de la corruption de leur nature, tantôt prenant l'essor sur les ailes ou désir de Dieu, tantôt s'embarrassant dans le vêtement grossier des pensées terrestres, qu'elles n'ont pas encore entièrement dépouillé ?

Et voilà, peut-être, pourquoi la prière pour les morts a existé dès l'antiquité et existe encore dans l'Église, non comme partie solennellement proclamée et essentielle de la foi et comme sévèrement prescrite, mais comme une tradition et une coutume pieuses, toujours soutenues par la libre obéissance de la foi et par de fréquentes expériences spirituelles. Invoquons à l'appui quelques témoignages.

*La libéralité*, écrit le Fils de Sirach, *est agréable à tout vivant; n'empêche pas qu'elle ne s'étende aussi sur les morts*. Que signifie ici *la libéralité* ? Si c'est le don apporté sur l'autel, ces mots: *N'empêche pas que la libéralité ne s'étende aussi sur les morts*, signifient évidemment : apporte une offrande pour les morts, ou, ce qui est la même chose, prie pour les morts. Si l'on veut regarder comme plus probable que *la libéralité* s'entend de la bienfaisance envers le pauvre, alors ces mots : *N'empêche pas que la libéralité ne s'étende aussi sur les morts*, signifient : fais l'aumône en mémoire des morts. Que ce soit l'une ou l'autre de ces pensées qui ait été celle du fils de Sirach, elles supposent toutes deux un même fondement qui leur est commun, c'est que le vivant peut et doit faire de bonnes œuvres qui soient utiles aux âmes des morts.

Dans l'histoire des Macchabées, nous trouvons nommément le sacrifice et la prière pour les morts. Judas l'offrit pour les guerriers morts dans le péché d'avoir pris, comme butin de guerre; *des dons consacrés aux idoles*, desquels le juste ne devait pas souiller ses mains. (II Mac 12,39-46)

Depuis que le culte chrétien est publiquement établi, la prière pour les morts y est admise comme en usant toujours fait partie intégrante. Tous les anciens rituel de la liturgie sacrée en font foi à commencer par la liturgie de saint Jacques, frère du Seigneur. C'est pourquoi il n'y a aucun doute que la prière pour les morts ne soit une tradition apostolique.

*Si un pécheur même est mort*, dit saint Chrysostome – *il convient de l'aider autant que possible : cependant non par des larmes, mais par des prières, et des supplications, et des aumônes, et des offrandes. En effet, ce n'est pas par une simple imagination, ni vainement que nous faisons mémoire des morts dans les mystères divins, et que nous nous approchons, pour le prier pour eux, de l'Agneau, immolé qui a pris sur lui les péchés du monde, mais pour qu'il leur en revienne quelque soulagement. Ce n'est pas en vain non plus que, devant l'autel, pendant l'accomplissement des mystères redoutables, le prêtre prie pour ceux qui sont morts en Jésus Christ et pour ceux qui intercèdent pour eux* (Sur la 1<sup>e</sup> Ép. aux Cor., Homél. 41). Et plus loin, il dit : *Ne différons pas d'aider ceux qui sont morts et d'offrir pour eux nos prières : car le monde entier a besoin d'être purifié. C'est pour cela que nous prions avec espérance pour tous les hommes du monde, quand nous les nommons avec les martyrs, les confesseurs et les prêtres. Car nous sommes tous un seul corps, dont ils sont les membres les plus honorables. Et il est possible d'obtenir leur pardon de toutes manières, comme par des prières, par des offrandes faites pour eux, par les saints avec lesquels nous les nommons.*

Le très pieux monarque, dit Eusèbe en parlant de Constantin le Grand, – *choisit pour lieu de sa sépulture l'église des Apôtres qu'il avait élevée à Constantinople, dans l'espérance d'avoir part aux prières offertes en l'honneur de ces saints, et pour que, en se joignant dans l'Église au peuple de Dieu, il soit trouvé digne d'avoir part aux mérites du service divin, du sacrifice mystérieux et des prières des fidèles, même après sa mort* (Vie de Constantin; liv. 4, chap. 71)

*Il ne faut pas nier*, dit saint Augustin, – *que les âmes des morts reçoivent du soulagement des prières de leurs proches qui sont vivants, quand ils offrent pour eux le sacrifice du du Médiateur, ou bien quand ils font l'aumône dans l'église; mais cela n'est utile qu'à ceux qui ont mérité pendant leur vie que cela leur fût utile plus tard* (De la Foi, de l'Espérance et de la Charité; Chap. 110)

Saint Grégoire le Dialogue rapporte un exemple remarquable de l'efficacité de la prière et du saint Sacrifice offerts pour un mort, arrivé dans son monastère. Un frère qui avait violé son vœu de pauvreté fut, pour effrayer les autres, privé, pendant trente jours après sa mort, de la sépulture religieuse et de toute prière; ensuite, par compassion pour son âme, la Victime non sanglante fut offerte pour lui pendant trente jours, avec des prières. Le dernier de ces trente jours, le mort apparut en songe à son propre frère qui était encore parmi les vivants, et lui dit : *Jusqu'ici j'étais mal, mais à présent je suis heureux, car j'ai reçu aujourd'hui mon pardon* (Dial., liv. 4, ch. 55).

Mais je ne voudrais pas prolonger ce discours jusqu'à la fatigue, après des cérémonies elles-mêmes assez longées. Pour ceux qui sont attentifs, c'est assez de ce qui a été dit pour que chacun puisse s'affermir dans les principes suivants, qui ne sont pas inconnus, mais trop souvent oubliés :

Premièrement : prie pour les morts avec foi et confiance en la miséricorde de Dieu.

Secondement : ne vis pas toi-même dans l'insouciance, mais efforce-toi, par une foi pure et par un prompt amendement de tes péchés, de te garantir l'espérance que les prières que l'on fera pour toi après la mort apporteront du soulagement à ton âme et l'aideront à obtenir le repos éternel et la félicité en Dieu éternellement heureux et glorifié dans les siècles. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE  
DE LA GRANDE MARTYRE SAINTE CATHERINE,  
à l'Hôpital de Catherine, à Moscou.

Prononcé le 20 août 1833

«Or il y avait à Jérusalem une piscine des brebis, qui est appelée en hébreu Béthesda, et qui a cinq portiques. Sous ces portiques, gisait une multitude de malades, d'aveugles, de boiteux, de paralytiques, attendant le mouvement de l'eau.» (Jn 5,2-3)

Dans ces paroles de l'Évangile, nous retrouvons le plus ancien des hôpitaux de ville.

Louons l'humanité des Juifs, qui avaient élevé, pour la foule des malades, cinq *portiques* ou galeries, et avaient donné à cet établissement le nom qui lui convenait si bien de Béthesda, c'est-à-dire maison de miséricorde, quoi que nous ne sachions pas si c'est à l'Administration ou au peuple qu'il faut donner cet éloge.

Il n'y avait là qu'un moyen de guérison, c'était un bain, qui n'était point préparé par l'art humain, dans la piscine des brebis.

Au lieu d'un médecin, c'était un ange qui visitait cet hôpital. Car *un ange du Seigneur descendait*.

Ce médecin extraordinaire guérissait radicalement, et il n'y avait pas un seul malade qui fût inscrit pour lui sur la liste des incurables. *Il était guéri, de quelque maladie qu'il fût atteint*.

N'est-il pas vrai que c'était là un bien bel établissement ? Mais montrons aussi son autre côté, qui n'était pas aussi brillant.

Le médecin céleste ne visitait pas l'hôpital qui lui était confié chaque jour, comme les médecins de la terre, mais seulement une fois par année. *Car un ange du Seigneur descendait chaque année*.

La guérison était radicale, mais un seul homme l'obtenait chaque année. *Celui qui y descendait le premier après l'agitation de l'eau, était guéri*.

Tout malade n'avait pas la force d'arriver jusqu'à l'eau agitée, et encore moins de devancer les autres. Il n'y avait pas assez de serviteurs ou d'hommes compatissants pour aider ceux qui manquaient de force. C'est pour cela qu'un paralytique gisait inutilement depuis trente-huit années dans cet hôpital lorsque arriva le Maître des éléments, des temps et des anges, qui n'avait besoin ni de troubler l'eau, ni d'attendre le temps marqué de l'année, ni d'appeler un ange, mais à qui il suffisait de dire au paralytique : *Lève-toi, prends ton lit et marche*.

Que signifie *ce genre de guérison* ? «Quel mystère nous découvre-t-il ?» – demande saint Chrysostome, «développant le récit évangélique sur la piscine des brebis. Mais celui qui permettrait le plus de hardiesse à sa raison naturelle aimant à s'ingérer dans les œuvres de la Providence qui sont au-dessus de lui, pourrait encore dire : Quel étrange concours et de puissance merveilleuse guérissant toute maladie incurable, et de pénurie de cette puissance qui ne s'étend pas au delà de la guérison d'un seul homme; de libéralité préparant tout un réservoir de médecine et de parcimonie ne permettant d'en prendre qu'une fois à de rares intervalles; – d'un ange et d'une eau, comme si le pouvoir de guérir d'un ange n'avait besoin de l'eau qui n'est pas, du reste, comme tout le monde le sait, un spécifique universel ! Mais écoutons ce que répondent ces doutes saint Chrysostome. Cela n'a pas été, dit-il, écrit au hasard et sans motif, mais cela nous offre comme une image et une peinture des choses futures, afin qu'une chose si extraordinaire et arrivant d'une manière si inattendue, ne nuisît pas, cherchez plusieurs, à la puissance de la foi. Qu'est-ce donc que cela nous présente ? Il devait un jour nous être donné un baptême contenant une grande puissance et un don sublime, un baptême effaçant tous les péchés, et en même temps rendant les morts à la vie. Et tout cela est, signifié clairement, comme dans une image fidèle, par la piscine, et par beaucoup d'autres eaux.» Voilà jusqu'où va saint Chrysostome (Sur Jean, Homél. 36)

Osons continuer cette explication. Il fallait montrer par l'expérience l'immersion dans l'eau, déduisant toute maladie, pour préparer les esprits à la révélation du baptême dans l'eau,

détruisant tous les péchés. Il fallait, dans le phénomène sensible de l'agitation de l'eau, donner à remarquer l'influence bienfaisante sur elle d'un esprit angélique, afin de rendre moins incroyable l'influence revivifiante et régénératrice, dans l'eau du baptême, d'un Esprit plus élevé qu'un esprit angélique, de l'Esprit propre de Dieu. Il fallait que la vertu bienfaisante de la piscine des brebis ne fût accordée qu'à celui qui, par l'impétuosité de son zèle pour sa guérison, laissait derrière lui tous les autres, afin qu'en cela encore fût manifeste l'image de la piscine du baptême, dont la vertu salutaire n'est efficace que pour celui qui, par l'impétuosité de sa foi vers ce qui est céleste et divin, laisse derrière lui tout ce qui est terrestre. Il fallait montrer la puissance de l'ange comme limitée, il fallait retenir pendant trente-huit ans, auprès d'un ange lui-même, le paralytique sans guérison, afin que, lorsque Jésus Christ le guérirait d'une seule parole, il fût visible par là que ce médecin puissant est incomparablement supérieur aux anges, que son pouvoir est illimité, qu'il est le Verbe hypostatique de Dieu et vrai Dieu lui-même.

Si quelqu'un s'avisait de se plaindre encore de ce que tant de moyens étaient mis en œuvre dans un seul but, – de ce que cette quantité de malades, cette quantité d'années, cette quantité de prodiges annuellement accomplis par un ange, tout cela n'était que pour servir la seule pensée de Jésus Christ et du baptême, je lui répondrais : ce but était assez grand par lui-même et assez important pour l'humanité, pour annuler toute plainte sur la prodigalité des moyens employés afin d'atteindre à ce but. Si les scrutateurs de la nature se livrent à des travaux prolongés, construisent des appareils compliqués, font des dépenses énormes pour découvrir ou expliquer quelque vérité naturelle, partielle et subordonnée, assurément il fallait la peine de construire à Jérusalem la piscine des brebis ses appartenances, comme un *modele* restreint de la grande piscine dans laquelle est régénéré tout le monde chrétien, – comme une indication facile à saisir de la vérité sublime et du mystère incompréhensible du Christ Sauveur et Dieu.

Mais en assez sur les mystères chrétiens que nous honorons mieux et plus dignement par l'humble silence de la foi que par l'orgueilleux examen de la raison. Revenons simplement de l'hôpital de Jérusalem à l'hôpital de Moscou.

C'est avec joie, avec un sentiment de conviction intérieure, que nous pouvons payer notre dette de louange et de reconnaissance à nos Très-Pieux Autocrates qui donnent magnifiquement à leur peuple, avec l'exemple de toute vertu et de toute bienfaisance, celui de la sollicitude pour les malades. Après eux, nous pouvons rappeler avec reconnaissance aussi quelques-uns de leurs sujets qui ont suivi d'assez près, par leurs beaux actes d'humanité, l'exemple souverain. On peut compter dans cette ville plus de cinq, non pas *portiques*, mais maisons magnifiques qui représentent la vertu de miséricorde par les œuvres d'autant mieux qu'elles n'en font pas étalage par les paroles. Père des miséricordes ! regarde toujours ces œuvres des yeux de ta grâce; que ceux qui font miséricorde obtiennent miséricorde; que, selon ta promesse infaillible, *bienheureux* soient les *miséricordieux*.

A la vérité, il n'y a pas ici une seule piscine suffisant pour toutes les infirmités, et les médecins ici ne sont pas des anges. A ce sujet, je ne puis qu'offrir aux méditations de nos médecins corporels l'exemple du médecin incorporel de Jérusalem. Cet exemple ne montre-t-il pas la proximité du spirituel à l'égard du corporel, la possibilité de l'alliance entre la force spirituelle et les moyen matériels de guérison, l'influence salutaire du spirituel sur le corporel, quand le spirituel est pur et accessible au divin ? Mais s'il en est ainsi, le médecin ne peut-il pas – ne doit-il pas, s'il ne veut pas n'être qu'un artisan travaillant sur la matière avec des instruments matériels, – ne doit-il pas, dis-je, employer aussi le spirituel comme secours à la médecine corporelle, reconnaître la volonté pure pour une partie importante dans la composition des moyens médicaux, chercher dans une prière fervente la lumière et la puissance dans les cas où la science marche à tâtons dans l'obscurité et s'égaré ?

Mais s'il n'y a pas d'ange ici, en revanche aucun malade n'y sera, comme à Jérusalem, réduit à dire avec tristesse : *Je n'ai personne*; mais chacun trouvera ici et un homme pour soigner, et un homme pour aider l'infirme, et, quand cela sera nécessaire, un homme pour l'approcher des influences bienfaisantes de la source spirituelle. A la gloire de Dieu, particulièrement généreux de secours salutaires dans le christianisme, il faut dire que le lieu où nous nous trouvons en ce moment n'a rien à envier à la piscine des brebis, puisqu'il est devenu aujourd'hui un réservoir de vertu plus élevée et plus bienfaisante que celle de l'autre. Ce n'est pas un ange qui vient une fois par ans, mais le Roi des anges qui, porté sur les ailes des ordres angéliques, vient ici aussi souvent que l'homme, qu'il invite lui-même à cette hardiesse, ose l'y appeler; et il demeure ici, avec la puissance par laquelle tout a été créé et tout est conservé, est guérit, est conduit à l'état parfait. Ici se trouve la source universelle de toute guérison. Oh ! si malades et médecins savaient assez l'ouvrir pour eux par la foi du cœur.

Mais comme ceux qui m'écourent ne sont pas malades, je dirai encore : Oh ! si ceux-mêmes qui sont bien portants accouraient avec plus d'empressement à ce sanctuaire de la force, comme à un lieu de guérison pour leurs âmes qui ne sont pas toujours, je pense, exemptes de maladies intérieures !

Si une église, ainsi que l'atteste la construction de celle-ci est regardée comme nécessaire même pour des malades qui n'ont pas, la plupart du temps, la force d'y venir, est-elle moins nécessaire pour ceux qui se portent bien et qui peuvent s'y rendre ? Qui se hasarderait à affirmer cette inconséquence ? Et cependant, ne voyons-nous pas souvent cette inconséquence dans le fait, c'est-à-dire que ceux qui se portent bien pensent moins à l'église que les malades ?

On peut, dit-on, prier Dieu chez soi, en esprit. Personne ne le conteste. Mais des hommes qui savaient mieux que nous prier en esprit, ne fuyaient pas le temple, mais y accouraient avec joie. *Je me suis réjoui en ceux qui m'ont dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (Ps 121,1). Le prophète Daniel, *homme de désirs* (Dan 10,11), homme qui vivait par la prière, quand il ne pouvait pas se rendre au temple de Jérusalem parce qu'il était à Babylone, et parce que le temple était en ruines, s'efforçait de se rapprocher au moins du lieu et, pour ainsi dire, de l'ombre du temple détruit, en se mettant en prière devant une fenêtre ouverte du côté de Jérusalem, et aux heures où le sacrifice s'offrait dans le temple avant sa destruction. *Les fenêtres de sa chambre ouvertes du côté de Jérusalem, il fléchissait les genoux trois fois le jour, priant et confessant son Dieu* (Dan 6,10). Ou bien Daniel était-il superstitieux ? Ou bien voulez-vous être plus avancés en spiritualité que Daniel ? – Non ! Il faut avouer que ceux qui ne fréquentent pas l'église sous prétexte qu'ils prient en esprit, ou ne s'inquiètent nullement de prier, ou ne comprennent rien à la prière.

Mais si quelqu'un, reconnaissant sa négligence et son inattention, faiblit dans son zèle pour le temple parce qu'en le fréquentant, il n'en éprouve pas en lui-même un secours assez sensible pour devenir meilleur, celui-là nous lui assurons, avec saint Chrysostome, qu'il *en retirera et en recevra quelque utilité; et quoique cette utilité ne soit pas telle qu'il la puisse sentir, cependant il la recevra. En effet, si quelqu'un passait auprès d'une fabrique de parfums, ou se trouvait souvent dans des maisons de ce genre, il serait, même sans le vouloir, imprégné d'une senteur agréable; combien plus la personne qui fréquente l'église. En effet, il n'est pas possible, dit-il encore, que celui qui s'entretient avec Dieu, ou qui écoute Dieu s'entretenant avec lui, n'en recueille pas quelque chose* (Sur Jean; Hom. 53)

Ne soyons pas, mes frères, indifférents à la santé de nos âmes, mais profitons avec empressement de la maison de santé des âmes – l'église, et des secours Dudu Médecin des âmes, – Jesus Christ, pendant qu'il vient au milieu de nous comme Médecin guérissant toute maladie du péché; pendant que, dans sa longanimité, il diffère de se montrer comme Juge ayant à décider notre sort pour la mort éternelle, si ce n'est pas pour la vie éternelle. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE  
DU SAINT HIÉRARQUE MITROPHANE,  
au monastère de Khotkoff

Prononce le 29 juin 1833

«Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous en un temple spirituel, en un sacerdoce saint, pour offrir des hosties spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ» (1 Pi 2,5)

Ce temple, selon toute probabilité, est le premier qui soit décoré de ton nom nouvellement glorifié, saint hiérarque et thaumaturge Mitrophane. Reçois ce commencement, cette offrande spontanée de la foi; présente-la au grand hiérarque qui règne par delà tous les cieux, notre Seigneur Jésus Christ; rends-la agréable à Dieu; supplée aujourd'hui et toujours, par tes prières agréables à Dieu, à l'insuffisance des prières que nous faisons aujourd'hui pour ce temple, et de celles que, de ce jour, nous offrirons dans ce temple; ne permets pas que nous donnions en vain à ce temple ton nom béni, mais visite-le comme l'étant donné en propre par notre foi; bénis et garde l'âme qui t'offre ce don de son zèle, et assiste tous ceux qui sont attachés au service de ce temple, et tous ceux qui s'y trouvent réunis, afin *qu'eux-mêmes aussi*, selon les paroles de l'Apôtre, *comme des pierres vivantes, soient édifiés en un temple spirituel, en un sacerdoce saint, pour offrir des hosties spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ.*

Croyez et soyez assurés, enfants de la foi, que les prières que nous exprimons en ce moment sont entendues et accueillies, et que l'intercesseur que nous avons choisi auprès de Dieu ne refusera pas de les accomplir. En effet, dans quel autre but Dieu l'aurait-il glorifié sur la terre, quand il était satisfait de sa gloire céleste et n'avait aucun besoin de la gloire terrestre, – dans quel autre but, sinon pour le découvrir et le montrer, par cette gloire, à notre foi, et pour accueillir, selon cette foi son intercession pour nous et accomplir nos desirs pour le bien ?

Mais avec cela, n'oublions pas que la grâce exige nécessairement la foi; que l'intercession de saints, qui ne nous est jamais refusée, attend de nous les desirs bons, purs, sincères; que pour être trouvés dignes de leur assistance, nous devons leur fournir les occasions de nous assister, c'est-à-dire que nous devons nous-mêmes, selon nos forces, agir et combattre pour notre salut : car comment serait-il possible que les saints, malgré toute leur céleste puissance (dont ce n'est pas du reste, à cause de leur bonté même, le propre de contraindre et de forcer), nous conduisissent au royaume du ciel quand nous ne voudrions pas faire un pas pour cela, ou quand, au contraire, nous marcherions dans la voie de l'enfer et de notre perte ?

*Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, édifiez-vous*, nous dit l'Apôtre.

*La pierre vivante, rejetée par les hommes, il est vrai, mais choisie et honorée par Dieu* (1 Pi 2,4), Jésus Christ, et sa grâce salutaire, est le fondement éternellement inébranlable de la véritable Église. C'est sur ce fondement que l'ont édifiée et continuent de l'édifice les apôtres, les pasteurs, les docteurs, par la parole de l'enseignement, par la puissance de la prière, par les mystère de la foi, par les efforts de la vie. Ainsi a été établie l'Église; mais ce n'est pas encore tout pour que vous et moi, nous entrions dans la composition de l'Église. Vous n'êtes pas de ces pierres mortes dont les architectes font leurs constructions, mais qui ne peuvent s'édifier elles-mêmes; *vous êtes des pierres vivantes*, vous avez votre vie propre, votre volonté, votre activité; et ainsi, il faut que vous ayez votre part active dans votre construction spirituelle; *édifiez-vous vous-mêmes*, de sorte qu'il y ait en vous et le temple, et le sacerdoce, et l'offrande d'hostie spirituelles.

Que le christianisme est admirable ! Le Judaïsme n'avait qu'un seul temple légal dans tout le monde, qu'un seul sacerdoce légal dans la race d'Aaron, que des hosties matérielles privées de vie ou mises à mort dans le sang, le feu et la fumée; dans le Judaïsme, un grand nombre ne pouvaient que rarement parvenir jusqu'au temple, jamais jusqu'au sacerdoce, et jamais, pour le plus grand nombre, ils n'atteignaient à l'intelligence du mystère des victimes figuratives, mystère scellé jusqu'au christianisme. Dans le christianisme, au contraire, non seulement il y a partout des temples, non seulement il y a des prêtres pris parmi tous les peuples, selon le choix de la grâce, non seulement on offre partout la Victime non sanglante, renfermant en elle-même, non plus la figure du Christ éloigné et attendu, mais le mystère du Christ venu, présent, se donnant lui-même à nous comme nourriture et breuvage pour la vie éternelle; mais qu'y a-t-il encore ? Afin que le dernier des chrétiens ne puis pas penser et se plaindre que Dieu ait moins de bonté pour lui que pour les autres, et le rapproche de lui moins que les autres, vous ayez tous la possibilité, le droit,

l'obligation, l'ordre, tout en jouissant des bénéfices et du temple, et du sacerdoce, et de la victime divine, d'édifier en vous-mêmes ce dont vous jouissez par le saint ministère des autres. *Et vous-mêmes édifiez-vous en un temple spirituel, en un sacerdoce saint, pour offrir des hosties spirituelles, agréables à Dieu par Jésus Christ.*

Puisque l'Apôtre parle d'*hosties spirituelles* comme étant nombreuses, ses paroles nous amènent à indiquer quelques espèces particulières de ces hosties; ce sera, j'espère, le moyen le plus simple d'expliquer l'enseignement de l'Apôtre sur le temple et le sacerdoce spirituel.

Il y a le sacrifice de la contrition spirituelle que, dès les temps du Judaïsme, David reconnaissait comme plus agréable à Dieu que l'holocauste matériel : *Vous n'avez pas les holocaustes pour agréables; le sacrifice que Dieu demande, c'est une âme contrite; Dieu ne dédaigne pas le cœur contrit et humilié* (Ps 50,18-19). Lorsque l'homme descendant en lui-même, considère son indignité devant Dieu, son impureté, son péché, alors son esprit qui jusque-là, peut-être, était fier et orgueilleux de quelque bonne qualité, de quelque prérogative extérieure, est brisé et renverse par la lumière de sa conscience comme un arbre par la foudre. De même que d'un vase brisé se l'épand ce qu'il contenait, ainsi du cœur contrit se répandent des larmes de douleur et de repentir selon Dieu. Ne pensez pas, âme bien-aimée, que tu souffres sans fruit : Dieu reçoit ta contrition et ton humble repentir comme un sacrifice, et même qui n'est pas sans importance. *Dieu ne dédaigne pas le cœur contrit et humilié.* Ce sacrifice est l'un des premiers sacrifices spirituels. Qui ne l'a pas offert ne peut pas, par là même, consommer les autres sacrifices spirituels, si toutefois ils lui sont possibles.

Il y a le sacrifice de la louange et de la prière, que David enseignait aussi dès les temps anciens : *Offrez à Dieu un sacrifice de louanges, et rendez au Très-Haut l'hommage de votre prière* (Ps 49,14). Chaque fois que tu sens en toi de la reconnaissance envers Dieu ton Créateur, le Dispensateur de tous les biens et ton Sauveur, ou de la vénération pour sa grandeur divine et ses perfections; lorsqu'une méditation attentive sur Dieu allume une certaine lumière de connaissance dans ton esprit, enflamme le feu de l'amour dans ton cœur, et qu'il en résulte dans ton âme une joie pure et un saint désir de Dieu, tu offres de cette manière à Dieu un sacrifice spirituel qui, dans le culte visible, est mystiquement figuré par la fumée et le parfum de l'encensoir. *Quelle est celle-ci*, dit l'antique Contemplateur du Cantique mystique, *quelle est celle-ci qui s'élève du désert, comme une colonne de fumée exhalant la myrrhe et l'encens* (Can 3,66) ? Pour expliquer cette parabole, nous pouvons dire que c'est l'âme enflammée dans la prière qui s'exhale en vapeur, s'élève légèrement vers le ciel comme une fumée, et est agréable à Dieu comme est agréable le parfum de l'encens.

Il y a le sacrifice de miséricorde, que Jésus Christ nous enseigne lui-même. *Allez, et apprenez ce que signifie cela : je veux la miséricorde, et non le sacrifice* (Mt 9,13) Comme le Seigneur Jésus reçoit les œuvres de miséricorde que nous faisons pour notre prochain par amour pour Dieu, comme si nous les faisons pour lui-même; *puisque*, dit-il, *ce que vous faites pour l'un des moindres de mes frères, vous le faites pour moi* (Mt 25,40), il est facile de comprendre comment ces œuvres constituent une offrande ou un sacrifice à Dieu. L'Apôtre nous engage à de pareils sacrifices en nous donnant l'assurance qu'il seront agréables à Dieu. N'oubliez pas d'exercer la charité et de faire part de vos biens aux autres : car c'est par de telles victimes que l'on plaît à Dieu (Héb 13,16)

Il y a le sacrifice de justice et de vérité, que Salomon nous enseigne dans les Proverbes : *Faire ce qui est juste et être véridique est plus agréable à Dieu que le sang des victimes* (Pro 21,5). Toute œuvre de justice et de vertu, tout effort pour la vérité devient un sacrifice à Dieu quand on agit expressément avec celle intention d'accomplir la volonté et la loi de Dieu, et particulièrement avec l'immolation de son intérêt propre et de sa propre satisfaction. Ne vous laissez pas troubler par cela que les hommes méprisent quelquefois ce sacrifice : Dieu reconnaîtra son sacrifice et le récompensera. C'est ainsi que David a dit : *Offrez à Dieu le sacrifice de justice, et confiez-vous au Seigneur* (ps 4,6)

Le plus sublime des sacrifices pour la vérité, le véritable holocauste chrétien, c'est le martyr pour la foi chrétienne. C'est de ce sacrifice que l'apôtre Paul parle à Timothée : *Je suis déjà marqué comme victime* (II Tim 4,6) nous donnant et l'exemple du dévouement à ce sacrifice, et en même temps l'enseignement de n'avoir pas la témérité de nous y vouer volontairement, mais seulement par obéissance, lorsque les desseins de Dieu nous appellent à être marqués comme victime.

Mais pour que personne ne pense que, conservés par la divine Providence dans la paix de l'Église, nous sommes privés, pour ainsi dire, de la grâce et de la gloire du martyr, hâtons-nous

de dire enfin qu'il y a un genre de martyr à la portée de chacun, intérieur, qui consiste en ce que le chrétien, par le glaive de la parole de Dieu, par la puissance du commandement de Jésus Christ, dans une profonde abnégation, retranche de son esprit toute volonté propre, de sa volonté tout désir propre, de son cœur toute haine contre son prochain, quelque juste qu'elle soit, tout désir de sa propre satisfaction, toute jouissance puisée en lui-même, et qu'il offre tout cela en sacrifice à la volonté de Dieu, à l'exemple de l'agonothète Jésus lorsque, préludant à la croix extérieure par la croix intérieure, il disait, dans la lutte de Gethsémani, à son Père céleste : *Non comme je veux, mais comme tu veux* (Mt 26,39). Il y a une offrande de notre propre corps, à laquelle l'Apôtre nous invite d'une manière pressante lorsqu'il dit : Je vous conjure, mes frères, par les miséricordes de Dieu, de lui offrir vos corps comme une hostie vivante, sainte, agréable à ses yeux, et c'est le culte raisonnable que vous lui devez (Rom 12,1). Ce genre de sacrifice, selon l'explication du même apôtre, consiste en que *nous nous regardions comme morts au péché, mais vivants en Dieu*, et que *nous nous donnions à Dieu comme vivants de morts que nous étions, et que nous lui offrions nos membres comme instruments de sa justice* (Rom 6,11-13), c'est-à-dire que nous employions raisonnablement toutes nos forces, nos facultés et nos membres à faire le bien, pour Dieu. A ceci se rapporte le sacrifice particulier de la consécration à Dieu de la virginité, et de l'offrande de la chasteté présentée à Dieu dans le vase pur de la continence.

Voilà les sacrifices agréables à Dieu, qui peuvent et doivent lui être offerts, non par les seuls prêtres établis par l'autorité, mais par tout vrai chrétien; ils doivent être offerts quand il y a obligation, ils peuvent l'être par le zèle volontaire et par une vocation particulière d'en haut. Offrez-les, chrétiens, et ne laissez pas votre Dieu sans sacrifices dignes de lui, afin qu'il ne vous laisse pas sans ses bénédictions que vous appellerez sur vous par vos sacrifices zélés.

Direz-vous que vous ne comprenez pas encore assez comment vous pouvez vous édifier en un temple spirituel ? Ne vous inquiétez pas, Offrez seulement avec fidélité et avec zèle les sacrifices qu'on vous a enseignés et que vous comprenez, le sacrifice de la contrition du cœur devant Dieu, le sacrifice de louange et de prière, le sacrifice de miséricorde et de justice, le sacrifice de la consécration de votre âme et de votre corps à Dieu. Comme, dans les temps antiques, avant le temple, et qu'ensuite les sacrifices ont construit pour eux-mêmes le temple et l'ont consacré, ainsi vos sacrifices spirituels, continués avec persévérance, appelleront sur vous la main invisible de la grâce de Dieu qui édifiera et consacrera en vous son temple, afin que Dieu demeure en vous, et qu'il soit votre Dieu, et que vous soyez ses serviteurs, par Jésus Christ notre Seigneur. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE  
DE SAINTE MARIE MADELEINE ÉGALE AUX APÔTRES,  
près de l'Hôpital de la ville.

Prononcé le 12 juillet 1835

«Et voilà qu'aujourd'hui mon témoin est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur, dans les lieux élevés. Que ma prière parvienne au Seigneur, et que mes yeux fondent en larmes devant lui.»  
(Job 16,19-20)

La prévoyance de l'humanité ont fait naître et développé dans la pensée du Pouvoir l'idée de fonder une maison de charité pour les malades qui ne pourraient pas se procurer chez eux les mêmes secours : c'est une œuvre qui parle par elle-même de son importance. Mais j'entends ce qu'a ajouté encore un Pouvoir pieux. Ce n'est pas assez, a-t-il dit. Un hôpital, les nécessités de la vie, des remèdes des médecins, –ce n'est pas encore tout ce dont ont besoin des malades. Il leur faut encore une maison de prière; il leur faut encore tout près d'eux les secours de la foi.

Comment répondra à cela le ministre de la Foi ? Sans aucun doute, en adressant à Dieu, avec joie, une prière pleine de reconnaissance pour le Bienfaiteur couronné de l'humanité souffrante et pour les exécuteurs de sa volonté qui sont animés de son esprit. Je pense, en outre, que l'on peut joindre encore à ces obligations du ministre de la Foi, celle de rendre quelque compte d'une pensée pieuse accomplie d'une manière si bienfaisante.

J'affirme donc que, dans les maladies, comme dans toutes les infortunes en général, aucuns remèdes, aucun secours ne sont suffisants sans la religion. La religion seule, et une religion sincère, peut réconcilier l'esprit avec le spectacle de la misère, qui le trouble. La religion apporte une consolation pleine aux malheureux. La religion fournit des remèdes décisifs contre la souffrance.

Il n'y a rien de pénible à rencontrer le bien et la prospérité. Le cœur et le sentiment en sont satisfaits; la raison n'a pas à s'élever contre eux. Mais quand le mal et la souffrance sont sous nos yeux, quoiqu'ils ne retombent pas sur nous, cette vue seule émeut le sentiment et le cœur, et si, au milieu de cette émotion, l'esprit se met à réfléchir, il se fatigue de ces questions : Pourquoi le mal se rencontre-t-il dans le monde d'un Dieu tout bon, le désordre dans les œuvres de l'infiniment Sage, la ruine dans la création du Tout-Puissant ? Combien de siècles la raison naturelle de l'homme n'a-t-elle pas lutté contre ces doutes sans les pouvoir résoudre ! Dans quelle obscurité, dans quelles sottises erreurs n'est-elle pas tombée en cherchant à expliquer l'origine du mal ? Elle a cherché à découvrir dans la matière grossière et dans la corporalité la cause de l'erreur, du mal et du péché, et pour décharger la Divinité de ces créations indignes, elle est représentée la matière comme éternelle et incréée. Elle a imaginé un principe mauvais, indépendant et égal au principe du bien, c'est-à-dire à la Divinité. Elle a inventé une fatalité inexorable, ou un destin aveugle qui vouerait sans choix les êtres au bien ou au mal, de telle sorte que la Divinité elle-même ne pourrait en rien s'opposer à ses décisions. Comme si elle pouvait être éternelle, cette matière que nous voyons se détruire à chaque instant ! Comme si une matière éternelle, un principe mauvais, un destin inexorable étaient autre chose que de rêves et des inventions, et, qui pis est, des inventions telles qu'on ne peut les accepter sans renier la vérité essentielle et primitive, à savoir : l'idée de la perfection infinie et de la toute-puissance de la Divinité ! Comme si le mal devenait plus facile à comprendre ou à supprimer quand on lui donne un autre nom et qu'on l'appelle matière méchante, principe méchant, destin méchant ! C'est ainsi que la raison humaine s'est débattue dans un monde sensible, sombre et étroit, comme un poussin dans l'œuf dont il ne peut rompre la coquille. Telle est la situation dans laquelle se trouvèrent les sages et les amis de la sagesse, et conséquemment presque tous les hommes, tant qu'ils ne connurent pas la religion révélée cachée dans un petit coin de la terre d'où l'on ne s'attendait nullement à voir sortir la lumière qui devait éclaircir l'univers. Le christianisme apparut, et l'absurdité fut reconnue pour l'absurdité, ce qui était obscur s'éclaircit, ce qui était insupportable s'allégea. Maintenant on a compris que le mal est venu primitivement de l'abus de la liberté par les êtres créés, que, par conséquent, on n'en peut accuser le Créateur du monde, qui a été grand et généreux dans le don de la liberté, à l'abus duquel il n'a eu aucune part; maintenant on a reconnu que Dieu a des moyens de racheter l'homme du mal auquel il s'est vendu volontairement pour un plaisir sensuel, et que, par conséquent, le mal n'a aucun reproche

à faire à la Providence de Dieu sur le monde; maintenant nous avons l'espérance certaine que le mal, et dans l'homme et dans la nature, sera définitivement vaincu, que le bien sera triomphant et le bonheur affermi pour toujours par le Christ Sauveur, que, par conséquent, même à la vue du mal et de la souffrance, on peut avoir une ferme confiance, de même que le laboureur ne se désespère pas pendant l'hiver, sachant que la semence ne sera pas anéantie par les frimas, mais qu'elle ressuscitera au printemps, ou de même que le jardinier ne se désole pas, au printemps, de voir les fruits amers et âpres, sachant qu'ils seront doux et savoureux en été ou en automne. Ainsi la religion seule, et la religion révélée, réconcilie l'esprit avec le spectacle de la misère qui le trouble.

S'il est pénible même d'être spectateur de la misère, il est encore plus pénible de l'éprouver soi-même. Mais comme il est quelquefois impossible de l'éviter, il est donc indispensable de savoir composer avec elle. Les gémissements et les lamentations ne sont pas, sans doute, le meilleur moyen de s'entendre avec le malheur. Trouvez-en donc un autre plus conforme à la dignité d'un être raisonnable et libre, mais qui soit aussi à la portée de lui qui souffre; pour autrement dire, cherchez est trouvez des moyens de consolation. Je voudrais bien ici mettre à l'épreuve celle fière philosophie qui pense, avec sa seule et propre sagesse, rendre l'homme heureux et indépendant des accidents extérieurs. Je l'enverrais bien, par exemple, faire l'essai du pouvoir de sa sagesse dans un hôpital. Que dirait-elle au malade ? – «Sois grand; tu souffres par l'action de causes naturelles, d'après les lois de la nature, desquelles tu ne peux t'affranchir, puisque tu es un anneau de la chaîne des êtres et de leur succession.» – Qu'en pensez-vous ? Le malade sera-t-il soulagé, ou se trouvera-t-il mieux quand il saura qu'il souffre en vertu de causes ou de lois ? Ne se sentira-t-il pas au contraire, étreint plus fortement qu'auparavant par les liens de ces causes et de ces lois auxquelles il ne saurait se soustraire ? – Ou bien, supposons que la philosophie, considérant le malade par le côté moral, lui dise : «Probablement tu t'es attiré toi-même ta maladie par quelques excès, quelques irrégularités, quelque imprudence : supporte donc courageusement un mal dont tu es toi-même la cause.» – Je le demande encore : ce raisonnement sera-t-il suffisant pour soulager le patient ? Ne pourra-t-il pas dire à son consolateur : «Tu redoubles mon infortune en me représentant à moi-même comme malheureux physiquement et moralement ?» Que peut encore dire la philosophie au patient ? – «Souffre; si ce n'est pas la médecine, du moins ce sera la mort qui mettra fin à ta souffrance.» – Mais si elle s'arrête là, – et elle est forcée de s'arrêter là, puisqu'elle ne voit pas plus loin, – elle appellera le désespoir plutôt que le soulagement. Ecartons la vaine sagesse humaine qui promet beaucoup et tient peu. Viens, sagesse de Dieu; aide-nous, divine religion. Tu peux dire au malade que sa souffrance lui est envoyée, ou bien est permise par le Père céleste tout miséricordieux; que, par conséquent, sa souffrance n'est pas sans nécessité, sans justice, sans utilité, puisque autrement un tel Père ne la permettrait pas; qu'il est miséricordieux même quand il frappe, et qu'il est prêt à chaque instant à accorder du soulagement selon la capacité de celui qui le demande et conformément à son véritable bien. Tu peux affirmer que la souffrance peut être grande, mais qu'elle ne peut être insupportable, selon cette parole *Dieu est fidèle, et il ne permettra pas que vous soyez tentés au delà de vos forces, mais il vous fera tirer avantage de la tentation même, afin que vous puissiez la soutenir* (1 Cor 10,15). Si le malade est malade parce qu'il est pécheur, et par conséquent, doublement malheureux, tu peux lui donner une double consolation, à savoir : pour l'affliction spirituelle, – l'espérance du pardon de ses péchés par la foi et le repentir; pour la maladie corporelle, l'espérance de la guérison, comme conséquence du pardon de ses péchés, ou bien l'assurance que le médecin des âmes et des corps sera servir à sa maladie à sa purification, changera la maladie du corps en remède pour l'âme par la patience, et que, par conséquent, il doit accepter courageusement la souffrance de la maladie comme on prend courageusement une potion amère de l'efficacité de laquelle on est convaincu. Tu peux, religion immortelle, même de la pensée amère de la mort, tirer une douce consolation : car tu ne vois pas seulement en elle la fin du présent, mais encore le commencement de l'avenir; non le terme, mais la continuation, non la fin d'une vie, mais le commencement d'une vie meilleure; non un abîme sombre dans lequel le désespoir peut se jeter au hasard, mais le domaine de la lumière dans lequel la foi peut entrer avec espérance, où ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin trouveront non seulement le terme de leurs maux, mais encore la jouissance de tous les biens et une récompense abondante qui dépasse toute intelligence, pour leur patience. Enfin, comme base et consommation de toutes les consolations, tu peux, religion du Christ, montrer au patient le grand Homme de douleur qui a été blessé à cause de nos péchés et martyrisé à cause de nos iniquités, qui a supporté le châtement qui doit nous donner la paix, par les meurtrissures duquel nous avons été guéris (Is 53,5). Ceux qui l'ont une fois vraiment connu dans la foi et l'amour, savent non seulement comment on peut souffrir avec lui sans murmure et sans impatience, mais

encore combien il est doux de supporter la souffrance en participation de sa souffrance, avec son secours, en vue de son exemple par reconnaissance pour lui, par amour pour lui. C'est d'eux que nous recevons ces témoignages de leurs sensations intérieures, si incroyables pour la sagesse charnelle, mais si encourageants pour la sagesse spirituelle : *Nous nous glorifions dans nos afflictions* (Rom 5,3). *Je me réjouis dans mes souffrances* (Col 1,24). *Selon la multitude de mes douleurs dans mon cœur, tes consolations ont réjoui mon âme* (Ps 43,19). *A mesure que les souffrances de Jésus Christ abondent en nous, nos consolations abondent aussi par Jésus Christ* (II Cor 1,5). Tant est pleine et parfaite la consolation que celui qui souffre peut trouver dans la religion.

Veut-on, après les moyens de soulagement, un remède définitif contre la souffrance ? On le trouve encore dans la religion plus sûrement que partout ailleurs. Il y a des maladies que l'art de la médecine renonce à guérir; il y a une pauvreté dont ne garantit aucun travail; il y a une affliction provenant d'injustices que ne peut extirper aucune justice humaine, par la raison très simple que l'homme n'est ni omniscient ni tout-puissant. Pour la religion, il n'y a ni obstacles ni restrictions pareilles. Sa force est la force du Tout-Puissant qui *tue et vivifie, conduit aux enfers et en ramène, appauvrit et enrichit, humilie et relève* (1 R 2,6-7); qui guérit toutes les infirmités : et toutes les langueurs (Mt 4,23). Cette même force, par laquelle il répandait partout des bienfaits et faisait ses miracles, Jésus Christ l'a versée dans l'âme des saints, l'a renfermée dans sa parole et ses mystères, et il a donné la clef de ces trésors à la foi et à la prière. Toutes choses sont possibles à celui qui croit. (Marc 9,23)

Pour comparer les réflexions présentes avec l'expérience, rappelez-vous Job, de qui il n'est presque pas possible de ne se pas souvenir dans un asile de malades. L'attaque des voleurs, le feu destructeur du ciel, les ravages de la tempête, la perte de ses troupeaux, de ses serviteurs, de sa maison, de ses enfants, – que de traits dirigés vers le même but ! Que de maux sur une même tête ! Ce malheur, grand par lui-même, s'augmente encore de la grandeur du bonheur précédent. Ces coups, supportables séparément, acquièrent une force énorme par leur multiplicité et leur soudaineté. Mais le juste les soutint, parce qu'il était appuyé sur Dieu par la religion. *Comme il a plu au Seigneur, dit-il, ainsi il a été fait* (Job 1,21). L'artisan du mal trouva le moyen d'ajouter encore à sa misère : *Et il frappa Job d'une plaie horrible, de l'extrémité des pieds au sommet de la tête*. Il n'y avait pour lui ni maison, ni hôpital : *Il était assis sur un fumier, hors de la ville*. Il lui restait sa femme, non pour l'aider, moi pour lui imposer une nouvelle épreuve; elle imagine de lui enseigner le désespoir : *Adresse quelque parole au Seigneur, et meurs* (Job 2,7-9). Ses amis le visitèrent mais leurs paroles ne furent point un baume pour ses blessures, mais bien de nouveaux traits d'accusations injustes. Qu'arriva-t-il donc ? Le carquois du démon s'épuisa, mais le bouclier du juste ne fut pas traversé. Quel bouclier ? –Le même que celui de l'Apôtre : *le bouclier de la foi* (Ep 6,16). Il oppose ce bouclier aux traits des accusations injustes quand il dit : *Voici que mon témoin est dans le ciel, et celui qui connaît le fond de mon cœur, dans les lieux élevés*. Il cherche dans la prière sa consolation et son remède : *Que ma prière parvienne au Seigneur, et que mes yeux fondent en larmes devant lui*. La sagesse humaine fut confondue dans Éliphas, Baldad, Sophar et Eliu. La religion remporta en Job une victoire décisive. *Et le Seigneur releva Job. Et le Seigneur lui rendit au double tout ce qu'il possédait auparavant, pour le doubler* (Job 42,10)

Seigneur Jésus ! ta grâce a triomphé en Job de tout mal, à l'exemple de tes souffrances victorieuses. Et maintenant encore elle allège la lutte de Job: car on ne le jette plus sur un fumier hors de la ville, mais on lui donne un asile convenable, l'assistance, les secours de la médecine, les consolations de la foi, et tout cela en ton nom, parce que tu as l'apporté à toi-même ces œuvres d'humanité quand tu as dit : *J'étais malade, et vous m'avez visité* (Mt 30,36)

Bénie soit ta foi sainte, puissante et libératrice ! Accepte et bénis cet asile comme une offrande faite à elle et à toi.

Que tout malade croie donc, *et la prière de la foi sauvera le malade* (Jac 5,15).

Et que quiconque souffre, croie, *et toutes choses seront possibles à celui qui croira*, il la gloire du Chef et du Consommateur de la foi, Jésus Christ, inséparable de la gloire du Père et du saint Esprit. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA CONSÉCRATION  
DE L'ÉGLISE CATHÉDRALE DE KLINN,  
sous l'invocation de la toute sainte Trinité

Prononcé le 24 mai 1836

«Et ils étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu.» (Luc 24,53)

Louons, nous aussi, Dieu adorable dans sa Trinité, le Chef et le Consommateur de toute création, béni dans les siècles, dans l'Église des saints. Qu'aujourd'hui surtout, les frères de ce temple saint exaltent le nom de Dieu.

Le travail de plusieurs années est enfin achevé. Les soucis ont pris fin. Une longue attente est comblée. Le temple élevé par votre zèle est achevé et consacré par Dieu.

Ce n'est pas sans inquiétude aussi que j'ai été moi-même le témoin des difficultés de sa construction. L'édifice entrepris était presque au-dessus des forces de votre petite ville. Il a fallu, non seulement construire, mais en partie reconstruire ce qui n'm'ait pas été convenablement construit. Il a fallu quelquefois suspendre les travaux à cause de l'épuisement des ressources pour les continuer. Il est évident que votre zèle ne s'est pas lassé, puisque le secours de Dieu ne vous a pas manqué.

Je me réjouis aujourd'hui avec vous, moins de vous voir délivrés de vos travaux et de vos soucis (quoique je m'en réjouisse aussi), que de ce que vous avez supporté un travail agréable à Dieu, des soucis utiles à vos âmes, et de ce que Dieu a accepté l'offrande de votre zèle, puisqu'il a envoyé sur elle le don de sa bénédiction.

Remercions Dieu qui a été si bienveillant : remercions-le non seulement en paroles, mais surtout de cœur et par nos actions. Après avoir eu le zèle de la construction du temple, ayez le zèle du temple construit. En en faisant votre consolation, comme de l'œuvre de votre zèle, honorez en lui l'œuvre de la bonté de Dieu. Profitez de ce temple consacré pour votre propre consécration: car sans cela, à quoi aurait servi de le construire et de le consacrer ?

Dieu est présent partout, par conséquent il n'a pas besoin d'un temple qui est toujours petit pour lui et incapable de le contenir. Mais l'homme est borné, et, par conséquent, il a besoin d'une manifestation limitée de la présence de Dieu. Dieu a condescendu à ce besoin de l'homme, et il a permis au temple de s'édifier, et il lui a accordé la grâce de sa présence particulière.

Nous ne connaissons qu'une seule situation de l'humanité dans laquelle elle n'ait pas besoin de temple., c'est la situation de la nouvelle Jérusalem, sous un nouveau ciel, sur une nouvelle terre; mais cela même prouve la nécessité d'un temple dans les autres situations, et notamment dans celle où nous nous trouvons aujourd'hui. L'auteur de l'Apocalypse nous donne comme un trait particulier, distinctif de la nouvelle Jérusalem, qu'il ne s'y trouve point de temple : *Et je n'y vis point de temple (Apo 21,22)*. Et, comme s'il prévoyait que cette singularité paraîtrait trop frappante et trop invraisemblable, que l'on demanderait comment la cité de Dieu peut être sans un temple de Dieu, il explique aussitôt pourquoi il en est ainsi : *Parce que le Seigneur Dieu tout-puissant, et l'Agneau, en est le temple*. Comme s'il avait dit : Là, l'humanité est perfectionnée et élevée à ce point que les créatures ne peuvent mettre ni barrière ni voile entre elle et la présence de Dieu; là, on se trouve en cette sainte présence immédiatement, sans avoir besoin d'un lieu saint particulier, représentatif de cette présence. Il n'y est pas besoin de temple, parce que l'homme y vit en Dieu et en Jésus Christ comme dans un temple, et qu'il trouve en Dieu lui-même, sans aucune peine, tout ce vers quoi nous nous efforçons de pénétrer par le moyen du temple. Si, là-même, l'œil créé ne peut embrasser la lumière créée, et que, par conséquent, il faille quelque condescendance et quelque modération de la lumière inaccessible, cela s'accomplit par la lumière pure du Dieu-Il-Homme Jésus qui abaisse et modère dans son humanité la lumière de la divinité, et par sa divinité, éclaire et béatifie l'humanité. *L'Agneau en est le flambeau (Apo 21,25)*. Et voilà pourquoi il n'est pas besoin de temple dans la Jérusalem nouvelle. Mais nous ne sommes pas encore dans la Jérusalem nouvelle, descendant du ciel; par conséquent nous avons besoin d'un temple. La créature, notre propre chair; grossière et impure, nous ferme encore l'entrée dans la sainte et bienheureuse présence de Dieu, et ainsi il faut que cette présence bienheureuse se découvre d'elle-même pour nous dans un temple saint. Les cieux, où est monté Jésus Christ, notre lumière, ne s'ouvrent pas et ne nous découvrent pas encore l'éclat de sa gloire; il nous faut, en attendant, un ciel, si petit qu'il soit, sur la terre, une

lumière si cachée qu'elle soit dans le mystère, et c'est ce que nous pouvons trouver dans le temple, par la prière, par la parole de Dieu, par les mystères.

Si nous nous reportons de la fin des temps à leur commencement, et si, là non plus, nous ne trouvons point de temple, cela ne serait pas étonnant, parce que l'homme du paradis terrestre ressemble plus à l'homme de la Jérusalem nouvelle qu'à l'homme actuel. Mais on peut dire que le premier temple de Dieu sur la terre fut le paradis terrestre même, dans lequel Dieu se montrait avec bonté à l'homme; dans lequel l'homme, consacré par sa création à l'image de Dieu, était le prêtre irréprochable; dans lequel l'arbre de vie était la sainteté visible, mystérieuse : car l'homme puisait mystérieusement dans cet arbre la vie incorruptible, de même qu'aujourd'hui, à la Table du Seigneur, dans le fruit du blé et de la vigne, nous puisons mystérieusement et substantiellement la vie immortelle du Corps et du Sang divins de Jésus Christ.

Depuis que l'homme, par le péché, a détruit en lui-même l'image de Dieu et a cessé d'être le temple vivant de Dieu, la nécessité d'un temple visible, symbolique, consacré au culte, est devenue visiblement plus sensible et l'histoire sainte montre qu'autant l'homme a fait d'efforts pour la satisfaction de cette nécessité, autant, ou même plus encore, Dieu lui-même l'y a aidé.

Quant aux anciens patriarches, qui menaient une vie nomade sous des tentes, il n'aurait pas été naturel d'exiger d'eux un temple construit selon les règles de l'architecture. Ils avaient l'abrégé du temple dans l'autel, et nous voyons souvent, dans leurs vies, que Dieu apparaît, et qu'en conséquence de cela, un patriarche élève un autel, et réciproquement, qu'un patriarche élève un autel, et que Dieu apparaît pour signaler sa bénédiction sur l'autel et sur celui qui l'a élevé. Dieu apparaît à Noé pour le sauver du déluge, et, aussitôt après le déluge, *Noé éleva un autel au Seigneur* (Gen 8,20). Noé offre un holocauste sur l'autel, et le Seigneur apparaît de nouveau pour bénir le nouveau monde après le déluge. *Le Seigneur apparut à Abraham, et Abraham éleva en ce lieu un autel au Seigneur qui lui était apparu*, (Gen 12,7). Dieu ordonne lui-même à Jacob d'élever un autel, et lui en indique le lieu : *Monte à Bethel, et demeure là, et élève là un autel au Dieu qui t'a apparu* (Gen 35,1). Ce lieu, appelé *Béthel*, c'est-à-dire *maison de Dieu*, Dieu l'avait consacré déjà auparavant en y apparaissant à Jacob pendant son sommeil, au sommet d'une échelle unissant la terre au ciel. La construction, par Abraham, de l'autel sur lequel il voulait, selon l'ordre de Dieu, sacrifier Isaac, fut comme la fondation préliminaire du Temple de Jérusalem qui fut élevé, plusieurs siècles après, au même endroit.

Quand la famille des patriarches, dans laquelle se conservait, depuis le commencement du monde, la connaissance du vrai Dieu et de sa révélation, se fut accrue et eut formé un peuple, alors Dieu disposa, sous sa propre direction, au milieu d'elle, son temple d'une manière plus complète et plus parfaite, d'abord sous le nom de *Tabernacle du témoignage*, mobile et peuple pour le voyage, comme il convenait à l'époque de la migration du peuple de Dieu de l'Égypte à la Terre promise, et ensuite dans cette terre, ce fut un temple fixe, dont il désigna lui-même Salomon pour être l'édificateur. Enfin, après la ruine de ce temple en même temps que de Jérusalem, à cause des péchés du peuple, dès que le temps de faire miséricorde au peuple fut revenu, Dieu prit soin lui-même encore une fois de la réédification du Temple en envoyant les prophètes Aggée et Zacharie pour engager les Jérusalymites et tous les Juifs à sa construction.

Sur la base de tous ces faits, nous pouvons affirmer positivement que le temple du vrai Dieu dans l'humanité est l'institution de Dieu, et non des hommes. Mais ce n'est pas le propre de Dieu d'instituer sur la terre autre chose que ce qui est utile et salutaire aux hommes. Et ainsi, dans cette institution de Dieu, nous avons un témoignage de Dieu lui-même qui atteste combien le temple nous est nécessaire et salutaire.

Après cela, quelqu'un pourra peut-être faire la réflexion que le temple dont nous venons de parler était de l'Ancien Testament, qu'il était figuratif relativement à Jésus Christ encore attendu alors, que, par conséquent, depuis l'accomplissement des figures, c'est-à-dire, depuis l'avènement de Jésus-Christ, il a cessé d'être nécessaire, et que c'est pour cela qu'il a été aboli par le même dessein particulier de Dieu par lequel il avait été institué auparavant. Cela est vrai. Cependant cela ne nous empêche pas de déduire de l'institution divine du temple dans les temps de l'Ancien Testament, l'importance et la nécessité du temple dans les temps du Nouveau Testament. Séparez de l'idée principale ou temple les particularités accessoires du Temple de l'Ancien Testament, – son appropriation aux figures, aux sacrifices sanglants, à la loi sévère des cérémonies : voilà ce qui est arrivé à son terme, et ce qui est aboli comme inutile; mais la pensée fondamentale du temple comme maison de prière, comme sanctuaire des mystères, comme trésor de la grâce, n'est pas une attribution exclusive des temps de l'Ancien Testament, et, par conséquent, elle n'a pas pu passer avec eux. Elle est propre aussi au christianisme, et c'est

pourquoi elle y entre avec toute la puissance que le christianisme a reçue d'abord de l'institution de Dieu. Le Fondateur lui-même du christianisme, Jésus Christ, non seulement a fréquenté le Temple de Jérusalem, mais encore il en a protégé la dignité contre les offenses, lorsqu'il en a chassé ceux qui y vendaient et y achetaient; ce n'était certainement pas pour soutenir un temple dont il a prédit lui-même la chute prochaine, mais pour conserver dans le christianisme aussi la pensée de la sainteté du temple de Dieu, et du respect qui lui est dû.

Elles apôtres, même après l'Ascension du Seigneur, alors qu'ils étaient si remplis des saints souvenirs des apparitions du Seigneur ressuscité qui s'étaient continuées durant quarante jours, et de ses entretiens sur le royaume de Dieu, ne se contentaient pas de remercier simplement et de glorifier Dieu entre eux pour ces bienfaits. mais ils étaient attirés vers le Temple : *et ils étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu* (Luc 24,53) Même après la descente du saint esprit, lorsqu'il les eut visiblement et solennellement consacrés eux-mêmes pour être des temples vivants de Dieu, ils ne trouvèrent pas encore superflu de *monter au temple pour la prière* (Ac 3,1). Tant est propre à l'esprit pieux le sentiment de la nécessité du Temple de Dieu, disposé légalement et consacré hiérarchiquement.

Du reste, les apôtres n'usèrent du temple de l'Ancien Testament que par nécessité et provisoirement. Mais comme beaucoup de choses n'y correspondaient plus au christianisme, et qu'il était indispensable de le reconstruire d'une manière convenable au Nouveau Testament, la Providence de Dieu remit aux mains païennes des Romains le travail grossier de renverser ce qui était ancien, et l'Esprit saint enseigna aux apôtres de Jésus Christ et à leurs sages successeurs l'art sublime, non de l'architecture matérielle, mais de l'institution spirituelle et divine de temples nouveaux et spécialement chrétiens.

Ils prirent pour premier modèle, sans aucun doute, *cette grande salle* (Luc 22,12) dans laquelle le Seigneur institua et consumma pour la première fois le mystère de son Corps et de son Sang. Il avait lui-même désignée, et, comme souverain hiérarque consacrée pour cela : de là cette loi du temple chrétien par laquelle le pouvoir de le désigner et de le consacrer appartient au Pontife. Le Seigneur désigna la grande salle particulièrement pour le mystère du Nouveau Testament de son Corps et de son Sang : de là la loi par laquelle tout temple chrétien est désigné particulièrement pour ce mystère, tellement que d'autres mystères peuvent, selon la nécessité s'accomplir aussi dans d'autres endroits, tandis que celui-là exige nécessairement le temple consacré hiérarchiquement. Dans la grande salle, le Seigneur n'accomplit le mystère que devant les douze apôtres participants de ce mystère : de là la loi d'après laquelle ne sont admis dans le temple chrétien, particulièrement au moment du mystère du Corps et du Sang de Jésus Christ, que ceux qui peuvent être participants de ce mystère, tandis que le diacre ordonne à ceux qui n'ont pas été trouvés dignes du baptême et à ceux qui sont exclus des mystères, de sortir du temple pour ce moment.

Mais je ne m'étendrai pas davantage sur les lois du temple chrétien, qui montrent aussi, du reste, combien en est importante la nécessité et combien en est haute la dignité.

Je noterai encore, à propos de l'utilité du temple dans le christianisme, une seule chose, c'est que même les héros élus du christianisme qui, dans un éloignement complet du monde, dans un renoncement aussi entier que possible à tout ce qui est sensible, dans des déserts et des lieux inabornables, ont mené une vie semblable à celle des anges, sont entrés en communication avec les puissances célestes, ont reçu la révélation des choses divines, ont été jugés dignes d'être, et se sont montés par leurs œuvres des hommes spirituels et remplis de Dieu, – c'est que ces héros mêmes, malgré tout cela, ont dû encore avoir recours aux bienfaits du temple de Dieu, nommément par la communion au Corps et du Sang de Jésus Christ, comme on peut le remarquer surtout par ce fait, qui n'est pas rare, que la Providence de Dieu a usé de moyens extraordinaires, merveilleux même, pour leur procurer ce viatique ayant leur départ pour l'éternité. Je citerai comme exemple sainte Marie Égyptienne qui eut besoin, même après tant d'actes éclatant de vertu, après avoir été comblée de tant de grâces, d'un dernier don, – de la participation à la table du Seigneur et pour lui procurer ce don, par quelle inspiration incompréhensible, mais en même temps sûre, fut conduit le vraiment inspiré de Dieu Zosime !

Que ces réflexions sur l'origine, la dignité et l'utilité du temple de Dieu, et particulièrement du temple chrétien, soient une consolation particulière pour ceux qui ont contribué ici, par leur zèle, à une œuvre si agréable à Dieu et si salutaire pour les âmes; ensuite qu'elles nous fassent souvenir et qu'elles nous engagent tous à recourir avec empressement au temple de Dieu comme à un don sublime qui nous est accordé par Dieu, ou plutôt comme au trésor immense de tous les dons si multipliés de Dieu. Fréquentez assidûment le temple de Dieu; tenez-vous-y avec respect; prenez-y part de cœur aux prières et au chant des louanges de Dieu; écoutez avec attention la Parole de Dieu qui vous y est annoncée, non pas seulement pour l'entendre et pour occuper

momentanément votre curiosité, mais pour graver dans votre cœur ce que vous entendez, pour le garder dans votre mémoire pour vous le rappeler dans la méditation, pour le mettre en pratique dans votre vie.

Faut-il exiger des chrétiens d'aujourd'hui qu'ils soient *toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu* ? – Je crains que l'on ne dise : Comment cela est-il possible ? Quand donc ferait-on ses affaires domestiques ? – Cependant, mes frères, cela était apparemment possible et s'accomplissait, sans aucune exigence, au commencement du christianisme : *Ils étaient toujours dans le temple, louant et bénissant Dieu*. Du reste, convenons que ce n'est pas pour tous. L'Église n'exige pas que vous renonciez tous à vos affaires domestiques, mais elle désire que vous mettiez tous en ordre vos affaires spirituelles. Faites vos affaires terrestres les jours que Dieu vous a donnés à tous pour cela : *Tu travailleras six jours, et tu feras ces jours-là toutes tes affaires* (Ex 20,9), quoique, à vrai dire, il y en ait parmi nous qui n'ont pas besoin de tous les six jours de la semaine pour leurs affaires, et qui ne les emploient pas tous au travail. Mais je ne vous dispute pas les jours que Dieu a mis à votre disposition. *Le septième jour, celui du sabbat, est au Seigneur ton Dieu*. Le jour du dimanche, jour consacré au repos, ou au recueillement doit décidément et entièrement appartenir à Dieu et à son temple, Ce jour-là du moins, soyez *toujours dans le temple*; prenez part, autant que possible, à tous les offices du temple, et, chez vous, inspirez-vous plus que les autres jours de l'esprit de l'église, de l'esprit de prière et de dévotion envers Dieu, de l'élévation de votre cœur au-dessus de tout ce qui est terrestre et mondain. L'église pleine, les maisons vides, les rues et les marchés silencieux, voilà le plus bel aspect d'une cité chrétienne un jour de fête, et un spectacle que la cité céleste peut considérer sans en rougir ! Alors la bénédiction du ciel, *comme la rosée de l'Hermon qui descendit sur les montagnes de Sion* (Ps 132,3), descend sur le temple et sur ceux qui demeurent; du temple, ils l'emportent chez eux; le jour de fête attire la bénédiction sur les jours de travail, et les affaires humaines se font mieux et avec plus de succès parce que l'œuvre de Dieu n'est pas négligée, parce que le jour du sabbat est consacré à Dieu. Mais si, même les jours de fête, la paresse et le sommeil nous empêchent de nous rendre à l'office du matin; si les affaires mondaines qui ne sont alors plus à leur place, nous détournent de l'office du jour; si les plaisirs mondains, ou la paresse et la perte de l'habitude nous détournent de l'office du soir, je le laisse à juger à votre conscience, sont-ce là des usages chrétiens !

Seigneur ! donne à tes serviteurs, à ceux qui s'appellent de ton nom, *d'aimer spirituellement la beauté de ta maison et la demeure où habite ta gloire* (Ps 25,8); qu'ils deviennent les vrais enfants de ta maison, et qu'ils ne rougissent pas *d'espérer à l'ombre de tes ailes; qu'ils soient enivrés de l'abondance de ta maison, et abreuvés du torrent de tes délices* (Ps 35,8-9). Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION

DE L'ÉGLISE DE SAINT JACQUES,

au monastère synodal de première classe de Saint-Jacques

Prononcé le 14 juin 1836

Dois-je parler ici ? Dois-je jeter dans les guérets de mes voisins la semence de la parole dont j'ai, dans ma trop petite corbeille, une provision déjà trop pauvre pour ensemençer la partie de terrain qui m'est spécialement attribuée par le Cultivateur céleste ? N'est-il pas téméraire, à moi d'ouvrir la bouche ici où, à ce qu'il semble, ne s'est pas encore entièrement éteinte la parole spirituelle à la fois et pleine d'éloquence du saint hiérarque Dimitri, où parlent plus haut que toute parole ses œuvres et celles de ses non moins vénérables prédécesseurs, les Jacob, les Ignace, les Isaïe, les Léontin, – et non seulement les œuvres instructives de leur vie sainte et sacerdotale, mais encore des œuvres plus merveilleuses accomplies au milieu du repos de la tombe ? Ne vaudrait-il pas mieux considérer dans un religieux silence cette terre sanctifiée depuis si longtemps, cet antique jardin et cette pépinière de vertu et de sainteté où fleurit de bonne heure Abraham; d'où fut transplanté Serge, chargé de fruits de vertu et de toutes sortes de dons, entouré de nombreux disciples; où Job éleva le patriarcat à une hauteur jusque-là inconnu dans le Nord; où le chef de la race des Tsars exerça la prélatrice et se prépara à soutenir le siège primatial ébranlé en Russie ? Faut-il donc me taire ?

Mais la parole de Dieu n'a-t-elle pas exprimé elle-même cette loi de la parole humaine : *Les lèvres parlent de l'abondance du cœur* (Mt 12,34) ? La parole ne s'est-elle pas louée un jour de s'être exprimée avec la liberté de la sincérité devant Dieu lui-même : *Voilà que je ne retiens plus mes lèvres; Seigneur, tu le sais : je n'ai point caché ta justice dans mon cœur; j'ai dit ta vérité et ton salut, je n'ai point caché ta clémence et ta vérité à une grande multitude; j'ai annoncé la justice dans une grande assemblée* (Ps 39,10-11) ? Non, ne retenez pas mes lèvres impuissantes, serviteurs et prédicateurs de la parole puissante en Dieu, mais plutôt, par la grâce qui vous a été donnée, guérissez mon infirmité, suppléez à mon indigence, soit pendant les quelques minutes de ce discours, soit pour tout le reste du temps de mon indigne ministère de la parole, s'il m'en est réservé encore quelque peu par la longanimité et la grâce du Chef céleste des pasteurs.

*Voilà que je ne retiens plus mes lèvres. Mes lèvres parlent de l'abondance du cœur. Je dis ta vérité et ton salut, Seigneur.*

Béni soit Dieu, qui donne son temple à l'homme! Ne pensez pas que j'aie fait une méprise, C'est bien cela : Dieu fait don de son temple à l'homme quand, en apparence, l'homme élève un temple à Dieu. *Quelle maison m'élèverez-vous ?* demande Dieu par la bouche du Prophète (Is 66,1). Et l'homme ne peut trouver de réponse à cela, Comment est-il possible de construire une maison à l'Infini, à Celui qu'aucun espace ne saurait contenir ? Comment assigner une demeure particulière à Celui qui est partout et qui remplit tout ? Un temple sans la présence de la Divinité porterait vainement le nom de temple de Dieu; mais comment introduire dans un temple terrestre la présence du Dieu du ciel, dans un temple visible le Dieu invisible, dans un temple matériel le Dieu souverainement spirituel ? L'esprit humain ne serait jamais parvenu, par la voie de la raison naturelle, à la solution de ce problème, quelque vivement qu'il eût senti la nécessité de la communication la plus rapprochée et la plus aisée avec Dieu comme source de tout bien, si la sagesse infinie de Dieu, cachée dans le mystère, ne l'avait résolu elle-même. Le Dieu infini s'adapta lui-même à la mesure de l'homme borné; il descendit (non par son être, mais en action), de l'éternité dans le temps, de l'omniprésence dans un lieu; il manifesta sa présence par des signes et des œuvres admirables, comme, par exemple, à Jacob dans la vision de l'échelle unissant la terre au ciel, à la pensée de la présence de Dieu dans un lieu déterminé naquit, et la maison de Dieu fut fondée, comme cela se voit notamment dans ces paroles de Jacob : *Le Seigneur est en ce lieu; – ce lieu est terrible; ce ne peut-être ici que la maison de Dieu et la porte du ciel; – et Jacob appela ce lieu : maison de Dieu* (Gen 28,16-19). Ainsi, la maison de Dieu apparut au milieu des hommes, par la grâce de Dieu, d'abord dans les autels des sacrifices, ensuite dans le tabernacle de Moïse, plus tard dans le temple de Salomon et enfin elle apparaît, avec l'abondance de la grâce, dans les temples chrétiens.

Béni soit notre Seigneur Jésus Christ manifestant avec une abondance particulière sa clémence, et sa vérité, et son salut, dans les temples de sa nouvelle alliance ! Autrefois, il n'y avait, dans le monde entier, qu'un seul temple du vrai Dieu; mais notre Seigneur a accompli sur le

temple aussi quelque chose de semblable à la parabole dans laquelle il s'est peint lui-même : *Si le grain de blé tombé sur la terre ne meurt pas, il demeure seul; mais, s'il meurt, il produit beaucoup de fruits* (Jn 12,24), L'arrêt de Dieu sur l'Église de l'Ancien Testament a renversé par terre le Temple unique au monde, autrefois agréable à ses yeux et comblé de ses faveurs, et l'ancien grain est mort; mais il sa place, la grâce du Nouveau Testament a fait croître par toute la terre des temples chrétiens innombrables. Autrefois, David seul osa former le vœu de la construction d'un temple, et il ne fut donné qu'à Salomon seul d'accomplir ce vœu; quelle est donc la bonté de Dieu de permettre aujourd'hui qu'un grand nombre d'hommes puissent si librement, selon leur zèle, après la bénédiction de l'Autorité ecclésiastique, prendre part à l'œuvre de Salomon, et qu'un homme puisse réunir en lui-même et le vœu de David, et l'exécution de Salomon ! Aussi généreusement que le Fondateur du christianisme répand sur la terre les temples du Nouveau Testament, aussi généreusement il les remplit de trésors de grâce et de salut.

*Ce que le Jésus a commencé à faire et à enseigner* (Ac 1,1) dans le temple, à Jérusalem, dans toute la Judée et la Galilée, dans les synagogues et les maisons, dans les campagnes et les déserts, tout cela ne se continue-t-il et ne se répète-t-il pas dans nos temples au moyen de la lecture de l'Évangile ? Je n'exagère rien quand je dis : cela se continue et se répète au moyen de la lecture de l'Évangile : car elle n'est pas simplement une parole et un récit, mais est en même temps une force et une action, – cette parole qui, par exemple, alors qu'elle sortait de la bouche de Jésus, chassait les démons, et aujourd'hui, en sortant de l'Évangile, les effraie également, les châtie et les met en fuite. Ce qui fit divine et semblable au ciel la salle de la sainte Cène du Seigneur et la maison de la descente du saint Esprit, n'est-il pas exactement ce qui rend saints nos temples aussi, où Jésus Christ vient encore communier les siens de son Corps et de son Sang, car la communion de son Corps et de son Sang ne peut certainement pas avoir lieu en son absence; – nos temples où descend encore le saint Esprit, sanctifiant les ministres de la parole et des mystères, et les actes mystérieux qu'ils accomplissent, car de même que, par l'imposition de mains des apôtres, s'est continuée la descente du saint Esprit sur ceux qui ont reçu celle imposition, ainsi se continue jusqu'aujourd'hui, dans l'imposition des mains de l'ordination ecclésiastique, l'imposition des mains des apôtres ?

Bénédissons aussi avec reconnaissance le Seigneur de ce qu'après avoir accordé aux temples de son Nouveau Testament la haute faveur de sa présence divine et salutairement agissante, il y a ajouté avec une sage prévoyance un don médiateur bienfaisant, – la communion des saints. En effet, si, même dans la Hiérarchie céleste, ainsi que nous l'apprennent ceux auxquels il a été donné par Dieu de la contempler, les esprits bienheureux ne sont pas tous également capables de recevoir immédiatement la lumière divine, mais ceux des ordres supérieurs la transmettent aux esprits, cependant bienheureux aussi, des degrés inférieurs, – combien plus, pour nous qui vivons sur la terre, peut être utile et avantageuse, sous la protection de l'unique Médiateur suprême entre Dieu et les hommes, le Dieu-Homme Jésus, la médiation secondaire bienfaisante des saints, afin que la grâce suprême de Dieu, d'un accès souvent difficile pour nous à cause du défaut de pureté de l'esprit et d'élévation du cœur, il cause de l'appesantissement de l'esprit par la chair, à cause de l'incommunicabilité entre la pureté infinie de Dieu et une nature non purifiée du péché; – afin que la grâce de Dieu descende elle-même jusqu'à notre bassesse et s'approprie, d'une manière plus rapprochée, à nos besoins spéciaux et proportionnels, par l'intermédiaire des dons spéciaux et proportionnels que le saint Esprit départit aux saints. C'est pour cela, il me semble, et dans cette pensée que l'Eglise primitive a reconnu clairement pour un article de foi la *communion des saints*, comme on peut le voir par plusieurs des anciens symboles de foi. C'est pour cela encore, il me semble, que l'Apôtre aussi indique comme un privilège considérable de l'Église chrétienne sa communion avec l'Église céleste. *Vous vous êtes approchés, dit-il, de la montagne de Sion et de la cité du Dieu vivant, la Jérusalem céleste et de la troupe innombrable des anges, et de l'assemblée et de l'Église des premiers nés qui sont écrits dans le ciel, et de Dieu qui est le juge de tous, et des esprits des justes qui, sont consommés dans la gloire* (Héb 12,22-23), Mais si quelqu'un nous demandait quand donc et où nous nous sommes approchés ou nous nous approchons de l'Église triomphante du ciel, comment se manifeste et par quoi se signale notre communion avec elle, on ne pourrait satisfaire à ces interrogations d'une manière plus claire et plus simple qu'en montrant le temple chrétien justement et symboliquement appelé *église*, non seulement parce qu'il l'assemble en lui l'Église terrestre, mais encore parce qu'il l'unit à l'Église céleste. Non seulement on y honore respectueusement la mémoire des saints et l'on y invoque l'assistance de leurs prières avec une telle constance et une telle régularité que l'on peut dire que tous les astres du ciel spirituel tournent, dans des cycles de temps déterminés, autour de l'Église qui est sur la terre, mais

encore les grâces de toutes sortes, accordées aux saints y amassent de tous les temps et de tous les lieux, comme dans une sorte de trésor, s'y conservent intacts et s'y emploient largement pour l'utilité de tous et de chacun. Ici, jusqu'aujourd'hui même, l'Esprit saint fait résonner les cordes du psaltérion de David, et vous en fait entendre les sons inspirés de Dieu. Jusqu'aujourd'hui même, Moïse, Anne, Habbacum, Isaïe, Jonas, Daniel, Zacharie chantent avec nous leurs hymnes prophétiques, et soufflent sur nous l'esprit de leurs prières. Jusqu'aujourd'hui même, chaque jour, la très sainte Vierge elle-même épanche dans notre cœur son cœur débordant de l'amour divin, et entonne au Seigneur son cantique de louange plus sublime que celui des séraphins. Jusqu'aujourd'hui même, Basile et Chrysostome mettent dans nos bouches, à nous serviteurs des autels, les paroles de leur sainte liturgie. Jusqu'aujourd'hui même, ici, Ephrem enseigne, le Damascène fait entendre ses chants lyriques et ses leçons de théologie; Sabbas le sanctifié dirige l'ordre des heures des prières de l'Église, et – pour l'appeler aussi ne fût-ce qu'un seul de nos compatriotes d'autrefois aujourd'hui habitants des cieux, unissant visiblement l'Église de la terre à celle du ciel, – Dimitri invite chaque jour et tour à tour les saints à proposer à notre imitation leur vie agréable à Dieu et leurs vertus. Que dire de l'ancienne et sainte institution de placer des parties de corps de saints martyrs et d'autres saints dans l'endroit le plus saint du temple ? N'est-ce pas en cela que se présente le point saisissable du bienheureux contact de l'Église de la terre avec celle du ciel, à l'une desquelles appartient l'âme du juste consommé dans la gloire, tandis que l'autre possède encore son corps qui même n'est pas étranger à son âme, puisqu'il produit des œuvres vitales au plus haut degré, telles que sont les guérisons ! Que dire de cet autre usage de l'Église, d'après lequel un temple, toujours consacré spécialement à Dieu, est cependant placé quelquefois sous l'invocation du nom de l'un des saints; comme le temple consacré aujourd'hui est placé sous l'invocation du nom de saint Jacques ? Est-ce une simple habitude ? N'est-ce qu'un nom donné au temple pour le distinguer des autres et aider la mémoire ! Non. Les instituteurs inspirés des usages de l'Église n'ont rien pu faire sans une pensée; dans l'Église il n'y a rien d'insignifiant. Dans toutes ses manifestations est vivante une puissance bienfaisante et cachée; dans chaque parole s'exprime un sens. Si, dans la consécration nous ayons nommé ce temple le temple de saint Jacques, par là-même nous lui avons voué le temple, nous avons respectueusement invité ce saint à en être le protecteur et le chef; et le Saint, vivant en Dieu qui aime les hommes, n'a pas rejeté, sans aucun doute, par amour pour les hommes, cette invitation. Quel appui pour le temple ! Quel secours pour nous, ministres faibles et indignes ! Quelle consolation pour vous, assistants ! Un juste consommé dans la gloire préside ici invisiblement au milieu de nous; comme il en est digne, il ouvre plus largement les sources de la grâce, qui sont plus ou moins rétrécies par notre indignité; il soutient notre ministère languissant, et supplée à ce qui lui manque; il porte et nos prières et les vôtres, même telles qui ne sont pas assez ferventes, sur l'autel céleste de Dieu. Béni soit Dieu qui est admirable dans ses saints !

Enfin, frères de ce saint temple et de ce monastère, bénissons encore Dieu avec reconnaissance particulièrement pour ce temple nouvellement construit : *Car si Dieu ne construit lui-même, ceux qui construisent travaillent en vain* (ps 126,1). Il bénit le commencement, et donne la consommation. Lui, le maître souverain des cœurs qui se dévouent à lui, il tend il notre faiblesse le secours de sa main qui n'a aucun besoin de notre temple. Il a scellé de sa bénédiction nouvellement envoyée d'en haut, et l'acceptation bienveillante de l'œuvre, et l'accueil favorable qu'il a fait à l'offrande, et la sollicitude qu'il a de notre salut.

Renfermerai-je le reste dans mon cœur ? – *Bénis le Seigneur, mon âme, et que tout ce qui est en moi bénisse son saint Nom.* (ps 102,1) Soyez bénis, vous, mes maîtres, saint Jacques et saint Dimitri, de m'avoir rendu digne, par votre bénédiction et par vos prières, non seulement de m'incliner devant votre sainteté, mais encore de remplir le saint ministère sous votre sainte direction.

Et à tous ceux qui ont écouté mes faibles réflexions sur la grâce si haute et si abondante de Dieu dans le temple, je dirai ces paroles de l'Apôtre : *Conservons la grâce* qui nous est donnée si libéralement, *pour être, par elle, agréables à Dieu, le servant avec respect et avec crainte* (Heb 12,28). Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE  
LA TRANSFIGURATION DU SEIGNEUR

à Moscou

Prononcé le 20 septembre 1836

«Que rendrai-je au Seigneur pour tous les bien qu'il m'a donnés ? Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.» (Ps 115,3-4)

Qu'un sujet fidèle offre au Tsar un présent du fond de son cœur, et que son présent soit accueilli, qui, pensez-vous, dans ce cas, sera obligé et heureux, celui qui offre ou celui qui reçoit ? – Je pense, moi, que c'est celui qui offre. En effet, le don privé d'un homme privé peut-il avoir de la valeur pour le Tsar qui est le maître de tout ? Au contraire, la condescendance et la bienveillance du Tsar, manifestées par l'acceptation du présent, ont beaucoup de valeur pour le sujet dévoué. Combien plus, lorsqu'un esclave fidèle de Dieu offre un présent de sa piété à Dieu qui n'a aucun besoin de nos présents, qui est le maître souverain de nos dons même avant que nous le lui apportions, devant la grandeur infinie duquel tous dons de la créature sont infiniment petits et nuls, – combien plus cet esclave doit-il penser en toute justice que ce n'est pas lui qui oblige Dieu, mais que Dieu lui fait miséricorde, lui accorde un bienfait, le rend heureux en daignant accueillir favorablement son désir pieux, en lui donnant, par sa providence, le moyen de l'accomplir, et en abaissant des hauteurs du ciel, par une condescendance extrême, ses regards sur l'offrande d'un être terrestre.

Que le seul désir même d'élever un temple au nom de Dieu soit un présent agréable à Dieu, c'est ce que nous apprenons de la bouche de Dieu lui-même, par l'exemple de David et de Salomon, lorsque celui-ci nous dit : *Et le Seigneur dit à David mon père : Quand tu as songé dans ton cœur à bâtir un temple à mon nom, tu as bien fait de former en ton cœur ce dessein* (III R 8,18). Ainsi donc, celui qui a été trouvé digne non seulement d'avoir dans son cœur un pareil désir, mais encore d'offrir en effet à Dieu un pareil présent, que celui-là considère le don qu'il fait à Dieu comme un don que Dieu lui fait à lui-même, avec un profond sentiment de son bonheur avec une joie pure, avec une humble reconnaissance envers Dieu qui seul est généreux et dans les dons qu'il fait à l'homme, et dans l'acceptation des dons de l'homme.

Mais ne sont-ce donc pas là les sentiments qui conviennent à tous ceux qui prennent parti à la solennité d'un temple consacré à Dieu et béni de Dieu ? En effet, un temple de Dieu est un don fait par Dieu aux hommes en commun, ou, pour parler plus exactement, c'est un grand trésor de dons multipliés et divers et de bienfaits accordés par Dieu aux hommes, par exemple : de lumière spirituelle, de purification, de guérison, de consolation, de régénération à une vie nouvelle, d'entretien d'accroissement, de corroboration de cette nouvelle vie, de toute bénédiction, de toute force, de secours, de protection, de communication avec Dieu par l'esprit et par le cœur, communication mystérieusement efficace, souvent même produisant des merveilles selon la foi et la véritable utilité. Et par conséquent, lorsque le Seigneur; avec un nouveau temple, nous fait don d'une nouvelle clef, nous ouvre une nouvelle porte de ces trésors magnifiques de sa grâce, quel esprit attentif ne s'écriera pas avec David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a donnés ?*

Si vraiment, mes frères, votre cœur, ému de reconnaissance pour les bienfaits de Dieu, a répété en ce moment la question de David : *Que rendrai-je au Seigneur pour tous les biens qu'il m'a donnés ?* prenez aussi à cœur la réponse de David : *Je prendrai le calice du salut, et j'invoquerai le nom du Seigneur.*

Ô merveille ! Dans son désir de remercier Dieu, que veut-il faire ? – *Je prendrai le calice du salut !* Mais s'il voulait, pour manifester sa reconnaissance envers Dieu procéder comme on procédait ordinairement de son temps *dans les parvis de la maison du Seigneur, au milieu de Jérusalem* (Ps 115,10), ne lui aurait-il pas été plus propre de dire : *J'offrirai la victime du salut, ou l'holocauste d'un veau ou d'une brebis ?* Quel est donc ce *calice du salut* qu'il veut prendre au lieu de cela ? La loi du Lévitique prescrit nommément que *la victime du salut* (Lev 3,1) soit prise entre les bœufs, ou entre les brebis, ou entre les chèvres : mais on ne trouve dans la Loi du Lévitique aucune mention du *calice du salut*. Si, entre les vases dont on se servait dans le temple

de Jérusalem on parle de calices, on ne les met pas au nombre des objets de première importance. Quoi donc ? Est-ce vraiment que le prophète ne savait pas ce qu'il devait faire, ou sur quoi il devait porter une attention particulière dans le culte établi ? Qui pourrait penser cela du prophète ? Que signifient donc ces paroles : *Je prendrai le calice du salut ?*

Nous le comprendrons, mes frères, si nous remarquons que David a parlé ici comme prophète, et non pas seulement comme psalmiste reconnaissant envers Dieu. Alors que son cœur désirait ardemment offrir à Dieu un témoignage de reconnaissance, l'esprit prophétique l'a transporté, à travers les ombres et les figures de l'Ancien Testament, jusqu'à la vérité ou Nouveau Testament, au delà du temple de Jérusalem, dans la chambre haute de Sion; il lui a montré le Seigneur fondant un culte de reconnaissance plus parfait, il lui a donné de voir dans sa main le Calice mystérieux; il lui a donné de l'entendre prononcer ces paroles : *Ce calice est la nouvelle alliance par mon sang qui sera répondu pour vous* (Luc 22,20); le Prophète enthousiasmé a été enflammé du désir de devenir participant du mystère futur, et il s'est écrié dans l'antique Jérusalem, comme s'il se trouvait aujourd'hui avec nous devant le saint Calice : *Je prendrai le calice du salut !*

Tu me frappes d'étonnement, saint prophète qui es, *mort dans la foi sans avoir reçu les promesses accordées à nous chrétiens, mais qui ne les as pas moins vues et embrassées du plus loin* (Héb 11,13),

Mais, revenant à nous, je suis étonné, affligé et même effrayé en songeant que le saint prophète s'est élancé du lointain des siècles pour témoigner sa reconnaissance à Dieu par la participation au mystère qui nous est donné, tandis qu'au contraire un grand nombre d'entre nous, placés aux portes mêmes de ce mystère, devant le saint calice lui-même, n'en sentent pas leurs cœurs altérés, ne veulent pas dire avec un élan résolu de leur âme : *Je prendrai le calice du salut, j'y participerai, moi aussi.*

Entendez-vous ce que dit le Seigneur en instituant son banquet divin ? – *Prenez, mangez* (Marc 14,22), N'aurait-ce pas été assez de dire : *goûtez*, pour que nous puissions comprendre que c'est assez de goûter une fois au banquet du Seigneur, ou d'y participer de temps en temps dans un besoin particulier, comme on use d'un remède puisque ce banquet contient réellement en lui-même un remède puissant pour l'âme et pour le corps, et que sa puissance, étant divine, est si grande que, *si quelqu'un mange de ce pain* ne fût-ce qu'une fois, ce peut être assez pour *qu'il vive éternellement* (Jn 6,51) ? Mais non ! Le Seigneur nous a proposé son Corps, non pour en user une fois, ou pour un usage rare et circonstanciel, comme un remède, mais pour notre nourriture constante et habituelle : *Mangez*. Si même le Corps de Jésus Christ ne nous avait été proposé que comme un remède, alors encore, mes frères, nous aurions dû nous-mêmes demander la permission d'user très souvent de ce remède, de même que nos maladies sont fréquentes, surtout les maladies de nos âmes. Mais comme le Seigneur nous l'a donné comme un pain quotidien, selon sa parole : *Le pain que je vous donnerai, c'est ma chair* (Jn 6,51), non seulement il nous a permis par lui-même, mais encore il nous a ordonné de nous approcher souvent de sa Table. Nous ne nous privons pas longtemps du pain ordinaire, sachant qu'autrement nos forces s'affaibliraient, et que la vie corporelle ne pourrait se soutenir; comment donc ne craignons-nous pas de nous priver longtemps du pain vivant, céleste, divin ?

Écoutez encore une autre parole d'institution du Seigneur, celle précisément de l'institution du saint Calice : *Buvez-en tous* (Mt 26,27). Ne laissons pas passer sans attention ce petit mot : *tous* : car sous chaque trait de la parole de Dieu se cache la lumière, dans chaque syllabe la sagesse. Le Seigneur n'a pas dit du pain mystérieux : *Prenez, mangez tous* : et c'est avec raison, car quelques-uns ne peuvent pas manger, par exemple les petits enfants. Mais du Calice mystérieux, il a dit : *Buvez-en tous*, et, de cette manière, il a écarté toute exception, pour ceux, cela s'entend, qui demeurent dans la foi et l'unité de l'Église. Remarquez donc combien s'écartent du sens précis du commandement du Seigneur ceux qui ne permettent pas aux enfants, et même aux tout petits enfants, de s'approcher des saints mystères ayant un certain âge, et combien, au contraire, l'Église orthodoxe est fidèle à la parole du Seigneur quand elle accorde même aux petits enfants le saint Calice, afin que *tous en boivent*, même ceux qui ne peuvent que *boire*, n'ayant pas la force de *manger*. Il est encore plus à remarquer comment le Seigneur, en distribuant le saint Calice pour la première fois, condamne en ce moment même l'usage d'en priver les fidèles, – innovation des siècles postérieurs. Je ne sais ce qu'il y a de plus étonnant ici, de la sagesse infinie de la parole de Dieu, ou de la témérité de la sagesse humaine s'élevant contre la parole claire de Dieu. Le Seigneur voit que l'arbitraire voudra ravir aux plus petits de ses frères le Calice de vie qu'il leur a accordé, et il oppose d'avance une barrière à celle

témérité, par un commandement positif : *Buvez-en tous*. Mais l'arbitraire n'y fait nulle attention : non, pas *tous*, dit-il; le vulgaire ne doit pas avoir part au Calice. – Bénissons Dieu, mes frères, d'appartenir à l'Eglise orthodoxe qui n'a point de part à cette sagesse arbitraire, mais, avec une obéissance fidèle à la parole du Christ, vous présente à tous le saint Calice : *Buvez-en tous*. Mais plus je suis consolé par la fidélité avec laquelle notre Mère bien-aimée la sainte Église observe le commandement positif de son Seigneur, plus je vois avec peine l'inexactitude et l'inconséquence avec lesquelles beaucoup d'enfants de l'Église accueillent la même parole du Seigneur. La sainte Cène est la même ici que dans la chambre haute de Sion; le même Seigneur en règle l'ordonnance encore aujourd'hui; vous entendez sa propre parole par la bouche du prêtre célébrant : *Buvez-en tous*; bientôt après cela, les portes saintes s'ouvrent, le ministre du mystère apparaît pour vous inviter à l'accomplissement de l'ordre du Christ : *Buvez-en tous*; et il vous appelle : *Approchez-vous avec la crainte de Dieu et foi*. Mais vous – vous approchez-vous tous ? Dieu patient ! – souvent il n'y en a pas un seul ! – Ne vous troublez pas trop : ce n'est pas un reproche que je vous fais; je sais que ce n'est pas en vous l'audace de l'arbitraire, mais le manque d'assurance dans la foi; que vous suivez un usage reçu de vos pères. propagé par les temps; mais soyez impartiaux : comparez votre habitude avec le commandement du Christ : vous ne pouvez ne pas convenir que l'usage aurait pu suivre plus exactement le commandement, que vous pourriez accomplir avec plus d'exactitude la parole du Christ. Dans les siècles primitifs du christianisme, la fréquentation de l'Eglise les dimanches et les jours de fête, et la participation aux saints mystères constituaient pour les fidèles une obligation presque indivisible, tellement qu'il y a des règlements ecclésiastiques qui condamnent *celui qui entre dans l'église et en sort sans la sainte Communion* (Can. apost. 9 – Conc. d'Antioche canon 2). Voilà un usage évidemment plus parfait que celui d'aujourd'hui ! Pour ce qui regarde ceux qui ne s'approchent pas même une fois par an de la Table du Seigneur, ou qui l'abandonnent tout à fait, leur condamnation est écrite dans l'évangile : Si vous ne mangez la Chair du Fils de l'homme et ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous (Jn 6,53).

Nous ne passerons pas sous silence ce que disent habituellement pour leur justification ceux qui s'approchent rarement des saints Mystères : nous sommes indignes; nous ne sommes pas préparés. Cette pensée provient quelquefois réellement de l'humilité, et alors elle ne nuit certainement pas à l'union de ces âmes avec le Christ, pas plus que n'y nuit l'humble éloignement de Pierre : *Éloignez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (Luc 5,8). Mais il faut prendre garde que sous le voile spécieux du mot d'humilité, ne se cache notre froideur dans la foi, notre nonchalance dans la réforme de notre vie. Tu n'es pas prêt : ne diffère pas, prépare-toi. Tu es indigne : nul homme n'est digne de s'approcher du Saint des saints, parce que nul homme n'est sans péché; mais, comme pour tout autre, il est à ta disposition de croire, de le repentir, de te corriger, d'être pardonné et d'espérer dans la bonté de Celui qui est venu sauver les pécheurs et chercher ceux qui ont péri. Tu dis que tu es indigne : c'est à tort que tu prends sur toi une obligation étrangère: juger de ta dignité ou de ton indignité du mystère, c'est le devoir de celui qui l'administre, et non de celui qui le reçoit. Tu es indigne : convenons que cela est vrai. Mais après ? Veux-tu donc rester indigne ? Si tu demeures, sans souci, indigne de la communion avec Jésus Christ sur la terre, ne t'exposes-tu pas au danger évident de demeurer indigne de la communion avec lui dans le ciel ? Mais si tu redoutes ton indignité, et si tu veux t'en délivrer, l'en délivreras-tu en l'éloignant de Jésus Christ, de sa grâce, de sa force, de sa vie ? Ne vaut-il pas mieux, en corrigeant selon ton pouvoir ton indignité, recourir à Jésus Christ dans le mystère, afin de recevoir son secours et sa force pour une réformation plus parfaite et pour arriver à être agréable à Dieu ?

Chrétien ! le Seigneur nous ouvre généreusement et magnifiquement, presque toujours et partout, son temple; il nous prépare sa Table, il nous invite à sa Cène, il faut avoir honte de cette réponse ingrate à une gracieuse invitation : *Aie-moi pour excusé* (Luc 14,18). Il faut redouter ce reproche : *Ceux qui ont été invités n'en étaient pas dignes* (Mt 22, 8). Efforçons-nous donc de nous approcher le moins rarement possible de la Table du Seigneur après nous être purifiés attentivement de toute souillure de la chair et de l'esprit, après nous être pénétrés de la crainte de notre indignité, mais avec foi dans la grâce, le cœur affamé et altéré de l'amour du très doux Jésus dont la Chair est le vrai pain de vie, et le sang, l'unique calice du salut. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA CONSÉCRATION  
DE L'ÉGLISE DE L'UNIVERSITÉ DE MOSCOU,  
sous l'invocation de sainte Tatiane, martyre

Prononcé le 12 septembre 1837

«J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, et il m'a délivré de toutes mes afflictions. Approchez-vous de lui et instruisez-vous, et la confusion ne sera pas sur vos visages.» (Ps 33,5-6)

Et voilà donc la maison de prière sous le même toit que la maison de l'amour de la sagesse. Le sanctuaire des mystères a été invité à habiter dans la demeure des sciences, et il est entré ici, et il s'y est fondé, et il s'y est affermi par ses moyens mystérieusement efficaces. Il paraît que la religion et la science veulent habiter ensemble et travailler en commun à ennoblir l'humanité. C'est une condescendance de la part de la religion : soyons-lui reconnaissants de toutes nos forces pour sa condescendance. C'est un acte de sagesse de la part de la science : félicitons-la de sa sagesse.

Je ne dirai pas : le Sage suprême, car ce nom serait encore trop au-dessous de Celui que j'ai dans ma pensée en ce moment; – Celui qui est la Sagesse même, et la source unique de toute sagesse, en qui *sont cachés tous les trésors de sagesse et de la science*, qui, en ouvrant ses trésors, *donne la sagesse, et du visage* duquel sortent *le savoir et la raison*, – Celui-là est venu ici aujourd'hui, et non pas seulement comme hôte faisant une visite, mais comme habitant à demeure; et il ouvre ici son école, à laquelle personne autre que lui, ni avant lui, ni après lui, n'a rien pu fonder de semblable; – école toujours assez haute pour les esprits et les âmes de la plus grande élévation, et en même temps assez élémentaire pour les plus simples et les plus humbles de la terre; – école qui ne flatte pas par l'espérance de degrés scientifiques et ne veut faire de tous les peuples rien de plus que de *écoliers*, mais qui, si peu séduisante qu'elle soit, a, dès sa fondation, attiré à elle tout l'ancien monde savant et en a refait l'instruction à sa manière; – école dans laquelle, sans manquer à la considération et à l'amour mérités des sciences connues, on peut remarquer des objets d'enseignement particulièrement dignes de plus que d'une curiosité superficielle. La parole de vie, – philosophie, non selon les éléments du monde, réfutés et réduits en poudre par les expériences de l'art, et produisant, par la relation naturelle de l'effet à la cause, des connaissances d'une vie et d'une étendue assez bornées mais selon les principes vivants et vivifiants de *l'infinie sagesse de Dieu cachée dans le mystère, que Dieu a préparée avant les siècles pour notre gloire*; – contemplation de l'Unité souveraine dans la Trinité consubstantielle, et de la Trinité dans l'Unité, comme vraie racine de tout nombre, comme base incommensurable de toute quantité; – connaissance de la terre et du ciel, non celle connaissance sépulcrale de la terre, qui descend de glèbe en glèbe et de couche en couche dans ses profondeurs comme dans une tombe, et, sur les restes de la destruction, veut expliquer la vie ensevelie et la vie restante, sans espoir de ressusciter celle qui est ensevelie, ni de conserver celle qui reste; non celle connaissance télescopique du ciel, qui suit, au moyen de longues lunettes, la course des étoiles, sans ouvrir à l'observateur aucun chemin vers le ciel, mais connaissance de la terre et du ciel dans leur état parfait au commencement, de la terre maudite ensuite dans les œuvres de l'homme, et du ciel devenu *impur* (Job 15,15); puis de la terre qui sera consumée par le feu avec toutes les œuvres qui s'y trouveront, et du ciel qui passera, enfin d'un nouveau ciel et d'une terre nouvelle, dans lesquels la vérité vit, et dans lesquels nous pouvons transmigration, nous aussi, si nous vivons selon la vérité; – jurisprudence, non pas une jurisprudence quelconque, prise de l'antiquité grecque et romaine, à laquelle le temps a donné de l'importance et dont le temps a montré la faiblesse par là que les États qu'elle a voulu fonder et affermir ont disparu depuis longtemps; mais jurisprudence par laquelle le Roi du ciel et de la terre établit son règne de tous les siècles et sa puissance sur les générations de générations, et, ce qui est particulièrement important pour chacun de nous, jurisprudence par laquelle il veut établir son règne en nous, si nous désirons résolument et efficacement devenir les fils de son royaume; – médecine des âmes, enseignant les moyens non seulement de guérir les maladies de l'âme, mais encore de la ressusciter de la mort spirituelle, indiquant des méthodes non seulement pour préserver de funestes maladies morales la vie que nous possédons, mais encore d'en acquérir une nouvelle et meilleure; nous découvrant non pas un remède imaginaire, mais le vrai remède qui guérit tous les maux, la Chair et le Sang du Dieu-Homme, et le principe unique d'une vie plus haute, la grâce du saint Esprit : objets d'enseignement ne doivent-ils pas être intéressants ? N'est-il pas digne d'une

attention et d'un empressement zélés, le Professeur unique qui les a enseignés et les enseigne dans son école universelle ! Et y a-t-il quelque empêchement à entendre et à suivre ses leçons ? Au contraire, comme c'est près et à notre convenance ! *Approchez-vous de lui, et instruisez-vous.*

Cette invitation à rechercher l'instruction et Celui qui en est le vrai propagateur, est d'un serviteur très ancien et incontestablement distingué de l'instruction, du roi et prophète David. Répétons-la d'une manière un peu plus complète: *J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, et il m'a délivré de toutes mes afflictions. Approchez-vous de lui et instruisez-vous, et la confusion ne sera pas sur vos visages.* Pour mieux comprendre cela, il faut se rappeler que les anciens regardaient comme impossible de voir Dieu, et que Dieu lui-même les confirma en quelque sorte dans cette pensée lorsqu'il dit à Moïse : *Tu ne pourras pas voir ma face : car l'homme ne peut voir ma face et rester vivant* (Ex 33,20). Ainsi, le psalmiste royal ne proposait-il pas une chose énorme, une chose contraire à la croyance de son temps, quand il proposait de s'approcher du Seigneur et de recevoir immédiatement son enseignement ? Pour ne pas charger le prophète de l'accusation d'avoir commis une erreur dans la connaissance de Dieu, erreur incompatible avec les lumières d'un prophète, nous devons de toute nécessité prendre en considération un autre aspect de la connaissance de Dieu qui se trouvait aussi chez les anciens Hébreux. Un examen attentif des saints livres hébreux montre que Dieu se manifestait sous la figure d'un être créé, d'un ange, d'un homme, mais sous le nom de Dieu, avec la puissance divine. Plus est inattendu cet aspect humain de la connaissance de Dieu sous l'empire de la pensée première d'un Dieu invisible, inaccessible, incompréhensible, et plus il est facile d'y reconnaître une disposition particulière de prévoyance, et nommément une condescendance anticipée, pour l'humanité, du Fils de Dieu se manifestant préalablement dans une esquisse de son incarnation future, comme le soleil se manifeste, avant son lever, par l'aurore et quelquefois même par un mirage. Maintenant on peut comprendre comment David représente le Dieu invisible et inaccessible comme visible, accessible sans danger, et instruisant ceux qui s'approchent de lui; et en même temps on peut voir clairement aussi que le Prophète nous invite à nous approcher, pour notre instruction, de ce même Seigneur que nous appelons notre Seigneur Jésus Christ. Et ainsi, le Christ est donc la Lumière de l'ancien monde aussi bien que du monde nouveau ! Et l'ancien monde ne montre pas, dans le lointain, une autre lumière que celle qui nous luit de si près en Jésus Christ. A quoi donc inviter, aujourd'hui encore, les amis de l'instruction, sinon à s'approcher de cette Lumière ! *Approchez-vous de lui, et instruisez-vous.*

Si nous examinons la liaison de celle invitation avec ce qui précède et ce qui suit dans le prophète, nous pouvons voir qu'à cet appel auprès du Seigneur enseignant, il désire joindre la persuasion qui peut nous engager à y répondre. Lorsqu'il dit : *J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, et il m'a délivré de toutes mes afflictions*, il nous indique par là son expérience personnelle, d'abord malheureuse, et ensuite heureuse. *De toutes mes afflictions* : - il est évident que ses afflictions étaient nombreuses, pesantes; il est évident que, dans les sentiers ordinaires de la vie du monde, il n'avait rencontré ni soulagement, ni secours, ni consolation. *J'ai cherché le Seigneur* : - il est évident qu'il n'a pas reçu facilement même le secours du Seigneur, soit parce que, n'ayant pas été assez éprouvé par une expérience difficile, il n'était pas assez éclairé, et parce que l'obscurité trop profonde de l'affliction lui cachait les voies de Dieu : car il ne dit pas qu'il a recouru directement à Dieu, qu'il s'est approché de lui immédiatement, mais il dit *qu'il a cherché le Seigneur*; or, on ne cherche pas ce que l'on voit ou ce dont on connaît sûrement le chemin. Mais que lui a rapporté cependant, à la fin, la recherche du Seigneur ? - *J'ai cherché le Seigneur, et il m'a exaucé, et il m'a délivré de toutes mes afflictions.* Comme celui qui est égaré dans l'obscurité, ou dans un bois, ou dans des gorges étroites, appelle de la voix le libérateur qu'il ne peut pas voir, et comme l'homme compatissant, en l'entendant, lui répond, s'approche de lui et met fin à son embarras, ainsi David a appelé le Seigneur de la voix de l'affliction et de la prière, et le Seigneur, en l'entendant, lui a répondu de la voix de sa grâce, s'est approché de lui, et a mis fin à toutes ses afflictions. Maintenant, David, de malheureux qu'il était, devenu heureux, veut partager son bonheur; reconnaissant envers son Libérateur, il veut aider à la délivrance des hommes qui sont dans la souffrance, et c'est pour cela qu'après avoir montré son heureuse expérience, il fait entendre un appel qui engage non seulement à chercher le Seigneur comme caché, mais à s'approcher de lui comme déjà trouvé : *Approchez-vous de lui, et instruisez-vous, et la confusion ne sera pas sur vos visages.* Cette suite de ses paroles nous donne le droit de comprendre les dernières en ce sens que le prophète promet, de la part du Seigneur, non seulement l'instruction de l'esprit par la lumière de la vérité de Jésus Christ, mais encore l'instruction du cœur par la lumière de l'Esprit consolateur, dans la consolation surabondante de

laquelle disparaît toute affliction terrestre, comme une goutte d'amertume dans une coupe de douceur.

En trouvant que le prophète nous invite à recourir à l'instruction du Seigneur comme à un remède contre les afflictions, ne pensons pas du reste que son invitation en ce sens ne s'adresse qu'à quelques hommes et dans des circonstances particulières. Il dit en général : *Approchez-vous, - instruisez-vous, -* mais il n'indique personne à qui il adresse cette invitation, ce qui signifie, sans aucun doute, qu'il fait appel à tous ceux qui ont des oreilles pour entendre. Demandons-nous : Avons-nous vécu, jusqu'à ce jour, sans afflictions, et espérons-nous vivre dans l'avenir sans afflictions ? Je ne pense pas que personne puisse se féliciter aussi positivement d'un pareil passé, ou puisse se promettre un pareil avenir. Je demande en particulier : Qui de nous possède, sans crainte de le perdre, le bonheur dont parle l'ancien et pieux Sage : *Heureux l'homme qui n'est point tombé par les paroles de sa bouche, et qui n'est point oppressé par le remords du péché* (Sag 14,1) ? Si, contre toute attente, quelqu'un voulait dire qu'il a conservé et conserve ce bonheur, il se verrait d'avance fermer la bouche par un témoin irréfutable, choisi pour sa pureté, le disciple du Christ, Jean : *Si nous disons que nous sommes sans péché, nous nous séduisons nous-mêmes, et la vérité n'est point en nous* (I Jn 1,8). Mais si nous ne sommes pas à ce point séduits par nous-mêmes, si nous ne sommes pas à ce point étrangers à la vérité que nous ne confessons pas le péché en nous, et si, par conséquent, nous sommes soumis à l'affliction du péché, je demande alors à tous ceux qui ont, ou qui ont jamais eu quelque prétention à l'instruction et à la sagesse : Où est cette sagesse qui pourrait m'apprendre à me consoler du chagrin du péché ? Où est cette instruction qui pourrait m'éclairer la voie de la délivrance des afflictions de la vie, et surtout des afflictions de la conscience ? Où est celle science qui pourrait résoudre d'une manière satisfaisante la question, qui n'est étrangère à aucun de nous, de la possibilité de rendre l'homme heureux, et surtout l'homme pécheur et coupable devant Dieu; car quoique, dès l'antiquité, on n'ait pas peu discuté sur le bonheur de l'homme selon la raison, on a pourtant eu peu de succès, en partie parce qu'on n'a pas compris la principale difficulté de la question, qui provient de la manière d'envisager le péché et la culpabilité devant Dieu, en partie parce qu'on s'est trop inquiété des moyens de rendre heureuse la vie temporelle de l'homme qui est immortel, c'est-à-dire qu'on a voulu édulcorer une goutte sans s'occuper de la douceur ou de l'amertume de la mer qu'il faut boire après elle ? Où est l'homme qui, pourrait m'instruire de sorte que *la confusion ne fût pas sur mon visage* devant Dieu, et devant mon propre cœur qui me reproche lui-même mon péché ? Vous qui cherchez les forces qui meuvent le ciel et qui en soutiennent l'ordre et l'équilibre ! ne me trouverez-vous pas une force qui puisse corriger ma déviation du vrai chemin du ciel, qui puisse victorieusement combattre ma gravitation, volontaire ou involontaire, vers l'enfer ? Connaisseurs des droits divins et humains, naturels et sociaux ! vous ne pouvez pas avouer qu'il n'y a point de droit plus naturel et qui souffre moins d'exception que celui qu'a Dieu d'exiger qu'aucune de ses créatures n'enfreigne sa volonté et sa loi par aucune action, par aucune parole, qui est aussi une action dans son genre, par aucune pensée ni aucun désir, qui sont dans le domaine de l'esprit et de l'omniscience exactement ce que sont les paroles et les actions dans le domaine des sens; que celui qui se met en opposition avec les droits de l'Autocrate perd par là les droits propres dont il jouissait par sa bonté, et dont, dans les principes fondamentaux d'une bonne organisation gouvernementale, il ne pouvait jouir autrement qu'en se soumettant à l'obligation d'une fidèle obéissance; qu'en vertu des mêmes principes, il se soumet à l'action répressive ou vengeresse de la justice. De cette manière, votre science aussi, de même que la conscience, *couvre de confusion, le visage* du pécheur; mais trouvera-t-elle un moyen d'effacer sa confusion ? On dit parmi vous que ce qui a été fait, ne peut pas n'avoir pas été fait : cet axiome condamne le pécheur à la honte éternelle de son péché reconnu. Dieu est miséricordieux, dit-on souvent sans réflexion, et sur cette douce pensée, la conscience peu habituée à examiner veut s'endormir; mais la pensée de la miséricorde de Dieu, qui éclaire d'une lumière si puissante, si douce, le domaine de la foi, ne peut être amenée à une action semblable dans le domaine de la philosophie naturelle, par les seuls arguments de la raison. Dieu est miséricordieux, mais il est juste aussi; il est infiniment miséricordieux, mais il est aussi infiniment juste; la balance de ces conceptions est égale, et il n'y a pas de cause pour que l'espérance en la miséricorde de Dieu puisse l'emporter sur la crainte de sa justice. Que le pécheur ait à redouter la justice de Dieu, cela est évident; dans quel rapport il se trouve avec sa miséricorde, la raison ne peut le déterminer; enfin de quelle manière la miséricorde de Dieu peut surabonder pour le pécheur sans offenser les droits de la justice de Dieu, cela est complètement inconcevable sans une révélation particulière de la justice d'en haut. Qui donc résoudra mes doutes ? Oui éclairera mon obscurité ? Qui me rassurera par une espérance en la miséricorde de

Dieu qui soit sûr et ne me couvre pas de confusion ? Qui *me délivrera de toutes mes afflictions* ? Cela n'est possible qu'à toi, Maître venu de la part de Dieu, Lumière du monde, Consolateur des âmes, Seigneur Dieu et Sauveur Jésus ! Ton apparition merveilleuse dans le monde, ta parole, à laquelle *l'homme n'a jamais rien dit* de semblable, et, par-dessus tout, tes souffrances pour moi, tes plaies, ta mort sur la croix sont des preuves assez fortes et suffisantes d'une miséricorde libératrice, – et elles seules sont assez fortes et suffisantes pour éclairer, non seulement l'obscurité terrestre de l'ignorance, du doute, de l'affliction, mais encore les ténèbres infernales du désespoir, d'une lumière douce vivifiante, inextinguible. Quelque profondément que *soit blessé* mon cœur par *le chagrin du péché*, quelque déchiré et navré qu'il soit par les douleurs de la vie terrestre – lorsque, par un mouvement intérieur de la foi, je rapproche les blessures de mon cœur de les blessures de la croix, la vie immortelle et revivifiante qui en découle se communique à ma vie mourante ou même déjà morte; ta lumière divine éclaire mon obscurité; ton Verbe créateur me relève de ma chute, me guérit de ma maladie, me ressuscite de ma mort; la consolation de ton Esprit, ou me délivre de toutes mes afflictions, ou rend mes afflictions elles-mêmes consolantes, mes souffrances elles-mêmes joyeuses, dans la participation de tes afflictions et de tes souffrances salutaires; avec toi, mon *visage n'est pas couvert de confusion* devant Dieu ton Père et devant ma propre conscience : *Car ton sang purifie ma conscience des œuvres mortes*, ta vérité couvre mon mensonge condamné par lui-même, ta médiation m'enhardit devant ton Père, et, comme tu nous as enseigné et donné le droit de l'appeler aussi notre Père, je te glorifie pour cela, unique Civilisateur, et, quoique d'une voix indigne avec le digne Serviteur de ton instruction éternelle, j'appelle à toi tous les savants et tous les ignorants de siècle : – *Approchez-vous de lui*, l'âme pleine de respect, le cœur plein de foi, l'esprit plein de prière, la volonté pleine d'obéissance, venez à lui, *approchez-vous de lui, et instruisez-vous, et la confusion ne sera pas sur vos visages*. Amen.

Métropolitaine Philarète de Moscou

SERMON POUR LA DÉDICACE

DE L'ÉGLISE DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS CHRIST,

à Moscou

Prononcé le 13 septembre 1837

«Or, on disait alors, à Jérusalem, la fête de la dédicace.» (Jn 10,22)

Et aujourd'hui aussi, l'Église orthodoxe célèbre la dédicace du temple; et ce temple aussi, en particulier, grâce au zèle d'âmes enflammées de l'amour de Jésus Christ, célèbre sa dédicace. Pourquoi cette fête, et à quoi doit-elle nous servir ? Car toute institution de l'Église doit être appuyée sur un saint fondement : elle doit avoir pour but le bien des âmes. Une fête sans fondement et sans but serait indigne, non seulement de la sagesse chrétienne, mais de la simple raison humaine. L'habitude de célébrer solennellement la dédicace d'un temple, et même l'anniversaire de cette dédicace, a sa base dans les exemples d'une profonde et sainte antiquité.

Lorsque l'apparition du Seigneur à Jacob, durant son sommeil, au sommet d'une échelle unissant la terre au ciel, lui donna la première idée qui ait été peut-être sur la terre, de la présence locale du Dieu qu'aucun lieu ne peut contenir : *Dieu est en ce lieu* (Gen 28,16), et lorsque Jacob appela ce lieu *la maison de Dieu*, alors, seul, voyageur, un bâton à la main et sa provision de voyage, de pain et d'huile, sur les épaules, il ne put certainement pas faire cette maison de Dieu bien grande et bien magnifique; cependant, étant encore sous l'influence de sa communication avec Dieu, il eut l'idée, du moins, d'ériger comme un autel la pierre sur laquelle il avait dormi, et d'y répandre l'huile qu'il avait avec lui. Qu'est-ce là autre chose qu'un essai d'autel non sanglant, inattendu dans ces temps de sacrifices sanglants, et sa dédicace au moyen de l'onction, – cérémonie que vous voyez pratiquer encore aujourd'hui dans l'onction de l'autel, à la consécration d'un temple chrétien ?

Après que Moïse, par l'ordre de Dieu, eut construit le tabernacle du témoignage, c'est-à-dire un temple portatif pour le camp mobile du peuple d'Israël en voyage, il écrivit dans le livre des Nombres, à propos de la dédicace solennelle de ce temple, ce qui suit : *Or, il arriva qu'au jour où Moïse eut achevé le tabernacle et l'eut dressé, et qu'il l'eut oint et sanctifié avec tous ses vases, ainsi que l'autel et tous ses vases, et qu'il les eut oints et sanctifiés, les princes d'Israël apportèrent – leurs dons devant le Seigneur* (Nom 7,1-3). Là aussi nous voyons l'onction, mais non plus l'onction avec l'huile simple, comme Jacob l'avait faite par nécessité, mais avec un baume parfumé, composé selon l'ordre particulier de Dieu et destiné uniquement pour l'onction de la consécration, et de plus non seulement l'onction de l'autel, mais encore celle du temple et de ce qui lui appartenait. Semblablement, vous voyez aussi dans la consécration d'un temple chrétien non seulement l'onction de l'autel, mais encore l'onction du temple, en forme de croix, selon les quatre points cardinaux.

Lorsque, pour remplacer le tabernacle, fut construit un temple, fixe à Jérusalem, alors, pour sa consécration, *Salomon célébra, en ce jour une fête, et tout Israël avec lui, formant une grande assemblée* (III R 8,65). Comme dans ce nouveau temple, devait passer l'ancienne sainteté du tabernacle, l'arche d'alliance du Seigneur, qui représentait particulièrement la présence de Dieu, un acte particulier de la solennité de la dédicace consista en ce que *les prêtres portent l'arche de l'alliance du Seigneur en son lieu, dans le saint des saints, sous les ailes des chérubins* (8,6). A cela, dans la dédicace d'un temple chrétien, correspond le transport solennel des reliques de saints martyrs ou d'autres saints glorifiés, par lequel est figurée l'entrée du Roi de gloire lui-même, Jésus Christ, reposant dans les saints.

On peut dire que la dédicace du tabernacle de Moïse et celle du temple de Salomon furent solennisées non seulement par les serviteurs des choses saintes et le peuple mais par Dieu lui-même qui remplit le sanctuaire de sa gloire sous la forme d'un nuage, et fit descendre le feu du ciel sur le sacrifice. N'envierons-nous point cette solennité merveilleuse ? – Qu'il n'en soit rien. C'était alors le temps des images visibles et des figures. A nous il a été dit : *Bienheureux ceux qui n'ont pas vu et qui ont cru* (Jn 20,29). Et maintenant, le nuage lumineux de la grâce de Dieu ombre, non les yeux, mais les cœurs des croyants; et maintenant, le feu de l'amour divin consume, non des agneaux, mais les cœurs de ceux qui sont doux : et ceux qui en sont dignes le savent par expérience, quoique les indignes ne le voient pas.

Et le temple de Jérusalem, inauguré miraculeusement, fut renversé, moins par la force ennemie des Babyloniens que par l'envahissement funeste des péchés du peuple juif. Mais, après son retour de la captivité de Babylone, un nouveau temple s'éleva, et de nouveau *les enfants d'Israël, les prêtres et les lévites, et tout le reste des enfants de la transmigration firent la dédicace de la maison de Dieu dans la joie* (I Esd 6,16).

Ensuite, lorsque, dans ce temple aussi, quoique non détruit, mais dépouillé de sa sainteté par les Syriens, il fut nécessaire et il parut possible de rétablir les vases saints et l'autel, tout le peuple encore *célébra la dédicace de l'autel durant huit jours, et il offrit des holocaustes avec joie* (I Mac 6,56). Plus la situation des Juifs était désespérée auparavant, plus cet événement fut joyeux et digne d'une perpétuelle reconnaissance devant Dieu, et ce fut pour cela que *Judas et ses frères, et toute l'assemblée d'Israël, ordonnèrent que l'on célébrerait les jours de la dédicace de l'autel, en son temps, chaque année* (59).

Et voilà la fête de la dédicace dont parle l'Évangéliste saint Jean : *Or, on faisait alors, à Jérusalem, la fête de la dédicace, et c'était l'hiver; et Jésus se promenait dans le temple, sous le Portique de Salomon*. Par ce récit, on voit que Jésus Christ lui-même honorait la fête de la dédicace, et fréquentait le temple à l'occasion de cette fête, quoique le temps ne favorisât pas la fête : c'était l'hiver, et quoique ce fût l'hiver de l'incrédulité, bien pire que l'intempérie de l'air, selon le complément qu'ajoute à saint Jean le Théologien saint Grégoire le Théologien.

Après que la fête de la dédicace, célébrée par l'ancienne loi à Jérusalem, a été honorée et ennoblie par le fait qu'il cette fête, – dirai-je encore en me servant des paroles de Grégoire le Théologien – *assistait Jésus, lui qui était le Dieu et le temple, le Dieu éternel, le temple nouveau, renversé en un jour et relevé en trois jours, et demeurant dans les siècles*; – après cela, il n'est pas étonnant, et il est facile de comprendre que, dans le monde chrétien, se soit manifestée la pensée semblable de faire de la dédicace du temple de la Résurrection du Christ à Jérusalem, une fête commune et annuelle de l'Église universelle. Il faut, à ce propos, se rappeler que la méchanceté du paganisme, s'efforçant de détruire le christianisme et d'en effacer même les traces sur la terre, avait non seulement rendu inabordable à la piété des chrétiens les saints lieux du crucifiement, de la sépulture et de la résurrection du Seigneur, en les couvrant de terre et de pierres, mais encore les avait profanés en y plaçant des idoles. Quelle fut donc, après un long deuil, la joie des chrétiens lorsque sainte Hélène renversa ces idoles, découvrit les lieux saints, retrouva la vraie croix du Seigneur, embrassa le Golgotha et la grotte du tombeau du Seigneur dans un seul et vaste temple ! La Mère des Églises transmit cette joie aux Églises de tous les lieux et de tous les temps, et toutes l'accueillirent dans la fête de la dédicace de ce temple. Quelquefois, d'autres temples ont suivi cet exemple en fêtant chaque année le jour de leur propre dédicace; mais actuellement la fête commémorative de la dédicace d'un temple se confond habituellement avec la fête du nom du temple, qui est plus connue et, par conséquent, plus favorable à une solennité publique.

Telles ont été, mes frères, l'origine et la formation successive de l'habitude de l'Église et de la cérémonie de saintes dédicaces. Les souvenirs et les considérations que je vous présente doivent éveiller en vous une attention pieuse pour la fête présente.

Mais ce que nous vénérons, s'il est vraiment digne de vénération, doit être en même temps bienfaisant pour nous. Quel bien donc doit nous apporter la célébration d'une dédicace ?

La cérémonie de la dédicace apporte au temple la grâce de la consécration, par laquelle une simple salle devient la maison et la demeure de Dieu, le sanctuaire, de toute bénédiction et de toute sanctification pour les croyants et pour ceux qui entrent dans la foi. Telle est la destination spéciale de la cérémonie de la consécration d'une église; mais ce n'est pas tout.

La solennisation de l'anniversaire de la dédicace d'un temple rend témoignage au bienfait de la consécration et à la gloire du Dieu Consécrateur. Cela est digne et juste ! Seulement ce n'est pas encore tout.

Quoi donc encore ? – *Et vous-mêmes, comme des pierres vivantes, élevez-vous en un édifice spirituel* (I Pi 2,5), dit l'Apôtre invitant tous les chrétiens, et nous par conséquent. Et un autre apôtre voit même déjà dans les chrétiens ce que le premier exige : *Ne savez-vous pas que vous êtes le temple de Dieu, et que l'Esprit de Dieu habite en vous* (1 Cor 3,16)? Nous devons, nous aussi, chrétiens, parvenir à cela si nous n'y sommes pas parvenus. Voilà ce que nous rappelle, par sa solennité, et à quoi nous invite la fête de la dédicace d'un temple.

Que ce soit donc à vous et à moi que s'adressent ces paroles d'un ancien livre de l'Église : *Dédions-nous donc nous aussi, nous qui sommes les temples du Dieu vivant, nous dépouillant du vieil homme, nous revêtant de l'homme nouveau; détournons-nous des choses mauvaises qui ont*

*vieilli en nous, et faisons de bonnes œuvres, commençant à marcher dans une vie nouvelle; que, de même que les hommes célèbrent la dédicace d'un temple matériel, ainsi les anges célèbrent la dédicace du temple immatériel de nos âmes : car les anges se réjouissent dans le ciel d'un pécheur qui se renouvelle par le repentir. (Prolog. 31 sept.)*

Est-il facile, diront quelques-uns, de dépouiller le *vieil homme* tout entier ? Est-il facile de devenir tout à fait un *homme nouveau* ? –Admettons que cela ne soit pas facile; mais si beaucoup y sont parvenus, cela nous est donc possible à nous aussi. Cela n'est pas facile; mais cela est nécessaire pour notre salut : vaut-il mieux périr, quand cela n'est pas si difficile ? L'œuvre de la rénovation n'est pas facile; mais les œuvres du vieil homme n'ont-elles pas aussi leurs difficultés ? Cela n'est pas facile pour le paresseux, pour celui qui s'appuie sur ses propres forces; mais cela n'est pas trop difficile pour l'homme zélé, et n'est nullement difficile pour celui qui se confie dans le secours de Dieu qui est toujours prêt. Il ne faut pas entretenir la paresse et la lâcheté par l'exagération des difficultés. On pose de petites briques les unes sur les autres, et l'on construit un temple immense : édifié pareillement ton âme, aussi incessamment que possible, par de bonnes pensées proportionnées à tes forces, par de bons désirs, par de bonnes œuvres, et tu finiras par devenir tout entier un temple spirituel. Efforce-toi de dépouiller chaque jour quelque chose d'ancien, et d'acquérir quelque chose de nouveau, et à la fin tu le verras tout entier et pour toujours nouveau. Si hier tu ne t'es occupé que de la chair qui vieillit chaque jour et se dissout finalement dans le tombeau, occupe-toi aujourd'hui de l'esprit qui souffre de la vétusté et peut en souffrir éternellement si tu ne fait des efforts pour la rénovation. Si hier tu as savouré le goût de mets choisis essaie aujourd'hui le goût d'une nourriture commune assaisonnée par une abstinence prolongée. Si tu as loué hier un vin vieux, préfère-lui aujourd'hui une eau nouvelle. Si hier tu avais une toilette brillante, apprend aujourd'hui qu'un vêtement simple et sans recherche est incomparablement plus commode. Si hier tu as été occupé de ton intérêt, songe aujourd'hui à la charité. Si hier tu as été amateur de spectacles, aime aujourd'hui les assemblées de l'Église. Si hier, dans des livres futiles, *tu as appris des choses vaines* (ps 2,1), commence aujourd'hui à *méditer les écritures* (Jn 5,39) pleines de la sagesse divine. Quand même tu aurais fait une bonne œuvre, ne t'y arrête pas, de peur que la jactance et la vanité que tu en tires ne vieillissent, mais *oublie ce qui est derrière, avance-toi vers ce qui est devant* (Phil 3,15), vers de nouveaux exploits et de nouvelles vertus. Si tu as aimé à paraître bon, ne cherche plus à le paraître, mais sois-le. Le nouvel homme n'est pas un rêve, une apparence, mais une vérité, une réalité; il ne doit pas vivre dans les yeux d'autrui, mais dans ton intérieur : l'homme caché du cœur, dans l'incorruptibilité d'un esprit doux et silencieux, voilà ce qui est précieux devant Dieu (I Pi 3, 4). Avons-nous longtemps à nous inquiéter des hommes et du monde ? Il faut enfin vivre pour Dieu. Ce n'est qu'en vivant pour Dieu que nous deviendrons le temple de Dieu, et que Dieu vivra en nous, et que nous vivrons en lui et que nous serons heureux en lui pour l'éternité. Amen.

Métropolite Philarète de Moscou

SERMON POUR LA CONSÉCRATION  
DE L'ÉGLISE DE L'APPARITION DE LA MÈRE DE DIEU À SAINT SERGE  
construite sur les reliques de saint Michée, à la Laure de saint Serge de la sainte Trinité

Prononcé le 27 septembre 1842



Par la grâce du tout-saint et tout-sanctifiant Esprit, s'est accomplie aujourd'hui la sainte dédicace de ce temple érigé avant nous en l'honneur et à la mémoire de l'apparition de notre toute sainte Souveraine la Mère de Dieu, à notre pieux et saint père Serge, ce dont fut aussi le témoin oculaire saint Michée reposant ici en odeur de sainteté. Il était juste d'honorer la mémoire de ce bienheureux évènement par la consécration d'un temple quoique du reste ce monastère tout entier soit un monument de cette visite miraculeuse, puisque toute sa destinée dans la suite des siècles est un accomplissement de la promesse de la Visiteuse céleste : *Je ne m'éloignerai jamais de ce lieu.*

Mais si c'est le propre d'un monument de faire remonter la pensée vers les temps et les objets qui sont signalés par un monument, alors, pardonne-moi, grande Laure de Serge : ma pensée se reporte avec un enthousiasme particulier vers l'antique désert de Serge. Je vénère

assurément dans les temples magnifiques d'aujourd'hui les œuvres des saints, les demeures de la sainteté, les témoins de la piété antique et contemporaine; j'aime l'ordre de tes cérémonies qui s'accomplissent encore aujourd'hui avec la bénédiction immédiate du bienheureux Serge; je contemple avec vénération tes murs flanqués de tours qui sont demeurés inébranlables alors que la Russie était ébranlée; je sais que la Laure de Serge et le désert de Serge sont une seule et même chose, riches du même trésor, c'est-à-dire la grâce de Dieu qui habite dans le bienheureux Serge, dans son désert, et qui habite encore en lui et en ses reliques, dans sa Laure; mais malgré tout cela, je voudrais revoir le désert qui acquit et amassa le trésor qu'il laissa ensuite en héritage à la Laure. Qui me montrera la petite église de bois à laquelle fut donné ici pour la première fois le nom de la toute sainte Trinité ! J'y voudrais assister à ces offices de nuit où une latte de bois résineux, pétillante et fumeuse, éclairait la lecture et le chant, tandis que les cœurs de ceux qui priaient, brûlait d'une lumière plus silencieuse et plus vive, et que la flamme en atteignait le ciel, et que les anges montaient et descendaient dans la flamme de leur sacrifice spirituel. Ouvrez-moi la porte de la cellule étroite, afin que j'en puisse aspirer l'ail qui frémit de la voix des prières et des soupirs du bienheureux Serge, qui fut imprégné de la pluie de ses larmes dans lequel sont imprimées tant de paroles spirituelles, prophétiques, miraculeuses. Laissez-moi couvrir de mes baisers le seuil de son entrée, qui fut usé par les pieds des saints, et que franchirent un jour les pas de la Reine des cieux. Montrez-moi encore cette autre entrée de cette autre cellule que le bienheureux Serge construisit en un jour, tout entière, de ses mains, après quoi il reçut pour récompense de son travail du jour, et pour apaiser sa faim de plusieurs jours, une croûte de pain pourri. Je voudrais voir comment, transplanté dans ce désert plus tard que les autres, le bienheureux Nicon se hâta de croître et de mûrir pour arriver à être prêt à recueillir la succession du bienheureux Serge. Je voudrais entendre le silence d'Isaac, qui, sans aucun doute, était plus instruit que mes discours. Je voudrais voir le sage archimandrite Simon, qui comprit d'assez bonne heure qu'il était plus utile d'être frère convers auprès du bienheureux Serge, que chef dans un autre endroit. Apparemment tout cela est ici : seulement cela se trouve caché sous le temps, ou bien enfermé dans ces édifices majestueux, comme un trésor d'un haut prix dans une magnifique cassette. Ouvrez-moi cette cassette; montrez-moi ce trésor; il est impossible à dérober et inépuisable; on y peut prendre, sans l'entamer, les choses les plus utiles, par exemple le silence de la prière, la simplicité de la vie, l'humilité de la sagesse.

Ou bien tout cela ne vous paraît-il qu'un rêve de l'imagination ? – Oh ! si nous étions dignes de le contempler d'un œil plus pur de l'esprit, dans les manifestations plus réelles de la lumière spirituelle, et non pas seulement dans les peintures de notre propre imagination ! Mais il me semble qu'il vaut mieux rêver même de cette manière que de poursuivre la sagesse dans le sens opposé.

Frères de ce monastère ! vous êtes venus ici lorsque le désert était déjà transformé, en quelque façon, à l'image d'une ville peuplée; mais vous n'êtes pourtant pas venus ici chercher une ville; vous êtes donc venus chercher le désert. S'il est quelque peu caché, il ne l'en faut chercher qu'avec plus d'attention. Si le bruit des agitations de la vie se fait entendre non loin, il n'en est que plus nécessaire d'y fermer les oreilles. Si les images d'un monde de vanité se meuvent à la face du désert, nous n'en devons qu'avec plus de zèle nous remettre devant les yeux l'image de la véritable vie solitaire, et la contempler constamment, et y conformer notre vie.

Et c'est pour cela que je veux vous montrer maintenant l'image d'un ami spirituel de la solitude, peinte non par l'art humain, mais par la parole divine. Voyez comment il se représente lui-même : *Et j'ai dit : Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je m'envolerai, et je me reposerai. Voilà que je me suis éloigné en fuyant, et que j'ai établi ma demeure dans le désert. J'attendais Dieu pour me sauver de la pusillanimité et de la tempête* (ps 54,7-9).

Il est vrai que celui qui a dit cela dans le psaume n'était qu'un passager temporaire du désert, par nécessité, et non un habitant constant en vertu d'un vœu; mais cela ne nous empêche pas de reconnaître dans ses paroles les traits d'un bon anachorète; et même son amour pour la solitude en est d'autant plus remarquable, et sa peinture de la vie du désert, plus correcte. L'Esprit de Dieu, qui était sur David depuis le jour de son onction par Samuel, le conduisait à travers des situations extérieures diverses de manière à nous y montrer et dans le but de nous y faire voir des images instructives des situations spirituelles.

Donc, le premier trait de l'anachorète spirituel est le désir du désert, ou le zèle pour la vie religieuse, isolée et solitaire. *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ? et je m'envolerai, et je me reposerai.*

Le désir est la semence ou le germe de toute œuvre libre quand elle doit commencer, et il en est l'âme pendant qu'elle s'exécute. De même que de l'âme dépendent la vie, la force, la

valeur du corps, ainsi la vie, la force, la valeur de toute œuvre dépendent du désir, Si le désir n'est pas pur, l'œuvre est sans valeur. Si le désir est faible, l'œuvre n'atteindra pas non plus fermement à la perfection. S'il n'y a pas de désir spirituel, l'œuvre est morte. Les œuvres que nous faisons sans un désir sincère, ne nous satisfont pas nous-mêmes et n'apportent point de satisfaction aux autres. Si c'est ainsi que jugent et sentent les hommes, qui ne voient que les œuvres et ne peuvent que présumer des désirs, que dire du jugement de Dieu qui voit tout, qui sonde les cœurs et les reins ? *Le Seigneur te donnera selon ton cœur*, et non selon ton œuvre extérieure. (ps 19,5)

C'est pourquoi celui qui désire mener la vie cénobitique ou la vie monacale avec consolation et utilité pour lui-même, et de manière à plaire à Dieu, celui-là doit, commencer cette œuvre avec un désir sincère, spirituel et digne de Dieu, et la continuer avec un zèle qui ne se relâche jamais. Il faut que dans le monde encore il dise à lui-même : *Qui me donnera des ailes comme à la colombe ?* et je m'envolerai, et je me reposerai. Et lorsqu'un zèle pur et ardent l'a porté réellement, comme sur les ailes de la colombe, dans le désert, ou dans la demeure des cénobites, il doit encore s'encourager souvent, étendre et mettre en mouvement ces ailes, afin qu'elles aient assez d'agilité et de vigueur pour le porter plus loin, – du désert au ciel.

Le second trait du bon anachorète ou cénobite, c'est l'éloignement résolu et complet du monde. *Voilà que je me suis éloigné en fuyant.*

S'il n'était pas besoin de s'éloigner du monde, il n'y aurait pas de raison de s'établir dans le désert, de choisir la solitude cénobitique de préférence au genre de vie ordinaire de la famille et de la cité. N'est-ce pas le même Dieu qui a créé le désert, qui fonde et conserve les villes, et n'a-t-il pas créé le désert lui-même pour le peupler ? N'y a-t-il pas dans les villes elles-mêmes de ses serviteurs et de ses enfants que le désert est à peine digne de posséder, tandis que d'autres, au contraire, dont *le monde entier n'est pas digne, errent dans les déserts et les montagnes, dans les antres et les cavernes de la terre* (Heb 11,38) ? Le Seigneur lui-même n'a-t-il pas vécu dans la ville de même que dans le désert, et n'a-t-il pas donné à la ville de Jérusalem son temple aussi bien que son tabernacle au désert ? Ne peut-on pas en tout lieu lui disposer une demeure dans son âme, et l'adorer en esprit et en vérité ? *En tout lieu de son empire, mon âme, bénis le Seigneur* (ps 102,22).

Mais que faire si, cette invitation bénie de bénir partout et toujours le Seigneur, je la répète sans succès à mon âme parce que le monde, en même temps, l'étourdit et l'assourdit sans cesse des cris multipliés et divers de ses exigences, de ses persécutions, de ses séductions, de ses agitations, de ses distractions, de ses besoins, de ses soucis, de ses passions, de ses convoitises, et qu'elle ne trouve pas assez de force pour résister à toutes ces attaques, ou que, épuisée par la résistance, elle ait soif de s'approcher de Dieu sans obstacles du côté des créatures, de le servir sans distraction ? En ce cas, il ne reste pas d'autre moyen que de rompre tous les liens qui nous attachent au monde, de s'enfuir loin de lui comme les Israélites de l'Égypte, comme Loth de Sodome, et de se faire, dans le désert, une nouvelle demeure dans un exil volontaire, dans laquelle tout nous rappelle que *nous n'avons point ici-bas de cité un jour* (Heb 13,14),

De cette manière, la véritable vie solitaire et cénobitique est aussi un vrai et parfait renoncement et éloignement du monde, selon le commandement de l'Apôtre : *N'aimez point le monde, ni ce qui est dans le monde* (I Jn 2,15).

Celui qui vient dans le désert ou dans une communauté cénobitique, comme un émigré qui veut apporter ici les avantages et les commodités de sa première demeure ou les échanger contre d'autres, et non comme un fuyard qui a jeté tout, pourvu seulement qu'il se délivre de ce qui a été la cause de sa fuite, celui-là n'est pas un véritable cénobite, n'est pas un anachorète en réalité.

Celui qui, dans la vie cénobitique, murmure contre le dénuement de quelque chose, et, ayant l'indispensable, demande le superflu, sous le prétexte spécieux de soulagement, celui-là n'a pas encore renoncé au luxe du monde. Il ressemble aux Israélites qui, dans le désert, soupiraient après les chaudières de viandes de l'Égypte; et il doit se rappeler qu'il y en eut quelques-uns qui après avoir été sauvés de la ruine de l'Égypte, périrent dans le désert libérateur, dans les tombeaux de la convoitise.

Celui qui, dans une communauté de cénobites, désire, plus se conduire par sa propre volonté, ou même commander qu'obéir, celui-là n'a pas encore renoncé à l'orgueil et à l'ambition du monde. Il doit veiller avec sollicitude à ne pas se joindre au parti de Coré dont la fin montra que la terre pure du désert ne veut pas porter des ambitieux et des rebelles.

Celui qui, dans une communauté de cénobites, a plus souci de lui-même que de la communauté et du monastère, qui s'arroge ce qui ne lui est pas permis ou plus que ce qui lui est permis; qui, après avoir fait vœu de pauvreté, pense s'enrichir pour lui-même, et non pour Dieu, pour la communauté, pour les pauvres, celui-là n'a pas renoncé à la cupidité du monde. A quelle image se forme-t-il ? N'est-ce pas à l'image du disciple du prophète, de Giézi qui, ayant voulu secrètement et sans permission s'approprier l'argent de Naaman, s'appropriia manifestement sa lèpre ?

Celui qui, ayant quitté le monde pour la vie cénobitique, porte encore sur lui un œil passionnément attaché, sous le prétexte d'un amour innocent pour ses parents, ses amis, ses connaissances, à celui-là, il n'est pas inutile de jeter un regard sur la femme de Loth qui regarda derrière elle Sodome d'où elle était sortie, et de laquelle le Sage a dit : *Une statue de sel est debout, souvenir d'une âme qui ne voulut pas croire* (Sag 10,7).

Le troisième trait d'un cénobite véritable, c'est l'espérance en Dieu. *J'attendais Dieu pour me sauver de la pusillanimité et de la tempête.*

L'image de la solitude spirituelle serait vraiment assez effrayante si un trait aussi sévère que celui par lequel est représenté le parfait renoncement au monde, n'était adouci et recouvert par le trait agréable et serein de la parfaite espérance en Dieu.

N'arrive-t-il pas même que ceux qui se sont éloignés du monde dans l'intention d'en éviter les difficultés et les dangers pour leur âme, retrouvent, contre leur attente, de nouvelles difficultés et les mêmes dangers pour elle dans la solitude de l'ermitage et du désert ou dans la vie cénobitique ? Et il ne faut pas s'en étonner. Combien les Israélites ne supportèrent-ils pas de fatigues, ne rencontrèrent-ils pas de dangers dans le désert ! A peine ne fut-ce pas plus qu'en Egypte même. L'Auteur lui-même de notre salut, et Celui qui en est pour nous l'image la plus parfaite, où soutint-il, contre l'ennemi des âmes une lutte plus violente que dans le désert ? Où supporta-t-il plus de souffrances morales que dans la solitude du jardin de Gethsémani ?

Mais s'il en est ainsi, pourquoi donc, dira-t-on, fuir le monde pour le désert, des fatigues pour d'autres fatigues, des dangers pour d'autres dangers ? Je réponds : Pour la même raison pour laquelle les Israélites s'enfuirent de l'Égypte dans le désert : car, dans le désert, ils essuyèrent des fatigues et des dangers, mais ils se purifièrent, s'instruisirent et se sauvèrent, au lieu qu'en Égypte ils auraient péri dans les abominations du paganisme; et s'ils ne s'étaient pas enfuis dans le désert, ils ne seraient pas arrivés à la terre où coulaient le miel et le lait; – pour la même raison, dis-je, pour laquelle le Sauveur lui-même fut conduit par l'Esprit saint dans le désert, et pour laquelle il s'isola dans la solitude de Gethsémani : car, dans le désert, il vainquit celui qui n'avait jamais été vaincu jusque-là, l'ennemi de nos âmes, et, à Gethsémani il offrit, pour la désobéissance des hommes, le sacrifice spirituel de l'obéissance à la volonté de Dieu son Père, et la prière fervente pour notre salut dans laquelle *il fut exaucé* à cause de la grandeur de son hommage (Heb 5,7). Ainsi, pour nous de même, si le désert est difficile et non sans dangers, il n'en est pas moins utile et salutaire d'y fuir un monde qui nous perdrait.

Quant à vaincre les difficultés et à traverser les dangers sans en souffrir, il n'est besoin de rien de plus que de ne pas être impatient, de ne pas se laisser abattre, de ne pas désespérer, mais, quelle que soit notre situation, de sans cesse *espérer en Dieu qui nous sauve de la pusillanimité et de la tempête*. Si nous n'arrêtons pas le cours de cette espérance par notre inconstance volontaire ou par notre impatience, *nous ne rougirons pas de notre espérance* (Rom 5,5), et le secours nous viendra certainement d'en haut au moment et dans la mesure qu'il sera nécessaire à ceux qui désirent sincèrement le salut, qu'il conviendra à la gloire du Sauveur.

Frères de ce saint monastère ! si le désert de Serge, autrefois dépeuplé, sauvage, infécond, aride, pauvre, sans défense, sans secours, s'est peuplé, s'est fécondé, a fleuri, a reçu la bénédiction de la fécondité de la terre, de la rosée céleste et divine, a ouvert dans son sein des sources d'eau et de grâce, a pu quelquefois défendre des villes et assister un peuple, qu'est-ce que tout cela signifie ? N'est-ce pas que, puisque celui qui en a été le fondateur, et, avec lui, les compagnons de ses travaux ont *espéré dans le Dieu qui sauve*, leur espérance s'est justifiée et se justifie encore, même au delà de toute espérance ? Quel fondement pour notre confiance, à nous aussi, dans le Dieu qui sauve !

Faites attention à vous et à votre vocation, et conduisez-vous d'une manière digne d'une protection si généreuse du Père céleste. Donnez-vous à vous-mêmes les ailes des désirs pieux, pour vous envoler dans le désert intérieur, c'est-à-dire dans le domaine spirituel du *Royaume de Dieu qui est au dedans de vous* (Luc 17,21). Détournez les yeux de vos cœurs pour ne plus voir les frivolités du monde que vous avez quitté. Excitez-vous à des efforts infatigables pour le saint de vos âmes, par l'espérance dans le Dieu qui sauve.

Pour moi qui ne converse pas longtemps avec le désert et sur le désert, et qui demeure ensuite longtemps dans l'agitation et les inquiétudes de la ville et des affaires humaines, – *qui me donnera les ailes de la colombe ? et je m'envolerai, et je me reposerai.* Puis-je me dire, – ou quand enfin pourrai-je me dire : *Voilà que je me suis éloigné en fuyant, et que j'ai établi ma demeure dans le désert ?* Quand me délivrerai-je des fardeaux étrangers, afin d'employer toute ma sollicitude à me décharger de mon propre fardeau, *de peur qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même (1 Cor 9,27) ?* Ô Toi qui donnes à l'un les ailes de la colombe pour s'envoler et se reposer sans retour dans le désert, et à l'autre la voix de *la poule* pour l'assembler tes poussins sous ton aile ! réunis-nous toi-même et garde-nous tous sous les ailes de la grâce, et, soit par les places publiques de la ville, soit par les sentiers du désert, conduis-nous sous enfin à cette cité éternellement à l'abri de tout danger, de laquelle il ne sera nécessaire de s'enfuir dans aucun désert. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE  
L'ÉGLISE DE SAINT JEAN LE THÉOLOGIEN  
à Moscou.

Prononcé le 14 octobre 1842

«Ou n'avez-vous pas souci de l'Église de Dieu ? (I Cor 11,22)

C'est un reproche, penseront probablement les frères de ce temple, en entendant celle parole de l'Apôtre; c'est une expression de mécontentement. Est-ce à cela qu'il fallait s'attendre en ce moment ? Est-ce là ce qu'ont mérité des gens qui ont employé leurs soins, leurs travaux et leurs largesses à la restauration et à l'embellissement de ce temple, et qui sont accourus avec zèle à la cérémonie solennelle de sa consécration ?

Ne craignez pas, mes frères, que la vérité apostolique soit jamais dure à ceux qui aiment la vérité, qu'elle s'appesantisse sur ceux qui pratiquent la justice. Ses reproches à celui qui est négligent se changent en éloges pour celui qui est empressé. Son mécontentement contre l'indigne renferme en lui-même la consolation de celui qui en est digne.

Si le saint apôtre s'élève contre ceux qui n'ont pas souci de l'église de Dieu, c'est parce qu'il regarde comme obligatoire et loue le soin pieux de l'église de Dieu. Et ainsi, ce n'est pas notre parole impuissante, mais la parole ferme et fidèle de l'apôtre qui rend à ceux qui ont rempli le saint devoir de ce soin, le témoignage qu'ils ont agi selon le principe et l'exemple des premiers chrétiens de l'Église apostolique, et que, par conséquent, il y a pour leur œuvre une approbation apostolique, et pour eux une bénédiction apostolique.

Du reste, c'est assez de cela pour notre consolation, dont nous devons user, comme du miel, avec modération et ménagement. Après cela, prêtons notre attention à la parole de l'Apôtre pour y puiser, contre la négligence à l'égard de l'église de Dieu, des précautions qui, sans aucun doute, ne seront jamais superflues, *Ou n'avez-vous pas souci de l'église de Dieu ?*

La négligence à l'égard de l'église de Dieu, ou autrement, l'inattention et le manque de respect pour elle que l'apôtre reproche aux chrétiens de Corinthe, auxquels il écrivait les paroles que nous ayons citées, consistaient en que les riches d'entre eux, en apportant à l'église le pain et le vin pour la table du Seigneur, en usaient, dans l'église, au repas de charité, sans ordre, avec excès, au mépris des pauvres. Pour leur faire sentir l'inconvenance d'une pareille conduite, il appelle leur attention sur la haute dignité de l'église de Dieu, en s'opposant aux maisons ordinaires. *N'avez-vous pas, dit-il, vos maisons pour y manger et boire ? Ou, n'avez-vous pas souci de l'église de Dieu ?* Cette question accusatrice : *N'avez-vous pas vos maisons ?* suppose évidemment l'opinion définitivement adoptée que la salle dans laquelle on dresse la table du Seigneur pour la communion du Corps et du Sang du Seigneur, n'est plus, par là-même, une maison ordinaire, mais un lieu saint, réclamant une attention et un respect particuliers; et, de cette manière, il est démontré que dès les temps apostoliques, comme aujourd'hui, il y avait pour l'accomplissement des mystères, des temples saints particuliers, ou, comme nous les appelons autrement des églises de Dieu, quoique, d'ailleurs, à cet époque le pouvoir et la force des ennemis du christianisme ne permissent pas de les décorer avec autant de magnificence, ni de signes aussi manifestes de leur sainte destination qu'aujourd'hui. C'est ce que sert encore à confirmer la seconde question accusatrice de l'Apôtre : *Ou n'avez-vous pas souci de l'Église de Dieu ?* En effet, l'appellation *d'église de Dieu* est opposée ici directement au mot de *maisons ordinaires*; et le sentiment de mécontentement dont saint Paul arme sa parole contre ceux qui ne respectent pas l'église de Dieu, n'est pas autre chose que la puissance, agissant répulsivement, du profond respect et de la piété profonde pour l'église de Dieu, dont est remplie son âme. En outre, il est impossible de passer sans le remarquer ce fait que l'Apôtre n'emploie aucun raisonnement pour inspirer aux Corinthiens le respect de l'église de Dieu, mais qu'il parle de cette obligation comme étant connue de tous et reconnue par tous : *Ou n'avez-vous pas souci de l'église de Dieu ?* C'est comme s'il leur disait : Vous savez que l'église de Dieu est la maison de prière, le sanctuaire des mystères, la demeure de Dieu, un temple dans lequel, quoiqu'il soit l'œuvre des hommes, s'édifient les temples vivants de Dieu qui ne sont pas l'œuvre des hommes, c'est-à-dire, dans lequel les croyants sont instruits de la parole de Dieu et sanctifiés par les mystères de la foi, un temple qui diffère autant des maisons ordinaires que le ciel diffère de la terre, que qui est divin diffère de ce qui est humain; vous savez cela, et il n'est pas nécessaire de

vous prouver qu'il faut conduire respectueusement dans l'église de Dieu, comme en présence de Dieu lui-même : c'est pourquoi je m'étonne, et je ne comprends pas que vous vous permettiez de vous conduire dans l'église de Dieu comme si vous étiez dans une maison ordinaire. En seriez-vous venus à ce point d'avoir perdu l'attention et le respect dus à l'église de Dieu ? *Ou n'avez-vous pas souci de l'église de Dieu ?*

Avec une pareille manière de comprendre les paroles de l'Apôtre, chacun peut voir sans peine que la pieuse vénération de l'église de Dieu comme étant le lieu d'assemblée des croyants dans lesquels habite l'Esprit de Dieu, comme étant le sanctuaire des mystères de la foi, est une tradition apostolique certaine et une coutume généralement admise des premiers chrétiens. Si quelques Corinthiens montrèrent dans leur conduite quelque chose de contraire à cette coutume, l'Apôtre ne va pas chercher plus loin que dans leur esprit et leur cœur, dans leur propre conviction et leur sentiment intérieur, pour nous montrer un témoignage de la réalité et de l'importance de cette institution ecclésiastique.

Je ne pense pas, mes frères, avoir besoin non plus d'étendre bien loin mes réflexions à la recherche de preuves pour vous convaincre que le temple de Dieu exige des chrétiens une attention profonde et un pieux respect.

Si vous reconnaissez habituellement que la maison du Seigneur a droit à plus de considération et de respect que la maison de l'esclave, que la salle de réception l'emporte sur l'antichambre, la maison du Souverain sur la maison du sujet, vous ne pouvez ne pas reconnaître, et il ne vous est pas difficile de sentir profondément que la maison du Roi des rois et du Seigneur des seigneurs a droit à un respect pieux, à une vénération tremblante.

Si une école d'enfants exige sévèrement le silence et l'attention des assistants, quel calme et quelle attention exige la maison de la prière et de l'enseignement divin !

Puisque ici, comme autrefois dans le temple de Jérusalem, sur cette hauteur comme sur la montagne de Judée, comme sur la poupe de la barque de Pierre, le même Seigneur Jésus nous fait entendre dans son évangile la même parole de vie et de salut; puisque ici aussi, comme autrefois dans la chambre haute de Sion, le même Esprit du Seigneur respire dans la parole divine et dans les divins cantiques, oh ! quel silence religieux, quelle attention profonde pourraient n'être pas encore indignes de la grandeur terrible et adorable de Celui qui préside ici et s'y fait entendre ! Oh ! si l'homme devenait tout oreille, tout attention pour être tout pénétré de la lumière de la parole de Dieu, pour être tout livré à la puissance régénératrice de l'Esprit divin ! Puisque à cette sainte table, comme à la table de la Cène mystérieuse du Seigneur, nous voyons le Corps du Seigneur rompu pour nous, et le Sang du Seigneur répandu pour nous, et qu'ici se répète la même chose qui, sur le Golgotha, jeta toute la création dans l'effroi, et fit trembler la terre, et brisa les rochers, et voila d'une obscurité de mort l'œil vivifiant du monde, n'est-il pas encore plus naturel pour nous que notre cœur se brise d'attendrissement, que, plongé dans la contemplation du mystère, il s'absorbe dans la communion des souffrances du Christ, que tout notre être soit pénétré d'un tremblement pieux ? Ou bien l'homme peut-il être plus insensible que la nature inanimée ? Ou bien n'est-il pas seulement possible, mais est-il réel que notre cœur soit plus endurci que les rochers ?

Plus est haute la dignité du temple de Dieu et de ce qui s'y accomplit, et plus il exige de nous une vénération profonde, plus on doit regarder comme un crime abominable le manque de respect envers le temple, et comm d'autant plus importante toute précaution contre un crime de ce genre.

En apparence, nous pouvons nous féliciter à l'encontre des chrétiens de Corinthe, de ce que nous n'avons pas comme eux, la témérité de manger et de boire dans l'église de Dieu comme dans les maisons ordinaires. Le désordre que frappait le reproche de l'Apôtre, semble avoir disparu. Mais soyons prudents : prenons garde qu'il ne se soit glissé à sa place d'autres désordres non moindres, et peut-être plus grands.

N'arrive-t-il pas parmi nous, dans les églises de Dieu, que des gens venus pour assister au service divin, oubliant le Dieu devant lequel ils se trouvent, s'occupent les uns des autres, conversent, s'entretiennent des affaires du monde ? Ils pensent être encore dans l'ordre quand ils parlent à voix basse; ils s'oublient quelquefois à ce point que le bruit coupable de conversations frivoles se mêle un bruit saint de la lecture et des chants de l'église. Alors l'Apôtre nous dit, à nous aussi : *N'avez-vous pas vos maisons ?* Est-il possible que vous n'avez pas de maisons pour vos entrevues, vos entretiens, vos conversations et vos discussions ?

Ne voit-on pas quelquefois dans l'église de Dieu des gens dont l'extérieur inattentif, les regards errants, la négligence dans les signes de la prière attestent la distraction de la pensée et la froideur du cœur; qui, sans aucun souci, arrivent tard et s'en vont avant le temps, se pressent

curieux de voir, au lieu de se *tenir bien*, comme le commande le rite ecclésiastique, de se tenir *avec crainte*; qui ne se choisissent pas pour modèle le publicain, afin de se plonger soudainement et dans l'humilité, et dans le silence, et dans la prière ? Ne sont-ce pas de nouveaux Corinthiens ? Et n'est-ce pas à eux que l'Apôtre dit : *Ou n'avez-vous pas de souci de l'église de Dieu ?* Pourriez-vous penser qu'au lieu de la piété, soient permises dans l'église la curiosité, la distraction, l'agitation, la négligence ? Et ce qui offense moins apparemment aux yeux des hommes, mais non moins pour cela, ou encore plus grièvement et plus déplorablement la dignité du temple de Dieu, c'est que quelques-uns y entrent dans l'impureté des passions coupables et des œuvres d'iniquité, sans un repentir cordial, sans un désir sincère d'amendement. *Ou n'avez-vous pas souci de l'église de Dieu ?* Comment ce gens-là ne songent-ils pas que le Dieu qui prèle l'oreille dans l'église, à la voix de la prière, entend aussi le cri du péché qui ne peut être dominé que par le repentir afin qu'il n'étouffe pas la prière ? Comment ne tremblent-ils pas quand Celui qui habite dans l'église, Celui qui voit tout, les voit entrer dans la salle sainte de son Fils, non revêtus du vêtement nuptial, non revêtus, par la foi, des mérites du Christ, et, par leur vie, des vertus chrétiennes ? Il les voit, et qui sait s'il diffèrera encore longtemps la sentence de sa justice qui rejettera les serviteurs inutiles dans les ténèbres extérieures ?

Fasse la bonté de Dieu que cette parabole menaçante ne devienne une triste réalité pour aucun de nous, mes frères, et que la bonté de Dieu ne trouve pas un obstacle dans notre insouciance volontaire il nous éloigner du mal et du vice.

Ne négligeons pas, mes frères, l'église de Dieu, mais efforçons-nous de la parer sans cesse d'ornements parfaits et incorruptibles, – de notre attention spirituelle, de notre piété, de nos prières ferventes, de notre repentir sincère, de notre foi et de notre bonne vie, et soyons nous-mêmes *les temples du Dieu vivant, et que l'Esprit de Dieu demeure en nous* maintenant et dans l'éternité. Amen

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE  
DE LA NATIVITÉ DE LA MÈRE DE DIEU  
à Moscou

Prononcé le 29 novembre 1842

«Et Jacob s'éveilla de son sommeil, et il dit : Le Seigneur est en ce lieu, et je ne le savais pas. Et il fut saisi de crainte, et il dit : Ce lieu est terrible; ce n'est autre chose ici que la maison de Dieu et la porte du ciel.» (Gen 28,16-17)

Dans ces paroles du patriarche Jacob, et dans l'événement qui les lui fit prononcer, se présente l'un des plus antiques exemples de la manière dont la sensation bienheureuse de la présence de Dieu, éprouvé par un homme pieux dans un lieu déterminé, a fait naître la pensée de la sainteté de ce lieu, et d'une maison de Dieu ou d'un temple de Dieu. Qu'elles nous servent de thème pour des réflexions utiles et opportunes sur la consécration de temple que nous avons accomplie aujourd'hui.

Jacob était en voyage, seul avec son bâton de voyageur; – et, là où le quitta le soleil couchant, où l'atteignit la nuit, il se coucha pour dormir, avec la terre pour lit, une pierre pour oreiller, et pour abri, la voûte élevée du ciel. Il n'y avait non seulement rien de semblable à une maison de Dieu, mais encore aucun vestige, aucun attribut d'une demeure d'homme.

Jacob s'éveilla. Le lieu était le même; rien n'y était changé; rien n'y était ajouté; cependant il y trouve, lui, quelque chose de nouveau et de grand : il y trouve – la présence de Dieu. *Le Seigneur est en ce lieu.* C'est avec étonnement, ou avec une certaine tristesse qu'il avoue que jusque-là il ne savait pas cela. *Et je ne le savais pas.* Cette grande découverte inattendue le frappe vivement. *Et il fut saisi de crainte, et il dit : Ce lieu est terrible.* Non, s'écrie-t-il, ce n'est plus du tout ce que c'était hier; *ce n'est autre chose ici que la maison de Dieu et la porte du ciel.*

Et en ce lieu où nous sommes en ce moment, celui qui y était hier et ne regardait que des yeux du corps, celui-là ne voyait que des pierres, du bois, du métal, des couleurs, productions de la nature terrestre, œuvres des mains des hommes. Mais à présent, celui qui s'est levé dans le réveil de son esprit pour regarder de l'œil spirituel, celui-là peut et doit remarquer que *le Seigneur est en ce lieu*; il doit savoir et reconnaître que c'est *ici la maison de Dieu et la porte du ciel.*

Quel changement s'est donc opéré là-bas aux yeux de Jacob ? Quel changement s'est opéré ici aux yeux de l'homme spirituel ?

Dans le lieu où Jacob passa la nuit, la présence de Dieu se découvrit à lui dans un songe. Il voit une échelle qui s'appuyait sur la terre et s'élevait jusqu'au ciel. Les anges de Dieu montaient



et descendaient par cette échelle de même que les serviteurs de la terre parcourent l'escalier de la maison élevée de leur maître; à son extrémité supérieure se tenait le Seigneur lui-même, et il bénit Jacob et sa postérité. Lorsque Jacob s'éveilla, l'échelle merveilleuse s'élevait encore, dans sa mémoire et son imagination, au-dessus de sa tête. Lorsqu'il éleva de nouveau le regard de sa pensée jusqu'à l'échelon supérieur de celle échelle, il y vit se représenter à lui la porte de la maison invisible du ciel, par laquelle était sorti

et s'était montré à lui le Roi du ciel pour bénir son serviteur sur la terre. De cette manière, Jacob dormit et s'éveilla au seuil de la maison de Dieu, après cela, explicable et très naturelle est son exclamation : *Ce n'est autre chose ici que la maison de Dieu.*

Et ici ? – N'avez-vous pas vu, n'avez-vous pas entendu comment ici aussi des serviteurs, enveloppés, il est vrai, dans les imperfections de la chair, mais cependant *reçus en grâce* pour être les serviteurs de Dieu, soit montant – dans la prière, soit descendant – dans le service visible de la terre, ont préparé ce lieu au Roi du ciel, et lui ont annoncé qu'il était achevé : *Ton trône est prêt ?* – comment ici aussi on a attendu sa présence et on l'a appelée : *Lève-toi, Seigneur, dans ton repos ?* – comment ici aussi on a invité plus d'une fois les portes à *élever leurs linteaux*, c'est-à-dire à s'ouvrir de plus en plus en hauteur, *afin qu'entre le Très-Haut Roi de gloire, le Maître de la puissance*, avec sa gloire invisible, avec la multitude de ses Puissances célestes ? Et quoi donc enfin ? Remarquez-vous, vous aussi, ici, qu'effectivement le Roi de gloire est venu, que le Seigneur est entré dans son repos, que Dieu s'est assis sur son trône saint ? Voyez-vous en esprit, ici aussi, une échelle spirituelle qui unit la terre au ciel, la création au Créateur, l'homme à Dieu, dont le premier échelon repose sur la terre, afin que les hommes terrestres puissent s'y tenir; – dont les échelons intermédiaires peuvent vous soutenir en esprit de plus en plus haut au-dessus de la terre, vous élever de plus en plus près du ciel, et réciproquement faire descendre les Puissances célestes à votre secours; – au sommet céleste de laquelle se tient le Seigneur lui-même, et *il annonce la paix sur ses serviteurs et sur ceux qui tournent leur cœur vers lui ?* Avez-vous reconnu ici, aussi sûrement que l'on sait sûrement ce que l'on voit, – ayez-vous reconnu la présence de Dieu ?

Jacob, lorsqu'il reconnut la présence de Dieu dans un lieu déterminé, signala aussitôt cette connaissance par un monument visible, solide, le consacra par une effusion d'huile, attribua pour toujours à cet endroit le nom de maison de Dieu, et y revient dans la suite plus d'une fois pour y rendre son hommage à Dieu selon les institutions de son temps. *Et Jacob se leva le matin, et il prit la pierre qu'il avait mise sous sa tête comme oreiller, et il la plaça comme une colonne, et il répandit de l'huile sur son sommet. Et Jacob appela cet endroit la maison de Dieu.* Et après son voyage en Mésopotamie, en revenant de là, *Jacob plaça une colonne à l'endroit où Dieu, avait parlé avec lui, une colonne de pierre, et il brûla sur elle une victime* (Gen 35,14) De cette manière, un monument visible consacré, et le nom prononcé sur lui de Maison de Dieu, témoignèrent que Jacob avait trouvé là la présence invisible, mais réelle, de Dieu. Faut-il conclure de cet exemple que la Maison de Dieu que nous remplissons en ce moment, témoigne la même chose de ceux qui, autrefois, l'élevèrent et la consacrèrent, et de ceux qui, ayant pris ce qui ni n'était presque qu'une pierre antique, l'ont revêtue d'une nouvelle magnificence, et, par une nouvelle onction et une nouvelle consécration, ont contribué à la relever au rang de Maison de Dieu ? – *Que cela soit, Seigneur !*

Mais – *ce que je dis, je le dis à tous* : avez-vous reconnu réellement que le Seigneur est en ce lieu ? Ou, comme Jacob, après avoir reçu cette connaissance, confessa, avec indignation contre lui-même, son ignorance antérieure ainsi devons-nous encore confesser notre ignorance présente : *et je ne le savais pas ?*

En effet, il faut convenir que la connaissance de la présence de Dieu dans un lieu déterminé est rendue difficile, non seulement par l'ignorance de l'homme sensitif qui ne sait pas pénétrer, au travers du sensible, jusqu'au spirituel, s'élever, par le terrestre, jusqu'au céleste, mais encore par une autre connaissance de l'homme intellectuel, – par la connaissance de l'omniprésence de Dieu. Comment reconnaître la présence de Dieu dans quelque lieu, quand la Divinité y est aussi invisible que partout ailleurs ? Comment reconnaître la présence de Dieu dans un lieu déterminé, quand aucun lieu ne peut contenir en Lui-même sa présence, ni aucun lieu l'exclure de lui-même ? La parole de Dieu elle-même représente quelquefois la présence de Dieu comme si éloignée qu'il n'est possible à personne d'y atteindre. *Le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs, seul possédant l'immortalité, et habitant une lumière inaccessible, qu'aucun des hommes n'a vu ni ne peut voir* (1 Tim 6,15-16). Et quelquefois la même parole de Dieu représente la présence de Dieu comme tellement l'approchée partout, qu'il n'est pas possible d'en être dehors. *Où irai-je loin de ton Esprit ? Et où fuirai-je loin de la face ? Si je monte au ciel, tu y es; si je descends aux enfers, tu y es. Si je prends mes ailes dès l'aurore, et si je vais habiter aux extrémités des mers, là aussi ta main me dirige, et ta droite me soutient* (Ps 138, 7-10). Ajoutons encore quelques témoignages de la présence de Dieu, puisés dans la parole de Dieu. Quelquefois elle nous montre la présence de Dieu aux cieux des cieux, et elle semble l'écarter complètement de la terre. *Le ciel des cieux est au Seigneur, et il a donné la terre aux enfants des hommes* (Ps

113,24). Mais quelquefois Dieu lui-même abaisse sa présence sur la terre, et la place pour toujours dans son temple. *Mes yeux seront là, et mon cœur tous les jours* (III R 9,3). Enfin, la parole de Dieu fait à la présence de Dieu, dans l'intérieur de l'homme, une demeure plus étroite et plus resserrée encore, peut-être, que ne le sauraient penser un grand nombre. *Car vous êtes les temples du Dieu vivant, selon ce que Dieu dit lui-même : J'habiterai en eux* (II Cor 6,16).

Et ainsi, Dieu – dans la lumière inaccessible, *Dieu* – dans le monde entier, Dieu – dans les cieux, Dieu – dans un temple, Dieu – dans l'homme, – comment donc concilier des images si diverses de connaissance dans une seule perception, toujours conforme à elle-même, de la présence unique d'un Dieu unique ?

Il n'est pas difficile de répondre à cela, en général, que, de même que Dieu, dans ses attributs internes, sa puissance et ses actes, est incompréhensible et infini, ainsi l'est-il dans ses révélations et ses manifestations extérieures; et, par conséquent, il n'est nullement étranger mais très naturel, que les révélations de son unique présence soient incompréhensiblement variées, et ses manifestations infiniment diverses, et que, par conséquent, elles ne puissent être embrassées dans une seule forme particulière, quelle qu'elle soit, de connaissance, mais que, dans toutes les formes possibles de connaissance, elles ne fassent qu'indiquer mystérieusement la notion insaisissable de Dieu, et, en l'indiquant, la laissent mystérieuse.

Mais pour que celui qui ne comprend pas n'ait pas de raison de se plaindre qu'on lui explique l'inconnu par ce qui est complètement impénétrable, nous essaierons, s'il est possible, de rapprocher la notion insaisissable de Dieu de l'intelligence bornée de l'homme.

La parole de Dieu, la manifestation de la Divinité dans le monde, peint nommément le Fils de Dieu, auquel il appartient particulièrement de *confesser* (Jn 1,18) c'est-à-dire de dévoiler de manifester la Divinité invisible, par la comparaison du lever bienfaisant du soleil : *Pour vous qui craignez mon nom, dit Dieu dans le Prophète, se lèvera le soleil de justice, et le salut sera sous ses ailes* (Mal 4,2). Pareillement, dans les prières de la cérémonie que nous avons accomplie aujourd'hui, Dieu est glorifié comme *le soleil du vrai jour*. Profitons de cette comparaison naturelle pour considérer quelque peu la vérité surnaturelle.

Vous dites : le soleil est au ciel. Cela est visible à chacun. Mais regardez attentivement plus loin : qu'est-ce que la présence du soleil ? La présence d'un objet est son rapport immédiat avec d'autres, son action sur d'autres objets. Par conséquent, il y a présence du soleil partout où il agit par sa puissance de lumière, de chaleur, de mouvement. Et en effet, lorsque toi, habitant de la terre, tu vois au ciel le disque brillant du soleil, alors tu ne peux pas dire que le soleil est absent; alors, même sur la terre, il y a pour toi présence du soleil. Mais alors même que les nuages te voilent la figure du soleil, la lumière du jour qui en provient n'est-elle pas également, quoique moins brillante, la présence réelle du soleil, par laquelle d'ailleurs le jour se distingue de la nuit ? Et encore, lorsque cette même puissance du soleil, qui agit sur tout ce qui est sous le soleil en général, agit d'une manière particulière et opère son action sur quelque objet particulier, par exemple, produit dans l'intérieur d'un fruit la tendreté, la propriété nutritive, la saveur, la maturité, n'est-ce pas là aussi la présence du soleil par la puissance et l'action ?

Osons maintenant, autant que cela est possible, élever cette comparaison à ce qui est au-dessus de toute comparaison.

Comme il y a une présence première et réelle du soleil au ciel, dans sa sphère lumineuse, ainsi il y a une présence première et réelle de la Divinité dans les cieux des cieux, dans la lumière inaccessible, dans son éternité centrale et embrassant tout, pour laquelle le entre est – partout, et la circonférence – nulle part.

Comme le soleil, sans quitter sa place au ciel, est effectivement présent dans tout le monde subsolaire en tant qu'il éclaire, chauffe et meut tout, ainsi Dieu, vivant dans la lumière inaccessible, aux cieux des cieux, n'en est pas moins vraiment et réellement présent dans tout le monde et invisible et visible, en tant qu'*il soutient tout par la parole de sa force*. (Heb 1,3)

Comme, pour ceux qui se trouvent sur la terre, il y a une présence particulière du soleil lorsque, à travers un air pur, ils voient son disque lumineux, et observent son lever, sa marche et son coucher, ainsi, pour les âmes dégagées des brouillards de la chair, il y a une présence particulière de Dieu, qui se manifeste à elles dans des images merveilleuses de la lumière divine, images se découvrent, passant et se cachant de nouveau aux yeux de leur esprit. Ainsi Isaïe vit *le Seigneur assis sur un trône élevé et sublime* (Is 6,1); ainsi Ézéchiël vit, au-dessus des quatre animaux, et au-dessus des roues enflammées et animées, *sur la ressemblance d'un trône, une ressemblance comme l'aspect d'un homme* (Ez 1,26); ainsi Jacob vit le Seigneur au sommet de l'échelle, à la porte des cieux, et ainsi encore beaucoup de saints, de différentes manières.

Du reste, comme ceux-là même auxquels la figure du soleil est cachée par un brouillard ou par un nuage, reconnaissent la présence du soleil à la lumière habituelle du jour et à ses autres effets, ainsi les âmes auxquelles ou l'ombre inférieure de leur propre chair, ou le nuage élevé des décrets impénétrables de Dieu cache la lumière admirable des merveilleuses révélations et manifestations divines, peuvent cependant avoir une connaissance assez claire et une sensation assez vive de la présence de Dieu, à une certaine lumière de la Divinité moins déterminée, moins frappante, mais, pour l'œil qui n'est pas aveuglé, réelle et claire, brillant sans cesse dans la production, la croissance, le perfectionnement la conservation, la direction, le renouvellement des créatures; particulièrement dans la providence, admirable pour les observateurs attentifs, qui veille sur l'homme.

Ensuite, comme il y a une sorte de présence intérieure du soleil dans le fruit terrestre, dans lequel il entre par sa vertu, et auquel il communique la tendreté, la propriété nutritive, la saveur, la maturité, semblablement, – celui qui l'a éprouvé le sait, et celui qui ne l'a pas éprouvé, pour s'encourager à en faire l'expérience, peut présumer préalablement qu'il y a une présence intérieure de Dieu dans l'homme que, selon son libre désir, selon sa foi et son amour, selon sa prière et son dévouement, Dieu visite, par sa force bienfaisante, au fond du cœur qu'il attendrit, nourrit, adoucit intérieurement et amène graduellement, par l'action de la lumière et de la chaleur spirituelles, – de la vérité et de l'amour, à la maturité spirituelle, ou à la perfection.

On pourrait continuer encore il faire des applications diverses de la comparaison que nous avons prise, mais il est mieux de ne pas aller trop loin dans cette voie. Il n'est ni possible ni nécessaire de tout expliquer : il y a beaucoup de choses que l'on n'est obligé que de croire, parce qu'on ne peut que les croire. Les créations visibles de Dieu, selon la parole du Créateur lui-même, ne nous le présentent que *par derrière*; mais elles ne peuvent nous montrer sa face. La lumière des objets créés n'est rien de plus que l'ombre de la Lumière incréée, et l'ombre, assurément, ne peut être aussi claire que la lumière. Les créatures aussi ont leurs mystères dont la science naturelle ne peut ne pas reconnaître les effets, en les rencontrant dans l'expérience, mais sans pouvoir les expliquer. Est-il donc permis d'être mécontent si un Dieu incompréhensible nous présente des mystères pour lesquels l'esprit curieux aiguise en vain sa pénétration ? Ne devait-on pas s'y attendre de la part d'un Dieu incompréhensible ? – Si je vous montre une grappe mûre, et que je vous dise qu'en elle se trouve la bienfaisante influence du soleil, vous devez m'en croire parce que, même à son aspect extérieur, vous pouvez reconnaître sa maturité, et que vous pouvez vous en convaincre par le goût, et qu'en outre vous savez que le raisin ne mûrit pas sans le soleil; mais ce serait en vain que vous exigeriez de moi l'explication, ou que vous vous efforciez de vous expliquer à vous-mêmes comment le soleil entre dans le grain, et transforme en sang pour la grappe des molécules de terre, d'eau et d'air. Ne scrutez donc pas les mystères du soleil des esprits, n'exigez pas un compte rendu des effets de la grâce du Père des lumières. Lorsque l'évangile et l'Église vous introduisent dans un temple consacré comme dans la maison de Dieu, vous rapprochent de son trône comme du trône de la grâce, vous montrent l'eau du baptême ou de l'aspersion et vous disent que sur elle repose la bénédiction de l'Esprit de Dieu; lorsqu'ils vous montrent la confirmation et figurent en elle le sceau du don de l'Esprit saint; lorsqu'ils vous montrent les espèces mystérieusement transsubstantiées du pain et du vin, et vous disent à haute voix : Ceci est le vrai Corps du Seigneur, ceci est le vrai Sang du Seigneur, croyez sans examiner, communiez à ce que vous croyez avec amour et abandon; et vous reconnaîtrez l'invisible dans le visible le spirituel dans le sensible, la vérité et la force dans les signes et les apparences, le surnaturel dans le naturel; vous vous rapprocherez de la Divinité même jusqu'à la *communion*, comme dit l'Apôtre, de la *nature divine* (II Pi 1,4); *vous goûterez et vous verrez*, mais seulement pas des yeux du corps, combien le Seigneur est bon, vous aurez part au bonheur de ceux *qui n'ont pas vu et qui ont cru*.

Dans ces images de connaissance, diverses, mais concordantes entre elles, et constituant la seule manière de connaître salutaire et bienheureuse, et si ce n'est dans toutes, au moins dans quelques-unes, avons-nous reconnu, mes frères, la présence de Dieu, non pas littéralement et idéalement seulement, mais effectivement et expérimentalement ?

Celui qui a vraiment reconnu la présence de Dieu dans le monde entier, celui-là, dans tout ce qui arrive dans le monde, voit la main toute-puissante, bienfaisante et juste de Dieu, et, par conséquent, il considère tous les événements, et surtout les plus importants, du monde, avec une attention pieuse; il reçoit tout bonheur dans le monde, comme un don de Dieu, avec reconnaissance; tout malheur dans le monde, comme l'effet des décrets de Dieu, avec soumission, avec patience et confiance. Mais si, en général, nous sommes inattentifs aux œuvres de Dieu, ingrats pour les bienfaits de Dieu, insoumis aux décrets de Dieu, c'est que nous n'avons pas reconnu la présence toute-puissante de Dieu: *Dieu n'est pas devant nos yeux*.

Celui qui a reconnu réellement la présence de Dieu dans l'homme, et qui a reçu intérieurement la vertu du Soleil incréé, en celui-là croît et mûrit sans cesse *le fruit spirituel, la charité, la joie, la paix, la longanimité, la bonté, la bénignité, la foi, la mansuétude, la tempérance* (Gal 5,22). Au contraire, si nous aimons et faisons encore les œuvres grossières de la chair, les œuvres sombres du démon, les œuvres d'intempérance, de cupidité, d'orgueil, de dureté, de haine, c'est que nous n'avons pas encore reconnu la présence bienheureuse de Dieu, nous n'avons pas ressenti encore la vertu du siècle à venir; étrangère encore est pour nous cette parole du Seigneur : *le royaume de Dieu est au dedans de vous* (Luc 17,21).

Celui qui a reconnu et senti vivement la présence invisible de Dieu dans le temple visible, et la vertu de ses symboles et de ses mystères saints, celui-là, avec le Psalmiste, *se réjouit en ceux qui lui ont dit : Nous irons dans la maison du Seigneur* (Ps 121,1); celui-là, d'accord avec le sentiment d'un autre poète lyrique ecclésiastique, *en se tenant dans le temple de la gloire de Dieu, croit se tenir dans le ciel*. Mais si nous allons sans attrait au temple, ou si même nous nous en éloignons, il en faut conclure de deux choses l'une, ou que nous ne savons nullement que *le Seigneur est en ce lieu*, ou que nous sommes des serviteurs infidèles, fuyant la maison de notre Maître. Si nous nous tenons dans le temple irrégulièrement et sans attention, il est évident que nous ne comprenons pas que *ce lieu est terrible*; mais que, s'il est terrible même pour ceux qui sont pieux, de même qu'un lieu semblable fut terrible pour Jacob, combien plus doit-il être terrible pour ceux qui sont coupables d'indifférence ! Si nous nous tenons ici en pensant, non à ce qui est divin, mais à ce qui est humain, et si nous nous occupons les uns des autres comme si nous étions dans une des maisons des hommes, n'est-il pas clair que nous oublions la dignité de *la maison de Dieu*, et que nous offensoons la majesté de Celui qui y habite ?

*Cherchez le Seigneur et soyez fortifiés; cherchez sa face sans cesse* (Ps 104,4), afin qu'il vous remplisse de joie devant sa face.

Cherchez la présence de Dieu dans le monde, – par une considération saine et impartiale des œuvres de Dieu; dans votre cœur – par la foi, la prière, la pureté, l'humilité; dans le temple – par la vénération de sa sainteté et de ses mystères, et par une attention profonde à la Parole de Dieu.

*Seigneur de la force, sois avec nous ! Sois, Seigneur, en ce lieu, et que nous, ignorants, nous reconnaissons ta présence sainte et sanctifiante. Amen.*

SERMON POUR LA RESTAURATION DE L'ANCIENNE L'ÉGLISE  
DE LA DORMITION DE LA MÈRE DE DIEU

Prononcé le 28 septembre 1844

«Tu t'es levé pour avoir pitié de Sion : car il est temps d'avoir pitié d'elle, car il est venu, le temps. Car tes serviteurs chérissent ses pierres, et ils pleurèrent sur sa poussière.» (Ps 101,14-15)

Quelles sont ces pierres de Sion que chérissent les serviteurs du Seigneur ? Quelle est celle poussière qui leur est chère ? Ce sont les pierres et la poussière des ruines de Jérusalem, et surtout des ruines de l'ancien et saint temple de Jérusalem. Le Prophète porte ses regards sur ces ruines au temps de la captivité de Babylone; il porte en même temps ses regards sur les dispositions d'esprit du peuple juif, et, sur cette considération, il fonde l'espérance d'une nouvelle bienveillance de Dieu pour Jérusalem et le temple.

*Tu t'es levé pour avoir pitié de Sion.* C'est-à-dire : Dieu aura pitié de Jérusalem, et relèvera son temple.

Le Prophète ose même préciser que cela doit s'accomplir bientôt. *Car il est temps d'avoir pitié d'elle, car il est venu, le temps.*

Mais comment sait-il que cela arrivera, et que cela doit arriver bientôt ? *Car les serviteurs chérissent ses pierres, et ils pleurent sur sa poussière.* C'est-à-dire : puisque les Juifs, par leurs dispositions d'esprit montrent maintenant dignes du nom de serviteurs de Dieu; puisque, même sur les ruines du temple de Dieu, ils en vénèrent l'antique sainteté, qu'ils en regardent même les pierres et la poussière avec amour et attendrissement, comme les restes du sanctuaire dans lequel habita la grâce de Dieu, il faut espérer que *Dieu* s'attendrira bientôt sur Jérusalem, qu'il relèvera son temple, et qu'il y demeurera bientôt de nouveau par sa grâce.

Cette espérance fut en effet remplie sous le Grand-prêtre Jésus et le prince Zorobabel.

Mais est-il à propos de parler de la destinée d'un si grand temple lorsque j'ai en pensée la destinée d'un temple aussi petit que celui où nous nous trouvons en ce moment ? – Je pense que cela n'est pas tout à fait déplacé. L'un et l'autre sont les temples de l'unique vrai Dieu, et c'est pourquoi il est naturel de supposer quelque unité dans leur destinée, malgré la diversité de beaucoup de circonstances. En outre, même un petit temple des mystères chrétiens et de la vérité chrétienne n'est pas trop petit devant le grand temple des ombres et figures.

Deux cent vingt-sept ans exista ce temple de bois qui fut construit par la Laure de notre bienheureux père Serge, sous la direction de notre bienheureux père Denys; et dès lors il fut placé sous la protection de notre très sainte Souveraine, la Mère de Dieu, en mémoire de la glorieuse Dormition, afin qu'à cause de ce souvenir elle abaissât ses regards avec bienveillance sur lui comme sur son Gethsémani. Le temps, avec sa loi de destruction, a touché avec ménagement à une matière destructible sur laquelle reposait la bénédiction de saints. Mais comme l'homme ne garde quelquefois pas assez lui-même ce que gardent pour lui la nature et la Providence, ce temple fut à la fin voué à l'abandon, et par suite, à une ruine finale par le feu. En ce temps, nous nous sommes rappelés les anciens adorateurs de l'ancien temple de Jérusalem, et, comme *ils chérissaient ses pierres*, ainsi le bois même de ce temple qui fut le nôtre, et quelques restes de ses vieilles et saintes images nous ont paru précieux, dignes d'une religieuse conservation. Mais comme il n'était plus possible de conserver ce temple sur son premier emplacement, alors, ici, à la fois ancien et nouveau, *nous avons trouvé un lieu au Seigneur, un tabernacle au Dieu de Jacob* (Ps 131,5).

Dieu de nos pères ! *Tu t'es levé pour avoir pitié de Sion.* Tu relèveras dans ce temple l'ancienne bénédiction, et tu *auras pitié de lui* par une nouvelle grâce. Que cela soit, Seigneur !

Mais qu'en sera-t-il plus tard de ce temple restauré, et des nouvelles et humbles demeures qui l'entourent ? Tu le sais, Seigneur ! Il en sera ce qu'ordonnera ton Verbe tout-puissant qui appelle ce qui n'est pas comme ce qui est, qui reconstruit ce qui était renversé, relève ce qui était tombé, élève ce qui était humilié, ressuscite qui était mort, sauve ce qui avait péri. Il en sera ce qu'obtiendront les prières des saints et de nos bienheureux Pères Serge, Nicon, Michée, Joasaph, Sérapion, Maxime, Denys, et des autres compagnons de leurs exploits et cohabitants avec eux de la terre et des tabernacles célestes. Il en sera ce que n'empêcheront pas nos péchés, nos infirmités, notre indignité.

L'un de nos pères demandait à un autre grand entre les pères : Quelle bonne œuvre pourrais-je faire qui fût l'œuvre de ma vie ? L'abbé lui répondit : Toutes les œuvres ne sont pas égales pour chacun. Les Livres disent qu'Abraham fut hospitalier, et que Dieu fut avec lui. Élie aima la solitude, et Dieu fut avec lui. David fut humble, et Dieu fut avec lui. Ainsi donc, fais ce en quoi ton âme verra pour elle la volonté de Dieu. Mais, par-dessus tout, garde ton cœur.

Celui qui veut imiter l'hospitalité d'Abraham, l'humilité de David, celui-là, ainsi que le prouvent ces mêmes exemples, peut pratiquer partout ces vertus, en voyage, chez lui, à la campagne, en ville, sur le trône. Trouvera-t-il aussi facilement une carrière ouverte et large, celui qui choisira pour l'œuvre de sa vie l'amour d'Élie pour la solitude ? Où sont maintenant le Carmel et le Choreb d'Élie ? Où est le désert de Jean ? Où sont les lieux sauvages de la Palestine et de l'Égypte, si merveilleusement convenables il la grâce, que la nature avait faits impropres aux établissements ordinaires des hommes, afin de les réserver pour la demeure des anges de la terre ? Les troupes de ces anges se sont transportées au ciel, leur patrie; leurs demeures terrestres sont tombées dans un abandon presque complet, et, dans ces asiles du silence spirituel, rôde de nouveau l'animal féroce ou erre l'homme à demi sauvage. L'amour de la solitude est venu s'établir dans nos contrées, et s'est choisi des antres, des bois des lieux éloignés non seulement des demeures, mais encore des chemins des hommes, et nous en ayons un exemple rapproché dans le bienheureux Serge; mais comme, selon la parole immuable du Christ, *Une ville placée au sommet d'une montagne ne peut être cachée* (Mt 5,14), l'amour pour la solitude qui a grandi et a mûri, n'est pas ordinairement demeuré caché; il a attiré des disciples, des admirateurs, des visiteurs, et, par la quantité même des amateurs ou des admirateurs de la solitude, sans parler d'autres causes, la solitude s'est trouvée presque nécessairement rétrécie. Cependant les déserts mêmes de nos contrées, que la nature elle-même a faits moins favorables que ceux des contrées méridionales à la vie érémitique à ciel ouvert, sont devenus, dans le cours du temps, moins vastes et moins libres pour cette vie qu'auparavant, par l'effet de l'augmentation de la population.

Qu'attendre de là ? Le chemin d'Élie, le chemin de Jean Baptiste, le chemin d'Antoine le Grand doit-il se voir abandonné et pleurer comme autrefois selon le récit de Jérémie : *les voies de Sion ont pleuré parce que l'on n'y passe plus pour aller aux solennités* (Lam. 1,4) ? Le monde, probablement, ne regarderait pas cette perte comme bien grande; mais ce n'est pas ainsi que nous apprend à penser l'expérience des siècles. Personne, dans les villes et les villages d'Israël, ne trouva assez de force, – Élie seul trouva dans le désert assez de force, pour combattre victorieusement seul, par la seule puissance de l'esprit, l'idolâtrie régnante en son temps. Le désert, et non le monde, dut préparer Jean à devenir capable de préparer la voie du Seigneur pour le salut du monde. Le désert profond et le silence absolu élevèrent Antoine jusqu'à ce qu'il fût assez grand, pour qu'il pût ensuite enfanter spirituellement, pour ainsi dire, une famille et une génération d'anges terrestres qui menèrent la vie érémitique, la vie cénobitique, et exercèrent la prélature dans l'Église. Ce que nous venons de dire de saint Antoine, nous pouvons le répéter si, à la place de son nom, nous mettons le nom de saint Serge.

Ainsi donc, si l'amour de la solitude parfaite se trouve à l'étroit souvent même dans les cloîtres, mal à l'aise même dans les déserts sauvages, et que lui procurer un asile favorable doive être utile aujourd'hui encore comme cela était utile autrefois, où l'établirons-nous aujourd'hui, dans ce siècle si bruyant ? Ne lui sera-t-il pas agréable, peut-être, de s'établir dans un petit cloître, simple, solitaire, garanti du bruit autant que possible, à l'ombre d'un grand cloître, comme autrefois l'anachorète Barsanuphe le Grand vécut dans une solitude complète à l'ombre du cloître de l'abbé Séridos ?

Viens, amour béni du silence qui possédas Élie, Jean, Antoine, Serge ! Cache-toi loin du tumulte; mais ne te cache pas à ceux qui cherchent les voies et tes traces, – tes principes et les exemples. Montre-loi même quelquefois à ceux qui, sans le chercher, sont capables de te recevoir. Tu éloignes l'homme de la vue des autres, et, par là, tu lui donnes de se voir plus facilement lui-même; or, *le don de se voir soi-même*, selon l'expression de l'un de ses confidents, *vaut mieux que le don de voir les anges* (Isaac le Syrien, serm. 41). Tu supprimes les entretiens avec les hommes, et, par là, tu conduis à tes entretiens plus intimes avec Jésus Christ. Tu fermes la porte de la chambre extérieure, et tu ouvres la chambre intérieure du cœur. Tu donnes et tu enseignes à employer les armes contre les passions. Tu recueilles les pensées distraites. Tu plonges l'esprit dans la profondeur des Écritures, et tu y puises la lumière. Tu perfectionnes la pénitence. Tu découvres la source des larmes. Tu élèves à la prière pure. Tu enseignes *le silence qui est le mystère du siècle futur* (Isa. Syr. serm. 42).

Je n'invoque pas pour tous également l'amour du silence. La vie de silence n'est pas pour un grand nombre. Mais la pratique du silence doit être précieuse à chacun. Celui qui ne

s'affranchit pus, ne fût-ce qu'une foi par jour, ne fût-ce que pour quelques instants, de tout occupation terrestre extérieure, de tout souci, de tout passion, et ne recueille pas son âme dans un silence pieux devant Dieu, celui-là n'a pas encore trouvé la voie de la paix pour son âme. En effet, le Seigneur a dit : *Délivrez-vous de vos travaux, et considérez que je suis Dieu* (Ps 45,11). Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE DE SAINT NICOLAS,  
dans la maison du séminaire ecclésiastique de Moscou.

Prononcé le 1<sup>er</sup> novembre 1844

«Samuel dormait dans le temple du seigneur où était l'arche de Dieu. Et le Seigneur appela : Samuel, Samuel. ET il répondit : Me voici.» (I R 3,3-4)

Préparée par la bienveillance et la sollicitude paternelle du Très-Pieux Autocrate, nous inaugurons aujourd'hui une maison d'enseignement et d'habitation pour les enfants de l'Église préparés au service de l'Église, et non seulement une maison, mais encore un temple de Dieu dans la contiguïté la plus rapprochée, sous le même toit que la maison d'enseignement et d'habitation.

Béni soit Dieu qui donne *le vouloir et le faire dans la bonne volonté* (Phil 2,13), qui a donné au Pouvoir souverain et saint une sollicitude pieuse de ce qui est nécessaire au sacré ministère, en même temps qu'une sollicitude amie de l'humanité pour l'assistance des serviteurs de l'autel dans l'éducation de leurs enfants, afin que, délivrés d'une inquiétude qui les touche de si près au cœur, *ils veillent avec joie au bien des âmes* (Heb 13,17) du troupeau spirituel, et *qu'ils fassent des prières pour le Souverain* (1 Tim 6,1), non seulement selon leur devoir constamment invariable de fidélité et d'amour, mais encore sous l'inspiration nouvelle et spontanée d'un cœur reconnaissant.

Enfants ! demandez à vos pères, ou à leurs pères, s'il furent entourés d'une sollicitude aussi multipliée lorsque, il y a un demi-siècle, ils parcouraient la carrière que vous parcourez en ce moment. Sortis de pauvres demeures, souvent nous mesurions péniblement les longues distances du chemin difficile qui nous conduisait à la maison d'enseignement, et il arrivait que ce n'était que *dans nos études que le feu s'allumait* (Ps 38,4), tandis que la chambre de classe manquait de feu pour la réchauffer ou pour l'éclairer. Je rappelle cela, non pour en faire un reproche au passé qui à ses bons et respectables souvenirs, mais pour rendre justice au présent. A vous, on offre une demeure commode, élégante, grandiose, et à nous, se présente la nécessité toute nouvelle de vous rappeler que vous y devez être comme des hôtes caressés, mais discrets, et que vous ne devez pas trop vous habituer à en jouir. Il vous faut songer et vous habituer à songer avec amour qu'après cette maison, que l'on peut appeler une maison de grand seigneur, un très grand nombre d'entre vous devront habiter de nouveau d'humbles demeures, fréquenter de pauvres cabanes, et que vous devrez accepter cette transition non avec le sentiment d'une lourde nécessité, mais avec le sentiment d'un devoir saint et désiré.

Mais nous sommes en ce moment dans le temple, et c'est du temple particulièrement qu'il convient que nous nous entretenions en ce moment.

Quand je pense qu'ici habitent des enfants qui, un jour, sortis de l'enfance, après avoir été éclairés par l'étude, initiés à la science, à la morale et à la vie, devront entrer en tremblant au service du temple, et quand je vois que le temple est déjà venu à eux de lui-même, est entré dans leur demeure, s'est installé au milieu d'eux, j'admire la condescendance de la grâce, je suis rassuré par la proximité du sanctuaire pour ceux qui se préparent à une consécration particulière; mais cette consolation devient de l'inquiétude. Comment profiterons-nous de cette condescendance de la grâce, de celle proximité de la sainteté ! Son voisinage n'est-il pas aussi redoutable que rassurant ?

Un homme selon le cœur de Dieu, David, désira un jour rapprocher de lui la sainte Arche d'alliance de Dieu, non pas dans sa propre maison, mais seulement dans sa ville; mais lorsque le serviteur du temple, Oza, par un attouchement téméraire, quoique bien intentionné, à la sainteté, se fut attiré d'elle, au lieu de la bénédiction, la mort, *David craignit le Seigneur en ce jour-là, disant : Comment entrera chez moi l'arche du Seigneur* (II R 6,9) ? Et ce ne fut qu'avec le temps, après de nouveaux signes particulier de la condescendance de la grâce, qu'il renouvela et accomplit sa pieuse entreprise. Le temple de la vérité et des mystères chrétiens contient en lui-même une sainteté ou non moindre, ou même plus grande, que l'Arche figurative de l'Ancien Testament. Ainsi donc, les habitants de cette maison ont aussi une raison de craindre le Seigneur en ce jour, et de dire : Comment est entré chez nous le temple du Seigneur ? Comment vivrons-nous dans un voisinage si rapproché de la sainteté de Dieu qui se consacre surtout *dans ceux qui s'approchent* de lui, qui éclaire, comme une lumière, ceux qui en sont dignes, mais qui, comme le feu aussi, consume les indignes ?

Mes enfants ! Ne vous permettez pas de vous oublier et de perdre la considération du temple de Dieu qui est près de vous. Souvenez-vous de lui avec crainte, de telle sorte du reste, que cette crainte ne vous éloigne pas de la maison de Dieu, mais qu'elle éloigne de vous tout ce qui est indigne de la maison de Dieu. Songez que l'ange du temple vous voit et vous entend, et prenez garde à tout ce qui pourrait lui faire détourner avec indignation son regard céleste, à tout ce qui pourrait offenser la pureté de son oreille. Un cœur tourné vers Dieu, une volonté soumise à ses commandements, un esprit appliqué à la vérité, une vie paisible, une conduite douce et pacifique, une parole raisonnable et pure, une obéissance parfaite à l'autorité, l'amour des occupations de son état, un travail diligent, un repos modéré, des plaisirs innocents, voilà ce qui peut se trouver dans le voisinage de la maison de Dieu sans en offenser la dignité; et à ces conditions, à son ombre et à sa lumière, mieux, certainement, que nulle part ailleurs, la jeunesse peut croître spirituellement, fleurir et produire des fruits de salut.

Autant la proximité du temple de Dieu est redoutable à cause de l'inviolable sainteté de Celui qui y demeure, autant elle doit être souhaitée à cause de la libéralité généreuse de Celui qui y demeure.

Pour mélanger et adoucir la crainte de la sainteté par l'espérance de la grâce, je vous montre un enfant qui a vécu non seulement près du temple, mais encore dans le temple, et même a dormi dans le temple, et qui non seulement n'a pas été condamné pour sa hardiesse, mais encore a acquis une grande et heureuse assurance devant Dieu. *Samuel dormait dans le temple du Seigneur où était l'arche de Dieu. Et le Seigneur appela : Samuel, Samuel. Et il répondit : Me voici.*

Pour tirer profit de cet exemple, il faut le comprendre exactement. N'était-ce pas, en apparence, le comble de l'insouciance qu'il fût permis, et que le jeune Samuel se permît lui-même de *dormir dans le temple du Seigneur où était l'arche de Dieu* ? Même pour le service, la loi ne permettait qu'au Grand-Prêtre et aux prêtres d'entrer dans ce lieu; or, Samuel n'appartenait pas même à la dernière classe des Lévites qui, en outre, n'étaient pas admis au service du temple dans leur enfance, mais seulement lorsqu'ils étaient parvenus à leur croissance parfaite. Si l'on suppose que c'était une négligence faisant partie des désordres que laissa s'introduire dans le temple le faible grand-prêtre Héli, et qui attirèrent sur lui et sur ses enfants une ruine subite, comment a-t-il pu se faire que Samuel n'ait pas été frappé avec eux de la réprobation de Dieu, mais qu'au contraire il ait été l'objet d'une bienveillance particulière de la part de Dieu ? – Le passage de l'obscurité de ces doutes à la lumière de la vérité peut se trouver dans les paroles suivantes du récit : *Avant que la lampe de Dieu fût éteinte, Samuel dormait dans le temple du Seigneur.* Pourquoi est-il ici question de la lampe qui brûlait devant Dieu ? Je pense que c'est pour expliquer comment il se faisait que *Samuel dormait dans le temple du Seigneur*. Il est évident qu'à cause de l'amour particulier pour la sainteté qui parut de bonne heure en lui, on le chargea, ou on lui permit, en dehors de l'habitude, de veiller sur la lampe de Dieu qui brûlait toute la nuit dans le temple : service auquel pouvait fort bien ne pas suffire, durant toute une nuit, la vigilance d'un homme, et, à bien plus forte raison, la vigilance d'un enfant. Mais il est clair que l'amour pour la sainteté du temple et pour la prière était, chez le jeune Samuel, plus fort que le sommeil; qu'auprès de la lampe de Dieu, il était vigilant, soigneux, plein d'une pieuse attention, adonné à la prière, et que, seul durant toute la nuit, il cédait peu à la faiblesse de la nature et ne réparait ses forces que par quelques instants de sommeil pouvant s'accorder avec la surveillance assidue de la lumière de la lampe de Dieu. Maintenant on peut comprendre comment le sommeil du jeune Samuel dans le temple, non seulement n'était pas condamnable, mais encore devint le moyen dont Dieu se servit pour se révéler à lui. Ce n'était pas une négligence offensante pour le temple, mais l'amour de sa sainteté reposant saintement.

Rappelons-nous en outre que Samuel, devenu prophète dans la suite du temps, forma une sorte d'école spirituelle ou de société d'enseignement pour les *filles des prophètes*. Il est probable qu'à cette institution furent redevables de leur instruction bon nombre de prophètes des temps suivants, tellement qu'à partir de cette époque il paraissent au milieu du peuple de Dieu en plus grand nombre qu'auparavant. Mais où est l'école où s'instruisit lui-même l'instituteur des prophètes – Samuel ? Nous n'en pouvons indiquer d'autre que le temple de Dieu. Dès son enfance il demeura dans le temple, et il ne reçut aucun enseignement extérieur; mais, par le moyen de la piété et de la foi, il se pénétra de l'Esprit de Celui qui vivait en lui, de sorte que, dès sa jeunesse, il parut déjà lui-même un temple de *l'Esprit saint, du Seigneur qui parlait aux prophètes*.

Enfants du temple, enfants de l'étude ! recevez un enseignement du prophète Samuel. Vous aussi vous avez, soit pour école, soit pour habitation, presque le vestibule du temple. Aimez,

vous aussi, le temple et son service; nourrissez-vous de l'Esprit de Celui qui y est vivant, par le moyen de la piété et de la foi. Si c'est ton partage de servir dans le temple, soit par la lecture seulement, soit par le chant, soit par le soin de la lampe, soit par la préparation de l'encensoir, remplis ces fonctions avec une attention pieuse, avec zèle, avec joie; souviens-toi qu'une seule de ces simples fonctions forma autrefois une lumière du temple, que le soin de la lampe de Dieu alluma dans Samuel la lumière prophétique.

Vous avez des instituteurs, des leçons, des livres. C'est là – un trésor pour la jeunesse. Mais l'enseignement terrestre exige le secours de l'Instituteur céleste, de même que la semence et la plante ont besoin du soleil pour croître et porter leur fruit. *Le Seigneur donne la sagesse, et de sa face se répandent la prudence et le savoir* (Pro 2,6). Élevez vers lui les yeux de votre esprit, dirigez vers lui les soupirs de votre cœur lorsque vous vous livrez à l'étude ou lorsque vous y rencontrez des difficultés. Élevez vers lui votre cœur reconnaissant lorsque vous comprenez vos leçons et que vous faites des progrès. Conservez surtout la pureté et l'innocence du cœur, afin que, sans s'obscurcir, pénètre dans votre âme la lumière de Dieu. *Car la sagesse n'entre pas dans une âme malveillante, et elle n'habite pas dans un corps assujéti au péché* (Sag 1,4). *Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, car ceux-là verront, non seulement la sagesse de Dieu mais Dieu lui-même* (Mt 5,8). Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DU TEMPLE DE NOTRE SEIGNEUR  
JÉSUS CHRIST EN L'HONNEUR  
ET EN MÉMOIRE DE SA PRIÈRE À GETHSÉMANI

Prononcé le 8 juillet 1845

«Alors Jésus se rendit avec eux à un bourg appelé Gethsémani, et il dit à ses disciples : demeurez ici pendant que j'irai là pour prier.» (Mt 26,56)

Ceux qui élèvent des temples à la gloire de notre Seigneur Jésus Christ choisissent le plus ordinairement pour les nommer et ne faire des monuments triomphaux, les événements glorieux et joyeux de sa vie terrestre. Et cela est bien, afin que dans la dénomination même du temple apparaisse la gloire du divin Sauveur, et qu'elle illumine ceux qui y entrent, de l'espérance et de la joie du salut.

Que ceux qui entrent dans un temple consacré au souvenir de la Nativité du Christ se rappellent avec joie qu'un *Enfant nous est né, un Fils nous a été donné* (Is 9,6) qu'*Il est Emmanuel, c'est-à-dire Dieu avec nous* (Is 7,14 – Mt 1,23), le Prince de notre paix, le *Père du siècle futur* (Is 9,6), donnant à *ceux qui le reçoivent par la foi le pouvoir d'être les enfants de Dieu* (Jn 1,12).

Que ceux qui entrent dans un temple consacré à la gloire de l'Épiphanie se rappellent avec piété que la manifestation de la Trinité fut dans le Jourdain; et en même temps, pour la confirmation de leur espérance, qu'ils songent quelle vertu divine nous a été donnée, pour la vie et la piété, dans le Baptême, qui a été sanctifié non seulement par l'exemple du Fils Unique incarné de Dieu, mais encore par l'infusion de Dieu le Père et du saint Esprit, par la présence et l'influence de toute la Très-Divine et Consubstantielle Trinité.

Que ceux qui entrent dans un temple de la lumineuse Transfiguration du Seigneur, se réjouissent de cette gloire anticipée de la nature humaine dans la personne du Dieu homme, et qu'ils s'animent, par l'espérance, à tous les efforts pour obtenir qu'Il transforme notre corps misérable *en le rendant conforme à son corps glorieux* (Phil 3,21).

Que ceux qui entrent dans un temple de la Résurrection du Christ voient d'un œil triomphant cette victoire sur la mort et l'enfer, préparée pour nous (car c'est pour nous seulement qu'il a été nécessaire qu'Il fût mis à mort en la chair, mais vivifié en esprit (I Pier 3,18), Celui qui est immortel et éternellement vivant), et, dans l'espérance de cette victoire, qu'ils ne se découragent point en se laissant abattre dans leurs âmes, quand bien même ils devraient résister *jusqu'au sang en combattant contre le péché* (Heb 12,3-4).

Que ceux qui entrent dans un temple de l'Ascension du Seigneur, Le suivent des yeux de la foi S'élevant par delà les cieux, et qu'ils voient le chemin du ciel ouvert pour nous aussi, car c'est pour cela même qu'est triomphalement monté au ciel *le Fils de l'homme, qui est au ciel* (Jn 3,13), et qu'ils prennent les ailes de l'esprit et du cœur pour rechercher les choses du ciel où Jésus-Christ est assis à la droite de Dieu, *pour goûter les choses d'en haut et non celles de la terre* (Col 3,1-2).

Mais il ne doit être non plus étrange pour personne que le temple consacré aujourd'hui soit dédié au pieux souvenir de la prière de Jésus Christ à Gethsémani, offerte avec tristesse et angoisse, et avec un effort qui alla jusqu'à la sueur de sang. En effet, de même que les joies et les triomphes de la vie terrestre de notre Sauveur ont un rapport réel avec notre salut, ainsi en est-il également de ses afflictions et de ses souffrances attachées à l'état d'anéantissement ou d'abaissement extrême qu'Il daigna prendre sur Lui.

Il est utile et absolument indispensable pour notre salut de penser sagement avec l'Apôtre, au sujet de Jésus Christ, qu'ayant la nature de Dieu, Il n'a point cru que ce fût pour Lui une usurpation que de S'égalier à Dieu (Phil 2,6) : car, sans la nature divine et la puissance créatrice, comment aurait pu s'accomplir le salut de l'humanité perdue par le péché, tombée plus bas que le néant ? Mais il est également utile et absolument indispensable de penser sagement aussi, au sujet de l'unique et même Jésus Christ, qu'Il s'est anéanti Lui-même en prenant la forme d'esclave, et qu'Il a été trouvé en tout à l'image de l'homme; qu'Il s'est humilié Lui-même ayant été *obéissant même jusqu'à la mort, et à la mort de la croix* (Phil 2,7) : car, comment l'humanité tombée, impuissante et indigne, se serait-elle relevée et aurait-elle atteint à la communion avec la force divine, si le Fils de Dieu n'était descendu jusqu'au fond de notre infirmité et de notre indignité par son incarnation, ne nous avait purifiés de la contagion mortelle du péché, n'avait

effacé notre culpabilité mortelle par Sa souffrance incorruptible dans un corps semblable à notre nature, mais sans péché, et si, par Sa mort et Sa résurrection, Il ne nous avait ouvert les portes fermées de la grâce et de la vie divines ?

L'Apôtre, en se posant à lui-même pour but de ses aspirations, et sans doute à nous aussi, la justice qui vient de Dieu par la foi, rapporte à cette perfection chrétienne deux formes de connaissance de Jésus Christ, - l'une plus triomphante, qui est de Le connaître lui et la vertu de Sa résurrection; l'autre plus souffrante, qui est de comprendre la participation de ses souffrances, *en devenant conforme à sa mort* (Phil 3,9-10). que Jésus Christ notre Dieu, qui bénit et sanctifie toutes choses, donne Lui-même à ce temple aujourd'hui consacré la grâce d'aider à cette dernière manière de comprendre Jésus Christ !

Nous ne pouvons nous promettre une intelligence complète du mystère de l'événement de Gethsémani, dont le Seigneur Lui-même a signalé l'inaccessibilité à notre examen par cela qu'Il n'en a approché qu'un petit nombre des apôtres eux-mêmes, et qu'Il n'a fait que les en approcher. Mais puisqu'à Gethsémani, de même que sur le Golgotha, le Christ, en souffrant pour nous, nous a laissé l'exemple, *afin que nous suivions ses traces* (I Pier 2,21), à quelles réflexions et à quelles dispositions doit nous conduire l'exemple de la prière si souffrante de Jésus Christ à Gethsémani ?

En premier lieu, Il nous donne des idées directrices pour la prière solitaire. Lorsque le Seigneur dit à ses disciples : *Si deux d'entre vous s'unissent sur la terre pour quelque chose que ce soit, et s'ils la demandent, elle leur sera accordée par mon Père qui est dans les cieux : car partout où seront deux ou trois personnes assemblées en mon Nom, là Je serai au milieu d'elles* (Mt 18,19-20), alors Il montre l'avantage et l'utilité de la prière en commun, dans laquelle l'union de plusieurs fortifie chacun. Mais lorsque Lui-même, au milieu de Sa grande mission du salut des hommes, suspendant sa prédication et ses miracles, Il se retirait dans le désert et priait (Luc 5,16), et lorsque enfin, approchant du terme de sa carrière terrestre, pour offrir à Dieu le Père une prière aussi difficile quant aux circonstances qu'importante et mystérieuse quant à son objet, Il s'éloigna d'abord avec ses trois disciples choisis entre les autres, et ensuite Il s'éloigna encore même de ces trois élus, dans un isolement complet, en leur disant : *Demeurez ici, pendant que J'irai là pour prier* (Mt 26,36) , alors Il montra l'avantage et l'importance de la prière solitaire, dans un éloignement aussi complet que possible de toute créature, plongeant l'âme dans la présence unique de Dieu.

Mes frères ! livrons-nous avec espérance à la prière commune, parce qu'elle a été bénie par la parole de la promesse de Jésus Christ; livrons-nous avec amour à la prière solitaire, parce qu'elle a été sanctifiée par l'exemple de Jésus Christ.

En second lieu, la prière de Jésus Christ à Gethsémani doit nous inspirer des réflexions attendrissantes sur la forme profondément humble de la prière de Jésus-Christ. *Ayant fléchi les genoux, Il pria* (Luc 22,41). *Il tomba le visage contre terre en priant* (Mt 26,39). *Il se prosterna contre terre, et Il pria* (Mc 16,35). Lorsqu'on songe qu'il s'agit du Fils unique de Dieu, régnant sur son trône au plus haut des cieux, de toute éternité, avec le Père et le saint Esprit, et n'ayant pas quitté ce trône en ce moment; que revêtu de notre misère, de notre infirmité, de notre bassesse, Il se soumet à la prière sur la terre pour obtenir le salut par sa prière, et, par son humilité, confondre, expier et guérir notre orgueil, alors la pensée effrayée cherche s'il y a dans le monde un lieu ou une situation assez humble pour que l'homme puisse s'y anéantir, afin de n'être pas écrasé par la honte devant cet abaissement divin.

A ces pensées, combien doivent nous être faciles et douces nos genuflexions et nos prosternations pour la prière, qui paraissent quelquefois si pénibles pour notre faiblesse et, peut-être, pour notre paresse !

En troisième lieu, Gethsémani, rempli de l'esprit de la prière du Christ, arrosé de la sueur sanglante qui accompagna la prière difficile de l'Homme-Dieu la veille de Son crucifiement, représente le lieu de prière le plus favorable et le plus propre à inspirer la confiance que doit choisir mentalement le pécheur contrit, celui qui est accablé par la tristesse, l'angoisse, l'abattement, l'effroi, celui qui est en proie aux tentations de tout genre. Là, en effet, la puissance de toutes les tentations possibles est vaincue par la puissance de la prière du Christ ; et cette puissance victorieuse n'a pas passé, mais elle demeure et demeurera, parce que *Jésus Christ était hier, et Il est aujourd'hui, et Il sera le même dans tous les siècles* (Heb 13,8). Pourquoi, en entrant dans l'arène de Gethsémani, commença-t-Il à *s'attrister et à s'affliger* (Mt 26,37), à *se troubler et à s'affliger* (Mc 16,33) ? Fut-ce dans la prévision des outrages et des souffrances corporelles qui L'attendaient à Jérusalem et sur le Golgotha ? Mais ces mêmes outrages et ces mêmes souffrances, Il les supporta, non en imagination, mais dans toute leur réalité, durant les

longues heures de cette nuit et du jour suivant, devant la synagogue et devant Pilate, de la part des Juifs et des païens, à Jérusalem et sur le Golgotha, sans manifester aucune crainte, avec une fermeté triomphante, avec un calme sublime, tantôt dans la majesté du silence, tantôt avec des paroles d'amour et de prière pour les autres, et non d'affliction sur Lui-même. Et si, dans une nouvelle minute mystérieuse, Il laissa entendre ce cri : *Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi M'as-Tu abandonné ?* (Mt 27,46), Il le couvrit immédiatement de cette parole triomphante : *Tout est consommé* (Jn 19,30). Pourquoi donc, dès avant Ses souffrances visibles, l'affliction, l'angoisse, l'effroi, la tristesse de l'âme jusqu'à la mort ? Quelle amertume, quel fardeau contenant ce calice mystérieux duquel Il disait dans Sa prière : Qu'il s'éloigne de Moi, manifestant ainsi la véritable humanité qu'Il avait revêtue, non exempte de faiblesse quoique exempte de péché, calice qu'Il accepta au même instant, selon la volonté éternelle de son Père, en disant : *Non comme Je veux, mais comme Tu veux* (Mt 26,39) ?

Hélas ! C'était l'amertume de nos péchés, c'était le fardeau de notre culpabilité devant Dieu, et des châtiments que nous avons mérités, qu'avait tout pris sur Lui *l'Agneau de Dieu, qui ôte les péchés du monde* (Jn 1,29); et ainsi, Il était affligé, abattu, effrayé, triste dans son âme même jusqu'à la mort, non parce que sa résignation était épuisée, mais parce que, par ses souffrances intérieures, Il effaçait notre culpabilité, Il satisfaisait la Justice de Dieu irritée contre nous, et qu'en même temps Il priait pour obtenir notre grâce, notre pardon et notre salut, et Il fut exaucé. C'est ainsi que l'apôtre Paul explique la prière de Jésus Christ à Gethsémani, lorsqu'il écrit aux Hébreux que Jésus Christ, durant les jours de sa chair, a offert à Celui qui pouvait le sauver de la mort, ses prières et ses supplications avec de grands cris et des larmes, et qu'Il a été exaucé *à cause de la grandeur de son hommage* (Heb 5,7). Comment fut-Il exaucé, puisqu'Il ne fut pas délivré de la mort sur la croix ? Il fut exaucé en ce sens qu'il Lui fut donné, par sa mort sur la croix et par sa résurrection, de nous délivrer de l'empire du péché et de la mort éternelle. Et ainsi, n'est-il pas vrai qu'à Gethsémani, la puissance de toutes les tentations possibles fut vaincue par la prière du Christ ?

Et c'est pour cela que, qui que tu sois, toi, mon frère, faible et misérable comme moi, si tu es atteint de l'affliction du péché, si tu es oppressé par l'angoisse d'une âme peu susceptible d'être élevée par la foi, peu susceptible d'être dilatée par l'amour, difficile à porter à la vertu; si tu es frappé de la crainte des jugements de Dieu; si tu es éprouvé par la tristesse de l'âme portée, en apparence, même jusqu'à la mort, ne te livre pas à un découragement désespéré, ne te laisse pas vaincre tout à fait par l'affliction, l'angoisse et la crainte; rassemble les restes de tes forces défaillantes; cours, par la pensée, à la carrière victorieuse de Jésus à Gethsémani, et, là où le Fils de la bienveillance et de l'amour de son Père tomba le visage contre terre en priant, où la sueur de sa pénible prière, en gouttes de sang, dégoutta sur la terre, où un ange Le fortifia dans une lutte dépassant les forces de l'humanité, tandis que douze légions d'autres anges attendaient les ordres pour Lui et de Lui; d'où le démon s'enfuit vaincu par la puissance multiforme et divine de l'obéissance à Dieu le Père, de l'amour des hommes, de l'humilité, de la prière, du sacrifice volontaire; là, non loin de l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde, prosterne-toi avec tes péchés, ta tristesse, ton angoisse, l'effroi que t'inspire la gueule béante de la mort et de l'enfer, et rappelle-toi que l'amertume de ton calice a déjà été vidée en grande partie dans le grand calice des souffrances du Christ; que, sous le fardeau qui t'accable, le puissant Athlète de Gethsémani a déjà placé sa main auxiliaire; que ton Sauveur, qui a déjà accompli pour toi l'œuvre tout entière de ton salut, n'attend de toi que la participation à ses souffrances possible, malgré leur faiblesse, à ta foi, à ton amour et à ta reconnaissance.

Livre-toi donc à cette bienheureuse participation, et ne cesse pas de t'y livrer de tout ton cœur. Si même tu n'y apportes que peu de foi, d'espérance et d'amour, de cet effort même tu recevras une augmentation de foi, d'espérance et d'amour, et en même temps la victoire sur les tentations, parce que la foi est la victoire qui a vaincu le monde (I Jn 5,4), parce que l'espérance ne produit pas la confusion (Rom 5,5), parce que ni la hauteur, en apparence inaccessible pour nous, ni la profondeur, qui, semble devoir nous engloutir, ni aucune créature quelconque ne pourra jamais nous séparer de l'amour de Dieu, qui est en Jésus-Christ notre Seigneur (Rom 8,39).

Rappelons-nous, mes frères, avec un cœur reconnaissant envers le Christ notre Seigneur, qu'Il a été blessé pour nos péchés, et qu'Il a été torturé pour nos iniquités, et que *le châtiment qui doit nous donner la paix a été sur Lui* (Is 53,5). Et en conséquence, veillons de toute manière à ne pas rompre notre paix en Lui, à ne pas Lui porter de nouvelles blessures par des œuvres blessant notre conscience, mais, par une observation attentive des commandements et par la fidélité à la

Métropolitte Philarète de Moscou

grâce, confirmons-nous dans la paix et la communion avec le Père et le Fils et le saint Esprit !  
Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION D'UN TEMPLE

érigé près de l'hôpital ophtalmique de Moscou, au Christ Sauver ouvrant les yeux de l'aveugle.

Prononcé le 28 octobre 1845

Gloire au Seigneur philanthrope ! Gloire au Seigneur qui donne la lumière ! Il a regardé de l'œil d'une divine philanthropie nos malheureux frères privés ou menacés de la privation de la lumière des yeux, et il a porté la philanthropie humaine à élever pour eux cet asile, et à leur fournir des moyens propres à leur guérison. Mais ce n'a pas été assez pour la philanthropie chrétienne. Elle est encore préoccupée d'empêcher de se répéter ici le double *jugement* signalé par le Seigneur aux jours de sa chair, *que ceux qui ne voient point, voient* – corporellement, *et que ceux qui voient, deviennent aveugles* – spirituellement (Jn 9,39), afin que ceux qui viendront chercher ici un soulagement dans la communication avec la lumière du soleil n'y trouvent pas un embarras dans la communication avec la lumière de Jésus Christ. Et voilà qu'au milieu de l'hôpital corporel a paru l'hôpital spirituel, le trésor ouvert de la lumière de la grâce.

Gloire au Seigneur qui donne la lumière ! Gloire au Seigneur philanthrope ! Que bénis soient les instruments de la philanthropie. Que sa lumière vivifiante se répande abondamment sur eux et par eux. Puisse agir toujours ici le jugement de miséricorde : *Que ceux qui ne voient point, voient*. Que Celui qui donne la lumière nous préserve du jugement d'exclusion : *Que ceux qui voient, deviennent aveugles*.

Pour nous garantir de ce dernier et si triste jugement, nous devons nous rappeler, mes frères, que nous avons la source de la lumière et le remède ophtalmique spirituel dans l'évangile. Ne laissons pas échapper l'occasion présente de profiter de ce secours médicinal qui n'est jamais superflu pour personne, parce qu'il donne la vue à ceux qui ne voient pas, et qu'il augmente la lumière à ceux qui voient.

Nous avons entendu aujourd'hui l'Évangile nous raconter comment notre Sauveur donna la vue à un aveugle de naissance, en employant pour cela de la boue faite avec sa salive, et une ablution dans la piscine de Siloé.

Ce miracle est admirable, et, de plus, le moyen qui servit à accomplir le miracle est remarquable et invite à la méditation.

Quoique nous ne puissions pas sonder les profondeurs de la sagesse infinie de Dieu, c'est pourtant avec raison que nous avons reçu l'ordre *d'approfondir les écritures*; et, comme dit saint Chrysostome (sur Jean; homélie 57), *celui qui veut retirer quelque utilité de la lecture, celui-là n'en doit pas laisser échapper les plus petits mots*. Que signifient donc ces paroles : *Il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive, et enduisit de boue les yeux de l'aveugle*; et ensuite : *Va, lave-toi dans la piscine de Siloé* (Jn9,6-7) ? Pourquoi, dans les autres circonstances, le Seigneur guérit-il par la parole, quelquefois par l'attouchement, et ici emploie-t-il encore des matières accessoires, de la poussière terrestre et de l'eau ? Pourquoi pas de la poussière seule, ou de l'eau seule, mais et l'une et l'autre ?

En premier lieu, probablement, pour éveiller, éprouver et montrer la foi de celui qu'il guérit, nécessaire pour la guérison et édifiante pour nous. C'est ainsi qu'il conduisit aussi dans les autres occasions. Pourquoi, par exemple, demanda-t-il au paralytique : *Veux-tu être guérir* ? Ne savait-il pas, dans son omniscience, qu'il le voulait ? Et n'est-il pas tout simplement compréhensible qu'un paralytique désire être bien portant ? Par conséquent, il l'interrogea, non pas pour savoir, mais pour relever son esprit qui, par suite de son abandon, était tombé dans le désespoir, pour réveiller sa foi et, par là, poser le principe de sa guérison. Pareillement pour l'aveugle, en mettant de la boue sur ses yeux, il lui fit sentir sa philanthropie et sa compassion pour le mal heureux; il éveilla en lui la confiance et l'espérance, et ensuite, lorsque, après cela, il l'envoya à la piscine de Siloé, l'aveugle ne douta pas parce que la boue n'avait produit aucun effet, il ne pensa pas que l'eau de Siloé ne lui promettrait pas davantage, mais il alla sans objection, et, de cette manière, il fit un acte de foi.

En second lieu, la boue de salive et l'eau de Siloé furent employées par le Seigneur, probablement afin que le miracle, pour l'obscurcissement duquel il prévoyait les efforts de la synagogue juive, eût beaucoup de témoins. Que de regards attira de tous côtés sur lui l'aveugle en s'en allant à la piscine avec l'aspect étrange que lui donnaient ses yeux enduits de boue; que de regards se portèrent sur lui auprès de la piscine même, au moment même où ses yeux s'ouvrirent, et à son retour, lorsque ses yeux furent ouverts ! Tous ceux qui virent cela savaient que l'eau de

Siloé ne donnait pas la vue, et la poussière du chemin, encore moins; par conséquent, tous reconurent, dans la guérison de l'aveugle de naissance, un miracle divin.

En troisième lieu, il y a encore, probablement, dans les signes matériels du miracle de Jésus Christ, – dirai-je encore en me servant des paroles de saint Chrysostome, – un *grand sens caché même dans la profondeur*. La poussière terrestre que prit Jésus, et qui donna la vue à l'aveugle, ne dit-elle pas de lui aux Juifs : Reconnaissez en lui ce premier et souverain Thaumaturge qui, selon le récit du plus ancien de vos saints livres, prit de la poussière terrestre et en fit l'homme ? *Siloé, qui signifie envoyé*, c'est-à-dire dont la dénomination signale un *envoyé*, – Siloé, qui a transmis à l'aveugle la vue envoyée par Jésus, ne dit-il pas de lui aux Juifs : Reconnaissez en lui *l'Envoyé* de Dieu, que je vous ai prédit depuis longtemps par mon nom que vous n'avez pas deviné jusqu'ici, et que vous venez de deviner seulement ?

En voilà assez sur le sens caché des paroles et des signes évangéliques. Prenons dans le même récit évangélique une expression plus claire du Seigneur, qui peut nous amener à des réflexions touchant de plus près à la conduite et à la direction de notre vie.

*Il me faut*, dit le Seigneur avant la guérison de l'aveugle-né, *faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour; la nuit vient où personne ne peut rien faire*. Le Fils de Dieu, tout-puissant et tout-libre, proclame son obligation de faire les œuvres de son Père céleste pour le salut des hommes, et sa soumission à cette obligation : il semble s'exciter lui-même à une action immédiate, pendant qu'il en est temps, *pendant qu'il est jour*. Pourquoi cela ? – Sans aucun doute pour nous donner l'exemple et nous montrer la manière de respecter nos obligations, de nous y soumettre humblement, de le remplir avec zèle et sans délai.

Pour sentir plus profondément la force de cet enseignement, et l'appliquer à notre vie, faisons attention, premièrement, à cette circonstance que le Seigneur s'encourage à une œuvre qu'il rencontre occasionnellement en passant. *En passant*, dit l'Évangéliste, *il vit un homme aveugle de naissance*. Un aveugle mendiant était assis au bord du chemin : le Seigneur Jésus passait près de lui. On ne voit pas que l'aveugle l'ait appelé, ou lui ait demandé la guérison. Il n'y avait, ce semble, aucune raison de s'arrêter; il n'y avait pas de nécessité d'agir. Mais le Seigneur Jésus s'arrête et dit : *Il me faut faire*. Pourquoi cela ? Parce que la bonté engage; parce que la philanthropie exige; parce que c'est une occasion de faire une bonne œuvre; parce qu'une bonne œuvre qui peut se faire dans le jour présent, à l'heure actuelle, ne doit pas se différer; parce que l'occasion de faire le bien pouvait passer, et qu'avec l'occasion perdue se serait perdu le bien auquel elle était favorable.

Faut-il vous rappeler, chrétiens, qu'à l'exemple de Jésus Christ, vous ne devez pas passer auprès d'un mendiant, ou d'un malheureux d'un autre genre, sans le secourir si vous le pouvez, et que vous ne devez pas attendre les gémissements et les larmes quand la vue elle-même du malheur, sans les paroles, fait appel à votre assistance ? Ou bien, même sans moi, votre cœur, à l'occasion vous rappellera-t-il cela ?

Il est une œuvre moins accidentelle et plus à la portée de chacun de nous, qui réclame toute notre sollicitude. Dieu le Père n'a-t-il envoyé que le Christ; le Christ n'a-t-il choisi que les apôtres pour faire les œuvres de Celui qui les a envoyés ? Et toi aussi, qui que tu sois, n'es-tu pas envoyé dans ce monde par Dieu, ton Créateur et le Scrutateur de tes voies ? Et, s'il t'a envoyé, ne t'a-t-il pas, en t'envoyant, donné des œuvres à faire ? Dieu le Père a envoyé le Christ, le Christ a appelé les apôtres pour faire l'œuvre du salut de toutes les âmes des hommes, – du moins de toutes celles qui consentiront à recevoir le salut: Dieu t'a envoyé dans ce monde, le Christ t'a appelé dans son Église pour faire l'œuvre du salut au moins de ta propre âme seule, – œuvre que tu n'accompliras pas sans Jésus Christ, mais que Jésus Christ non plus n'accomplira pas sans toi, sans la participation de la liberté qui t'a été donnée à la création et ne t'a point été ôtée. Les Juifs interrogèrent un jour le Seigneur sur ce point : *Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu ?* et ils reçurent une réponse claire : *C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé* (Jn 6,28-29). L'œuvre de Dieu s'accomplit sur l'aveugle de Jérusalem en ce qu'il vit, mais encore plus en ce qu'il crut au Christ : une œuvre pareille s'est-elle accomplie aussi sur ton âme, fils de la nouvelle Jérusalem ? Ton homme intérieur n'est-il pas encore, comme l'aveugle, assis dans un carrefour – n'est-il pas assis dans l'obscurité de l'ignorance et dans l'ombre mortelle du péché, ne voyant pas la lumière de Dieu, ni le chemin du salut, connaissant à peine le nom du Christ Sauveur, n'essayant pas sur lui-même les effets de sa puissance salutaire ? Le Christ Sauveur, de son côté, ne néglige aucun de nous. Dans sa sagesse sans bornes, marchant sans cesse vers des buts innombrables pour répandre ses bienfaits et le bonheur sur ses diverses créations, il s'arrête, dans sa miséricorde sans bornes, devant chacun de nous; il s'approche, prêt à donner à chacun son assistance salutaire; mais que souvent, dans notre légèreté d'esprit, nous

ne reconnaissons pas son approche, nous ne recevons pas son secours, ou nous ne le considérons pas après l'avoir reçu ! Ne nous a-t-il pas déjà lavés dans une piscine meilleure que celle de Siloé, – dans la piscine du saint baptême ? Et, pour ceux qui n'ont pas conservé la pureté après le baptême, n'a-t-il pas préparé le nouveau bain de la pénitence ? Ne nous propose-t-il pas, dans des images mystérieuses et des symboles sacrés, sa puissance salutaire, comme il proposa autrefois à l'aveugle sa puissance donnant la vue, dans la boue qu'il fit de sa salive ? Ne fait-il pas briller sur nous sa lumière divine dans son Évangile ? Combien il a fait et il fait encore pour nous ! Et nous, faisons-nous beaucoup pour lui, et en même temps pour notre vrai bien ? Combien nous avons d'affaires de nécessité et de spontanéité, d'affaires de profits temporels et de plaisirs éphémères, d'affaires de frivolité et d'entraînement ! Avec quel empressement nous les recherchons, nous les multiplions, nous nous y exténuons, tandis que beaucoup d'entre nous profitent bien peu, bien imparfaitement, des moyens favorables préparés pour l'affaire du salut ! Il nous faut, mes frères, diminuer, amoindrir, retrancher les soucis des œuvres d'une chair qui se corrompt et d'un monde qui passe, et nous exciter à une sollicitude active pour notre âme immortelle. Il faut nous poser pour base d'activité cette vérité que, de toutes les affaires, le plus importantes, dans ce monde, sont celles qui s'accomplissent entre Dieu et l'âme, – l'œuvre de la pénitence, l'œuvre de la foi, l'œuvre de la prière, l'œuvre de notre instruction et de notre sanctification spirituelle. *Il faut faire les œuvres de Dieu.*

Une autre particularité remarquable dans les paroles du Seigneur sur l'exécution des œuvres du salut, c'est qu'il interrompit par ces paroles une conversation fort instructive, et se hâta vers l'œuvre de la guérison. A la vue de l'aveugle-né les disciples demandèrent au Seigneur : *Est-ce lui qui a péché, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* Cette question, paraît-il, méritait une réponse détaillée, puisqu'elle avait trait à la connaissance des voies de la Providence. Mais le Seigneur, en quelques mots, détourna les conjectures humaines : *Ni lui n'a péché, ni ses parents;* et il indiqua les voies de Dieu avec une concision encore plus forte. *C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.* Cette réponse donnait lieu à une nouvelle question : Pourquoi donc était-il affligé de la cécité ayant que les œuvres de Dieu ne se fussent manifestées en lui ? Mais le Seigneur ne permit pas à la discussion de continuer, et il ajouta aussitôt : *Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé,* et il s'occupa de la guérison de l'aveugle-né. Ce passage subit d'une conversation instructive à une œuvre salutaire, est très remarquable. Il disait aux apôtres : il ne faut pas s'arrêter à scruter ce qui est caché, lorsqu'il s'agit de faire quelque chose d'utile; ce n'est pas de l'examen des décrets de Dieu qu'a besoin ce malheureux, mais de secours; l'aveugle-né justifiera lui-même sa destinée lorsqu'il aura recouvré la vue, et en même temps, pour une privation passagère de la lumière visible, il recevra la vue bienheureuse de la lumière éternelle de Dieu; le Christ est venu, non pour satisfaire les curieux, mais pour sauver ceux qui ont péri; qu'il y ait moins des paroles, mais plus d'actions : *Il me faut faire.*

N'y a-t-il pas, dans ces paroles, quelque chose aussi pour nos œuvres, soit pour les œuvres d'utilité et de charité, soit pour l'œuvre capitale du salut ?

Quelquefois, il la vue d'un malheureux, une pensée scrutatrice nous dit : N'est-ce pas lui qui a péché ? N'est-ce pas pour son péché qu'il est mendiant ? N'est-ce pas par oisiveté ? N'est-ce pas par intempérance ? N'est-ce pas un faux mendiant ? Celui qui se laisse aller légèrement à de telles pensées, celui-là s'expose au danger de condamner des innocents et, de plus, des malheureux, de laisser passer l'occasion de faire du bien, et afin de perdre la disposition à la bienfaisance. Comment donc se présenter de ce danger ? Il faut se rappeler que, par rapport aux malheureux, le devoir et l'utilité ne consistent pas à examiner et à juger, mais à faire le bien : *Il faut faire.* Une œuvre généreuse vaut mieux qu'un examen subtil. L'obole aveugle donnée de bon cœur au mendiant, vaut mieux que la froideur clairvoyante du cœur.

Et sous le rapport de l'œuvre de notre salut; les gens qui s'imaginent être plus judicieux que les autres, ne se posent-ils pas des questions qui présentent plus de difficulté qu'elles ne rapportent d'utilité. Comment a-t-il pu arriver que nos premiers parents aient péché ? Comment avons-nous hérité d'eux le péché et le châtement ? Comment la mort de Jésus Christ efface-t-elle tous les péchés, et en détruit-elle les conséquences ? Celui qui, sans nécessité, s'adonne beaucoup à de semblables recherche peut facilement s'y embrouiller et être arrêté sur le chemin de l'action. Hâte-toi donc de les résoudre toutes succinctement. Que le péché soit dans le monde, tu le vois. Que le péché soit même en toi, tu le sens. Mais comment le Christ guérit du péché et délivre de la condamnation éternelle, va, apprends-le par le fait. Repens-toi, crois, mets-toi diligemment à mener une vie chrétienne. *Il faut faire.* Sur ton œuvre zélée descendra, sans aucun doute, l'œuvre miraculeuse de Dieu, et en elle t'apparaîtra aussi la sagesse de Dieu cachée dans le mystère.

Encore une particularité instructive pour nous des paroles du Seigneur sur l'œuvre du salut, c'est qu'il se porta à l'action sans faire attention aux difficultés qu'il prévoyait de la part des hommes. On sait que les Juifs *poursuivaient Jésus et cherchaient à le faire mourir* (Jn 5,16-18) à cause des guérisons qu'il opérait le jour du sabbat qui était, à cette époque, le jour du repos, prétendant que c'était là une violation de la sainteté de la fête, quoiqu'il ne soit pas difficile de comprendre que si un jour se sanctifie par le souvenir des bienfaits passés de Dieu, il se sanctifie à bien plus forte raison par les bienfaits merveilleux de Dieu répandus en ce jour. Cette conséquence défavorable était, sans aucun doute, devant les yeux de l'omniscience de Jésus lorsqu'il s'avança à la guérison de l'aveugle-né; et pourquoi semble-t-il, ne pas différer cette œuvre jusqu'au lendemain, afin qu'il n'y eut aucun prétexte à la contradiction et à la calomnie ? Un pareil raisonnement aurait paru sage aux fils des hommes, mais la sagesse infinie du Fils de Dieu ne l'admit pas. Elle nous enseigne que les œuvres qui nous sont imposées par Dieu ne peuvent se différer selon le bon plaisir des hommes, qu'il faut les accomplir sans délai et sans hésitation, pendant que l'occasion est favorable. *Il faut faire pendant qu'il est jour.*

La manière de penser qui règne aujourd'hui n'exige pas, assurément, une grande sévérité dans l'observation des fêtes. Elle s'élève plutôt contre cette sévérité. Tu voudrais bien consacrer le jour de fête tout entier à la prière, à la pensée de Dieu, aux bonnes œuvres, comme cela devrait être d'après la destination de la fête; mais on ne te laisse pour cela qu'un petit nombre d'heures de la matinée du jour de fête, et l'on t'invite, pour la journée presque entière, à prendre part à des réunions et à des occupations tout à fait mondaines et frivoles, si ce n'est tout à fait coupables; et si tu refuses, tu as des motifs de craindre de paraître étrange et qu'on ne se fâche contre toi. Que feras-tu donc ? A quoi te résoudras-tu ? Sois assez raisonnable, mon bien cher ami; dis-toi : Il me faut toujours, et d'autant plus indispensablement le jour du Seigneur, faire les œuvres agréables au Seigneur. Oh ! si tu étais aussi assez ferme pour mettre ces paroles en pratique.

Mais, pour ne pas trop prolonger ce discours, hâtons-nous de porter notre attention sur ce que le Seigneur lui-même se hâte à ses œuvres de salut. *Il me faut faire pendant qu'il est jour; la nuit vient où personne ne peut agir.* Ô Seigneur ! Est-ce à toi de te hâter, et d'épargner quelque jour que ce soit; – est-ce à toi qui as créé tous les jours, qui as toute l'éternité pour tes œuvres merveilleuses ? Quel est ce jour dans lequel tu veux faire tenir les œuvres ? Quelle est cette nuit qui peut menacer ton jour ? Le Seigneur explique sa parabole quand il dit : *Pendant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde.* La présence du soleil détermine le jour naturel : la présence visible sur la terre du Soleil de justice, de Dieu se manifestant dans la chair, détermine le jour de grâce de l'action particulière de Dieu. La nuit après ce jour, c'est le temps de la Passion et de la mort du Christ. Ô nuit, pendant laquelle réellement personne ne peut agir ! Durant le jour terrestre du Christ, non seulement le Christ, mais encore ses apôtres, sous la direction de ce grand Ouvrier, ont fait beaucoup. Ils ont cru en lui, il l'ont suivi, ils ont prêché, ils ont guéri : tout cela s'est interrompu lorsqu'est venue la nuit terrible, jusqu'au nouveau jour de la résurrection du Christ. *La nuit où personne ne peut agir.* Avec quelle violence cette nuit de tempête a ébranlé la foi répandue à profusion par le Seigneur Jésus dans les cœurs de ses disciples ! Comme il s'en fallut peu que Satan, qui avait demandé de les semer comme du froment ne les disséminât sans retour, et que l'œuvre du salut, accomplie sur la croix au milieu de la terre, ne fût ruinée au même instant dans les âmes choisies pour sa propagation ! Pour ne pas permettre cela, notre Sauveur devait faire beaucoup préalablement, affermir profondément les fondements de la foi dans ses premiers disciples, et les fortifier puissamment, soit par son enseignement, soit par ses miracles, soit par sa prière toute-puissante. Ayant tout cela devant les yeux de son omniscience, il dit, comme s'il épargnait le temps et se hâtait : *Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour.*

Vois-tu, fils éphémère du temps, comment l'Éternel lui-même économise le temps que tu prodigues ? Il ne diffère pas l'œuvre de ton salut, et toi, tu es lent dans l'œuvre de ton propre salut. Il se hâte, et tu cherches de délais. Le matin, tu dis : je commencerai à midi; à midi, tu te fais la même promesse pour le soir; le soir, tu remets encore, pensant que ce n'est pas encore la dernière heure. Dans la jeunesse, tu dis : Je m'occuperai de mon âme dans mes années de maturité; dans les années mûres, plus distrait qu'auparavant par les affaires de la vie, tu te reposes sur l'espérance de vivre, dans la vieillesse, pour Dieu et pour ton âme; dans la vieillesse, tu te tranquillises par la pensée que tu pourras encore le livrer à un sincère repentir pendant ta dernière maladie. Ainsi passent le matin, et le midi, et le soir, et, après cela, il est assurément fort probable que tu ne seras pas prêt lorsque te surprendra la *nuit mortelle où personne ne peut agir.* Ne me cite pas le larron, qui fit plus dans les dernières minutes de son jour que d'autres dans leur jour tout entier. Un tel succès n'est pas assez probable, parce qu'il est rare et que, peut-être, il

n'est pas donné sans motif, mais particulièrement à des gens dans la vie passée desquels se trouvent quelques actions qui ont attiré secrètement la grâce. Mais voici ce qui nous est connu d'une manière beaucoup plus certaine : le jour de la terre se termine toujours par un soir, mais le jour de la vie humaine est assez souvent interrompu avant le soir, avant le midi, par la nuit de la mort. En ce cas, où s'en iront les espérances de celui qui diffère, si ce n'est dans la nuit infernale où personne ne peut faire ce qui n'a pas été fait durant le jour de la voie terrestre passé sans retour ? En outre, il ne faut pas perdre de vue que l'opportunité même de faire certaines œuvres servant à notre salut, rencontre quelquefois sa nuit avant que le jour de la vie ne soit fini. Maintenant, par exemple, tu vis dans l'abondance : bonheur à toi si tu te hâtes de faire des œuvres de miséricorde *pendant qu'il est jour*. Peut-être, dans la nuit suivante, à la lettre, le voleur ou le feu, ou un autre accident feront-ils que tu ne seras plus en état *de te faire des amis des richesses de l'iniquité, afin que lorsque tu viendras à être pauvre d'autres vertus, ils te reçoivent dans les demeures éternelles* (Luc 16,9).

Que, par les prières de nos saints Pères, la grâce de Dieu nous porte tous à *faire les œuvres agréables à Dieu et utiles à nos âmes, pendant qu'il est jour, et les amène à un tel degré de perfection qu'elles puissent nous suivre* (Apo 14,15) et pénétrer avec nous, au travers de la nuit de la mort, jusqu'au jour nouveau, meilleur, qui n'aura pas de soir, de la résurrection bienheureuse et de la vie éternelle. Amen

SERMON POUR LA CONSÉCRATION D'UN TEMPLE

érigé près de l'hôpital ophtalmique de Moscou, au Christ Sauver ouvrant les yeux de l'aveugle.

Prononcé le 28 octobre 1845

Gloire au Seigneur philanthrope ! Gloire au Seigneur qui donne la lumière ! Il a regardé de l'œil d'une divine philanthropie nos malheureux frères privés ou menacés de la privation de la lumière des yeux, et il a porté la philanthropie humaine à élever pour eux cet asile, et à leur fournir des moyens propres à leur guérison. Mais ce n'a pas été assez pour la philanthropie chrétienne. Elle est encore préoccupée d'empêcher de se répéter ici le double *jugement* signalé par le Seigneur aux jours de sa chair, *que ceux qui ne voient point, voient* – corporellement, *et que ceux qui voient, deviennent aveugles* – spirituellement (Jn 9,39), afin que ceux qui viendront chercher ici un soulagement dans la communication avec la lumière du soleil n'y trouvent pas un embarras dans la communication avec la lumière de Jésus Christ. Et voilà qu'au milieu de l'hôpital corporel a paru l'hôpital spirituel, le trésor ouvert de la lumière de la grâce.

Gloire au Seigneur qui donne la lumière ! Gloire au Seigneur philanthrope ! Que bénis soient les instruments de la philanthropie. Que sa lumière vivifiante se répande abondamment sur eux et par eux. Puisse agir toujours ici le jugement de miséricorde : *Que ceux qui ne voient point, voient*. Que Celui qui donne la lumière nous préserve du jugement d'exclusion : *Que ceux qui voient, deviennent aveugles*.

Pour nous garantir de ce dernier et si triste jugement, nous devons nous rappeler, mes frères, que nous avons la source de la lumière et le remède ophtalmique spirituel dans l'évangile. Ne laissons pas échapper l'occasion présente de profiter de ce secours médicinal qui n'est jamais superflu pour personne, parce qu'il donne la vue à ceux qui ne voient pas, et qu'il augmente la lumière à ceux qui voient.

Nous avons entendu aujourd'hui l'Évangile nous raconter comment notre Sauveur donna la vue à un aveugle de naissance, en employant pour cela de la boue faite avec sa salive, et une ablution dans la piscine de Siloé.

Ce miracle est admirable, et, de plus, le moyen qui servit à accomplir le miracle est remarquable et invite à la méditation.

Quoique nous ne puissions pas sonder les profondeurs de la sagesse infinie de Dieu, c'est pourtant avec raison que nous avons reçu l'ordre *d'approfondir les écritures*; et, comme dit saint Chrysostome (sur Jean; homélie 57), *celui qui veut retirer quelque utilité de la lecture, celui-là n'en doit pas laisser échapper les plus petits mots*. Que signifient donc ces paroles : *Il cracha à terre, et fit de la boue avec sa salive, et enduisit de boue les yeux de l'aveugle*; et ensuite : *Va, lave-toi dans la piscine de Siloé* (Jn9,6-7) ? Pourquoi, dans les autres circonstances, le Seigneur guérit-il par la parole, quelquefois par l'attouchement, et ici emploie-t-il encore des matières accessoires, de la poussière terrestre et de l'eau ? Pourquoi pas de la poussière seule, ou de l'eau seule, mais et l'une et l'autre ?

En premier lieu, probablement, pour éveiller, éprouver et montrer la foi de celui qu'il guérit, nécessaire pour la guérison et édifiante pour nous. C'est ainsi qu'il conduisit aussi dans les autres occasions. Pourquoi, par exemple, demanda-t-il au paralytique : *Veux-tu être guérir* ? Ne savait-il pas, dans son omniscience, qu'il le voulait ? Et n'est-il pas tout simplement compréhensible qu'un paralytique désire être bien portant ? Par conséquent, il l'interrogea, non pas pour savoir, mais pour relever son esprit qui, par suite de son abandon, était tombé dans le désespoir, pour réveiller sa foi et, par là, poser le principe de sa guérison. Pareillement pour l'aveugle, en mettant de la boue sur ses yeux, il lui fit sentir sa philanthropie et sa compassion pour le mal heureux; il éveilla en lui la confiance et l'espérance, et ensuite, lorsque, après cela, il l'envoya à la piscine de Siloé, l'aveugle ne douta pas parce que la boue n'avait produit aucun effet, il ne pensa pas que l'eau de Siloé ne lui promettrait pas davantage, mais il alla sans objection, et, de cette manière, il fit un acte de foi.

En second lieu, la boue de salive et l'eau de Siloé furent employées par le Seigneur, probablement afin que le miracle, pour l'obscurcissement duquel il prévoyait les efforts de la synagogue juive, eût beaucoup de témoins. Que de regards attira de tous côtés sur lui l'aveugle en s'en allant à la piscine avec l'aspect étrange que lui donnaient ses yeux enduits de boue; que de regards se portèrent sur lui auprès de la piscine même, au moment même où ses yeux s'ouvrirent, et à son retour, lorsque ses yeux furent ouverts ! Tous ceux qui virent cela savaient que l'eau de

Siloé ne donnait pas la vue, et la poussière du chemin, encore moins; par conséquent, tous reconurent, dans la guérison de l'aveugle de naissance, un miracle divin.

En troisième lieu, il y a encore, probablement, dans les signes matériels du miracle de Jésus Christ, – dirai-je encore en me servant des paroles de saint Chrysostome, – un *grand sens caché même dans la profondeur*. La poussière terrestre que prit Jésus, et qui donna la vue à l'aveugle, ne dit-elle pas de lui aux Juifs : Reconnaissez en lui ce premier et souverain Thaumaturge qui, selon le récit du plus ancien de vos saints livres, prit de la poussière terrestre et en fit l'homme ? *Siloé, qui signifie envoyé*, c'est-à-dire dont la dénomination signale un *envoyé*, – Siloé, qui a transmis à l'aveugle la vue envoyée par Jésus, ne dit-il pas de lui aux Juifs : Reconnaissez en lui *l'Envoyé* de Dieu, que je vous ai prédit depuis longtemps par mon nom que vous n'avez pas deviné jusqu'ici, et que vous venez de deviner seulement ?

En voilà assez sur le sens caché des paroles et des signes évangéliques. Prenons dans le même récit évangélique une expression plus claire du Seigneur, qui peut nous amener à des réflexions touchant de plus près à la conduite et à la direction de notre vie.

*Il me faut*, dit le Seigneur avant la guérison de l'aveugle-né, *faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour; la nuit vient où personne ne peut rien faire*. Le Fils de Dieu, tout-puissant et tout-libre, proclame son obligation de faire les œuvres de son Père céleste pour le salut des hommes, et sa soumission à cette obligation : il semble s'exciter lui-même à une action immédiate, pendant qu'il en est temps, *pendant qu'il est jour*. Pourquoi cela ? – Sans aucun doute pour nous donner l'exemple et nous montrer la manière de respecter nos obligations, de nous y soumettre humblement, de le remplir avec zèle et sans délai.

Pour sentir plus profondément la force de cet enseignement, et l'appliquer à notre vie, faisons attention, premièrement, à cette circonstance que le Seigneur s'encourage à une œuvre qu'il rencontre occasionnellement en passant. *En passant*, dit l'Évangéliste, *il vit un homme aveugle de naissance*. Un aveugle mendiant était assis au bord du chemin : le Seigneur Jésus passait près de lui. On ne voit pas que l'aveugle l'ait appelé, ou lui ait demandé la guérison. Il n'y avait, ce semble, aucune raison de s'arrêter; il n'y avait pas de nécessité d'agir. Mais le Seigneur Jésus s'arrête et dit : *Il me faut faire*. Pourquoi cela ? Parce que la bonté engage; parce que la philanthropie exige; parce que c'est une occasion de faire une bonne œuvre; parce qu'une bonne œuvre qui peut se faire dans le jour présent, à l'heure actuelle, ne doit pas se différer; parce que l'occasion de faire le bien pouvait passer, et qu'avec l'occasion perdue se serait perdu le bien auquel elle était favorable.

Faut-il vous rappeler, chrétiens, qu'à l'exemple de Jésus Christ, vous ne devez pas passer auprès d'un mendiant, ou d'un malheureux d'un autre genre, sans le secourir si vous le pouvez, et que vous ne devez pas attendre les gémissements et les larmes quand la vue elle-même du malheur, sans les paroles, fait appel à votre assistance ? Ou bien, même sans moi, votre cœur, à l'occasion vous rappellera-t-il cela ?

Il est une œuvre moins accidentelle et plus à la portée de chacun de nous, qui réclame toute notre sollicitude. Dieu le Père n'a-t-il envoyé que le Christ; le Christ n'a-t-il choisi que les apôtres pour faire les œuvres de Celui qui les a envoyés ? Et toi aussi, qui que tu sois, n'es-tu pas envoyé dans ce monde par Dieu, ton Créateur et le Scrutateur de tes voies ? Et, s'il t'a envoyé, ne t'a-t-il pas, en t'envoyant, donné des œuvres à faire ? Dieu le Père a envoyé le Christ, le Christ a appelé les apôtres pour faire l'œuvre du salut de toutes les âmes des hommes, – du moins de toutes celles qui consentiront à recevoir le salut: Dieu t'a envoyé dans ce monde, le Christ t'a appelé dans son Église pour faire l'œuvre du salut au moins de ta propre âme seule, – œuvre que tu n'accompliras pas sans Jésus Christ, mais que Jésus Christ non plus n'accomplira pas sans toi, sans la participation de la liberté qui t'a été donnée à la création et ne t'a point été ôtée. Les Juifs interrogèrent un jour le Seigneur sur ce point : *Que ferons-nous pour accomplir les œuvres de Dieu ?* et ils reçurent une réponse claire : *C'est ici l'œuvre de Dieu, que vous croyiez en Celui qu'il a envoyé* (Jn 6,28-29). L'œuvre de Dieu s'accomplit sur l'aveugle de Jérusalem en ce qu'il vit, mais encore plus en ce qu'il crut au Christ : une œuvre pareille s'est-elle accomplie aussi sur ton âme, fils de la nouvelle Jérusalem ? Ton homme intérieur n'est-il pas encore, comme l'aveugle, assis dans un carrefour – n'est-il pas assis dans l'obscurité de l'ignorance et dans l'ombre mortelle du péché, ne voyant pas la lumière de Dieu, ni le chemin du salut, connaissant à peine le nom du Christ Sauveur, n'essayant pas sur lui-même les effets de sa puissance salutaire ? Le Christ Sauveur, de son côté, ne néglige aucun de nous. Dans sa sagesse sans bornes, marchant sans cesse vers des buts innombrables pour répandre ses bienfaits et le bonheur sur ses diverses créations, il s'arrête, dans sa miséricorde sans bornes, devant chacun de nous; il s'approche, prêt à donner à chacun son assistance salutaire; mais que souvent, dans notre légèreté d'esprit, nous

ne reconnaissons pas son approche, nous ne recevons pas son secours, ou nous ne le considérons pas après l'avoir reçu ! Ne nous a-t-il pas déjà lavés dans une piscine meilleure que celle de Siloé, – dans la piscine du saint baptême ? Et, pour ceux qui n'ont pas conservé la pureté après le baptême, n'a-t-il pas préparé le nouveau bain de la pénitence ? Ne nous propose-t-il pas, dans des images mystérieuses et des symboles sacrés, sa puissance salutaire, comme il proposa autrefois à l'aveugle sa puissance donnant la vue, dans la boue qu'il fit de sa salive ? Ne fait-il pas briller sur nous sa lumière divine dans son Évangile ? Combien il a fait et il fait encore pour nous ! Et nous, faisons-nous beaucoup pour lui, et en même temps pour notre vrai bien ? Combien nous avons d'affaires de nécessité et de spontanéité, d'affaires de profits temporels et de plaisirs éphémères, d'affaires de frivolité et d'entraînement ! Avec quel empressement nous les recherchons, nous les multiplions, nous nous y exténuons, tandis que beaucoup d'entre nous profitent bien peu, bien imparfaitement, des moyens favorables préparés pour l'affaire du salut ! Il nous faut, mes frères, diminuer, amoindrir, retrancher les soucis des œuvres d'une chair qui se corrompt et d'un monde qui passe, et nous exciter à une sollicitude active pour notre âme immortelle. Il faut nous poser pour base d'activité cette vérité que, de toutes les affaires, le plus importantes, dans ce monde, sont celles qui s'accomplissent entre Dieu et l'âme, – l'œuvre de la pénitence, l'œuvre de la foi, l'œuvre de la prière, l'œuvre de notre instruction et de notre sanctification spirituelle. *Il faut faire les œuvres de Dieu.*

Une autre particularité remarquable dans les paroles du Seigneur sur l'exécution des œuvres du salut, c'est qu'il interrompit par ces paroles une conversation fort instructive, et se hâta vers l'œuvre de la guérison. A la vue de l'aveugle-né les disciples demandèrent au Seigneur : *Est-ce lui qui a péché, ou ses parents, pour qu'il soit né aveugle ?* Cette question, paraît-il, méritait une réponse détaillée, puisqu'elle avait trait à la connaissance des voies de la Providence. Mais le Seigneur, en quelques mots, détourna les conjectures humaines : *Ni lui n'a péché, ni ses parents;* et il indiqua les voies de Dieu avec une concision encore plus forte. *C'est afin que les œuvres de Dieu soient manifestées en lui.* Cette réponse donnait lieu à une nouvelle question : Pourquoi donc était-il affligé de la cécité ayant que les œuvres de Dieu ne se fussent manifestées en lui ? Mais le Seigneur ne permit pas à la discussion de continuer, et il ajouta aussitôt : *Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé,* et il s'occupa de la guérison de l'aveugle-né. Ce passage subit d'une conversation instructive à une œuvre salutaire, est très remarquable. Il disait aux apôtres : il ne faut pas s'arrêter à scruter ce qui est caché, lorsqu'il s'agit de faire quelque chose d'utile; ce n'est pas de l'examen des décrets de Dieu qu'a besoin ce malheureux, mais de secours; l'aveugle-né justifiera lui-même sa destinée lorsqu'il aura recouvré la vue, et en même temps, pour une privation passagère de la lumière visible, il recevra la vue bienheureuse de la lumière éternelle de Dieu; le Christ est venu, non pour satisfaire les curieux, mais pour sauver ceux qui ont péri; qu'il y ait moins des paroles, mais plus d'actions : *Il me faut faire.*

N'y a-t-il pas, dans ces paroles, quelque chose aussi pour nos œuvres, soit pour les œuvres d'utilité et de charité, soit pour l'œuvre capitale du salut ?

Quelquefois, il la vue d'un malheureux, une pensée scrutatrice nous dit : N'est-ce pas lui qui a péché ? N'est-ce pas pour son péché qu'il est mendiant ? N'est-ce pas par oisiveté ? N'est-ce pas par intempérance ? N'est-ce pas un faux mendiant ? Celui qui se laisse aller légèrement à de telles pensées, celui-là s'expose au danger de condamner des innocents et, de plus, des malheureux, de laisser passer l'occasion de faire du bien, et afin de perdre la disposition à la bienfaisance. Comment donc se présenter de ce danger ? Il faut se rappeler que, par rapport aux malheureux, le devoir et l'utilité ne consistent pas à examiner et à juger, mais à faire le bien : *Il faut faire.* Une œuvre généreuse vaut mieux qu'un examen subtil. L'obole aveugle donnée de bon cœur au mendiant, vaut mieux que la froideur clairvoyante du cœur.

Et sous le rapport de l'œuvre de notre salut; les gens qui s'imaginent être plus judicieux que les autres, ne se posent-ils pas des questions qui présentent plus de difficulté qu'elles ne rapportent d'utilité. Comment a-t-il pu arriver que nos premiers parents aient péché ? Comment avons-nous hérité d'eux le péché et le châtement ? Comment la mort de Jésus Christ efface-t-elle tous les péchés, et en détruit-elle les conséquences ? Celui qui, sans nécessité, s'adonne beaucoup à de semblables recherche peut facilement s'y embrouiller et être arrêté sur le chemin de l'action. Hâte-toi donc de les résoudre toutes succinctement. Que le péché soit dans le monde, tu le vois. Que le péché soit même en toi, tu le sens. Mais comment le Christ guérit du péché et délivre de la condamnation éternelle, va, apprends-le par le fait. Repens-toi, crois, mets-toi diligemment à mener une vie chrétienne. *Il faut faire.* Sur ton œuvre zélée descendra, sans aucun doute, l'œuvre miraculeuse de Dieu, et en elle t'apparaîtra aussi la sagesse de Dieu cachée dans le mystère.

Encore une particularité instructive pour nous des paroles du Seigneur sur l'œuvre du salut, c'est qu'il se porta à l'action sans faire attention aux difficultés qu'il prévoyait de la part des hommes. On sait que les Juifs *poursuivaient Jésus et cherchaient à le faire mourir* (Jn 5,16-18) à cause des guérisons qu'il opérait le jour du sabbat qui était, à cette époque, le jour du repos, prétendant que c'était là une violation de la sainteté de la fête, quoiqu'il ne soit pas difficile de comprendre que si un jour se sanctifie par le souvenir des bienfaits passés de Dieu, il se sanctifie à bien plus forte raison par les bienfaits merveilleux de Dieu répandus en ce jour. Cette conséquence défavorable était, sans aucun doute, devant les yeux de l'omniscience de Jésus lorsqu'il s'avança à la guérison de l'aveugle-né; et pourquoi semble-t-il, ne pas différer cette œuvre jusqu'au lendemain, afin qu'il n'y eut aucun prétexte à la contradiction et à la calomnie ? Un pareil raisonnement aurait paru sage aux fils des hommes, mais la sagesse infinie du Fils de Dieu ne l'admit pas. Elle nous enseigne que les œuvres qui nous sont imposées par Dieu ne peuvent se différer selon le bon plaisir des hommes, qu'il faut les accomplir sans délai et sans hésitation, pendant que l'occasion est favorable. *Il faut faire pendant qu'il est jour.*

La manière de penser qui règne aujourd'hui n'exige pas, assurément, une grande sévérité dans l'observation des fêtes. Elle s'élève plutôt contre cette sévérité. Tu voudrais bien consacrer le jour de fête tout entier à la prière, à la pensée de Dieu, aux bonnes œuvres, comme cela devrait être d'après la destination de la fête; mais on ne te laisse pour cela qu'un petit nombre d'heures de la matinée du jour de fête, et l'on t'invite, pour la journée presque entière, à prendre part à des réunions et à des occupations tout à fait mondaines et frivoles, si ce n'est tout à fait coupables; et si tu refuses, tu as des motifs de craindre de paraître étrange et qu'on ne se fâche contre toi. Que feras-tu donc ? A quoi te résoudras-tu ? Sois assez raisonnable, mon bien cher ami; dis-toi : Il me faut toujours, et d'autant plus indispensablement le jour du Seigneur, faire les œuvres agréables au Seigneur. Oh ! si tu étais aussi assez ferme pour mettre ces paroles en pratique.

Mais, pour ne pas trop prolonger ce discours, hâtons-nous de porter notre attention sur ce que le Seigneur lui-même se hâte à ses œuvres de salut. *Il me faut faire pendant qu'il est jour; la nuit vient où personne ne peut agir.* Ô Seigneur ! Est-ce à toi de te hâter, et d'épargner quelque jour que ce soit; – est-ce à toi qui as créé tous les jours, qui as toute l'éternité pour tes œuvres merveilleuses ? Quel est ce jour dans lequel tu veux faire tenir les œuvres ? Quelle est cette nuit qui peut menacer ton jour ? Le Seigneur explique sa parabole quand il dit : *Pendant que je suis dans le monde, je suis la Lumière du monde.* La présence du soleil détermine le jour naturel : la présence visible sur la terre du Soleil de justice, de Dieu se manifestant dans la chair, détermine le jour de grâce de l'action particulière de Dieu. La nuit après ce jour, c'est le temps de la Passion et de la mort du Christ. Ô nuit, pendant laquelle réellement personne ne peut agir ! Durant le jour terrestre du Christ, non seulement le Christ, mais encore ses apôtres, sous la direction de ce grand Ouvrier, ont fait beaucoup. Ils ont cru en lui, il l'ont suivi, ils ont prêché, ils ont guéri : tout cela s'est interrompu lorsqu'est venue la nuit terrible, jusqu'au nouveau jour de la résurrection du Christ. *La nuit où personne ne peut agir.* Avec quelle violence cette nuit de tempête a ébranlé la foi répandue à profusion par le Seigneur Jésus dans les cœurs de ses disciples ! Comme il s'en fallut peu que Satan, qui avait demandé de les semer comme du froment ne les disséminât sans retour, et que l'œuvre du salut, accomplie sur la croix au milieu de la terre, ne fût ruinée au même instant dans les âmes choisies pour sa propagation ! Pour ne pas permettre cela, notre Sauveur devait faire beaucoup préalablement, affermir profondément les fondements de la foi dans ses premiers disciples, et les fortifier puissamment, soit par son enseignement, soit par ses miracles, soit par sa prière toute-puissante. Ayant tout cela devant les yeux de son omniscience, il dit, comme s'il épargnait le temps et se hâtait : *Il me faut faire les œuvres de celui qui m'a envoyé, pendant qu'il est jour.*

Vois-tu, fils éphémère du temps, comment l'Éternel lui-même économise le temps que tu prodigues ? Il ne diffère pas l'œuvre de ton salut, et toi, tu es lent dans l'œuvre de ton propre salut. Il se hâte, et tu cherches de délais. Le matin, tu dis : je commencerai à midi; à midi, tu te fais la même promesse pour le soir; le soir, tu remets encore, pensant que ce n'est pas encore la dernière heure. Dans la jeunesse, tu dis : Je m'occuperai de mon âme dans mes années de maturité; dans les années mûres, plus distrait qu'auparavant par les affaires de la vie, tu te reposes sur l'espérance de vivre, dans la vieillesse, pour Dieu et pour ton âme; dans la vieillesse, tu te tranquillises par la pensée que tu pourras encore le livrer à un sincère repentir pendant ta dernière maladie. Ainsi passent le matin, et le midi, et le soir, et, après cela, il est assurément fort probable que tu ne seras pas prêt lorsque te surprendra la *nuit mortelle où personne ne peut agir.* Ne me cite pas le larron, qui fit plus dans les dernières minutes de son jour que d'autres dans leur jour tout entier. Un tel succès n'est pas assez probable, parce qu'il est rare et que, peut-être, il

n'est pas donné sans motif, mais particulièrement à des gens dans la vie passée desquels se trouvent quelques actions qui ont attiré secrètement la grâce. Mais voici ce qui nous est connu d'une manière beaucoup plus certaine : le jour de la terre se termine toujours par un soir, mais le jour de la vie humaine est assez souvent interrompu avant le soir, avant le midi, par la nuit de la mort. En ce cas, où s'en iront les espérances de celui qui diffère, si ce n'est dans la nuit infernale où personne ne peut faire ce qui n'a pas été fait durant le jour de la voie terrestre passé sans retour ? En outre, il ne faut pas perdre de vue que l'opportunité même de faire certaines œuvres servant à notre salut, rencontre quelquefois sa nuit avant que le jour de la vie ne soit fini. Maintenant, par exemple, tu vis dans l'abondance : bonheur à toi si tu te hâtes de faire des œuvres de miséricorde *pendant qu'il est jour*. Peut-être, dans la nuit suivante, à la lettre, le voleur ou le feu, ou un autre accident feront-ils que tu ne seras plus en état *de te faire des amis des richesses de l'iniquité, afin que lorsque tu viendras à être pauvre d'autres vertus, ils te reçoivent dans les demeures éternelles* (Luc 16,9).

Que, par les prières de nos saints Pères, la grâce de Dieu nous porte tous à *faire les œuvres agréables à Dieu et utiles à nos âmes, pendant qu'il est jour, et les amène à un tel degré de perfection qu'elles puissent nous suivre* (Apo 14,15) et pénétrer avec nous, au travers de la nuit de la mort, jusqu'au jour nouveau, meilleur, qui n'aura pas de soir, de la résurrection bienheureuse et de la vie éternelle. Amen

SERMON POUR LA CONSÉCRATION DE L'ÉGLISE  
DE SAINT NICOLAS-AUX-INTERPRÈTES,

Prononcé le 25 août 1854

«Qu'elles sont belles les maisons, Jacob. et tes tentes, Israël ! Elles sont comme des forêts ombreuses, et comme des jardins sur les bords des fleuves. et comme des tentes que le Seigneur a dressées, et comme des cèdres auprès des eaux.» (Nom 24,5-6)

Ces paroles ont été écrites par le prophète Moïse dans le livre des Nombres, mais elles ont été prononcées par Balaam, homme dont le caractère prophétique est terni par cela qu'il ne soutient pas jusqu'à la fin de sa vie. Sans dissimuler ces circonstances, je n'ai pas hésité du reste à emprunter au livre d'un vrai prophète ces paroles fidèlement transmises, prononcées par Balaam, comme digne d'attention, parce qu'elles furent prononcées au temps où, ne s'étant pas encore laissé séduire par les dons et les honneurs d'un roi païen, il se conservait fidèle à l'esprit prophétique et à la parole de Dieu, et, par conséquent, pouvait prophétiser sur le Christ, sur sa mort libératrice et sur sa résurrection, comme on peut le voir par les paroles suivantes : *Il s'est couché pour se reposer comme un lion et comme un lionceau : qui l'éveillera ? Ceux qui le bénissent sont bénis, et ceux qui te maudissent sont maudits* (Nom 24,9). Il vaut donc la peine de considérer ce que voit cet homme clairvoyant et d'écouter ce qu'il dit.

Balaam était sur la hauteur de Phogor; il avait sous les yeux le camp d'Israël, à la fin de sa pérégrination de quarante ans dans le désert, et il dit : *Qu'elles sont belles, tes maisons, Jacob, et tes tentes, Israël ! Elles sont comme des forêts ombreuses, et comme des jardins sur les bords des fleuves, et comme des tentes que le Seigneur a dressées, et comme des cèdres auprès des eaux.*

Il n'est pas probable qu'après un voyage aussi long et aussi pénible, les tentes et les chariots de voyage des Israélites présentassent au simple regard, au regard corporel, une beauté aussi capable de l'extasier que celle dont ils brillent dans les paroles du prévoyant. Que voyait-il donc ? De quoi parle-t-il ? J'ai déjà fait remarquer plus haut que, sous l'image du sommeil du lion, ce roi des animaux, ou du fils du lion, que personne n'ose réveiller, Balaam voyait le Christ, le Roi du ciel et de la terre, le Fils de Dieu, qui reposait du sommeil de la mort, et que personne n'avait le pouvoir de ressusciter que lui-même, par sa puissance divine. C'est pour cela que la vision obligeait le voyant lui-même à s'écrier aussitôt : *Ceux qui te bénissent sont bénis*, ce qui convient aussi particulièrement au Christ comme au seul qui bénisse par sa grâce ceux qui le bénissent par la foi. Conformément à cette manière de comprendre la vision, on peut penser aussi que, sous l'image du camp d'Israël présent à ses yeux corporels, il était donné au prévoyant de contempler en esprit l'Église de Dieu et du Christ, et, dans ce cas, il n'est pas étonnant qu'il en dépeigne la beauté avec enthousiasme. Que cette *maison* est belle ! Et ce n'est pas étonnant : car Dieu y demeure. Mais l'Église est aussi semblable à des *tentes*, parce qu'elle se trouve en état de voyage : *Car nous n'avons point ici, sur la terre, de cité permanente, mais nous en cherchons une à venir, céleste* (Héb 13,14) Elle est semblable à une forêt *ombreuse*, parce qu'en elle et sur elle repose toujours l'ombre de la grâce de Dieu. Elle est semblable à *un jardin* au bord d'un fleuve, parce qu'elle est toujours abreuvée de l'eau vive l'Esprit de Dieu et de l'enseignement du Christ, parce qu'elle croît spirituellement et produit le fruit de justice. Elle est – *comme des teilles que le Seigneur a dressées* inébranlable, indestructible comme l'œuvre de Dieu, ainsi qu'en effet le Seigneur lui-même a dit d'elle : *Je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (Mt 16,18). *Comme des cèdres auprès des eaux* verdissent toujours, s'élèvent toujours, ainsi elle ne perd jamais la vie qui est née en elle de la semence incorruptible de la parole de Dieu, et qui est incessamment soutenue par l'Esprit saint; enfin elle s'élève, sans s'arrêter, vers le ciel, afin de s'unir complètement avec sa tête, le Christ, et de devenir complètement céleste.

Si quelqu'un disait que les paroles enthousiastes du prévoyant peuvent se rapprocher au tabernacle qui se trouvait dans le camp des Israélites, autrement dire, à leur temple de voyage, cela ne contredirait pas notre explication, parce que le tabernacle était aussi une figure sous laquelle on peut et on doit reconnaître l'Église.

Ce qui a appelé à ma pensée cette vision de la beauté spirituelle de l'Église, mes frères, c'est la vue de la beauté sensible de ce temple restauré aujourd'hui par les soins des enfants du

nouvel Israël qui ont aimé cette beauté, élevé et embelli visiblement par des efforts favorisés du succès, revêtu invisiblement, par l'action de la grâce, d'une beauté supérieure, spirituelle, mystérieuse, et devenu la demeure mystérieuse de Dieu. L'antique prévoyant pourrait venir ici aussi; ou bien, s'il lui faut un spectacle plus vaste, il pourrait, au lieu de la hauteur impure de Phogor, s'arrêter chez nous, sur la hauteur bénie du Kremlin; il pourrait considérer des temples nombreux, antiques, nouveaux : conservés avec soin dans leur beauté ou restaurés, ou bien nouvellement construits avec le même zèle qui animait l'antiquité; et, en vérité, je suis sûr qu'il se livrerait encore à son antique enthousiasme, et qu'il entonnerait encore aujourd'hui son cantique d'autrefois : *Qu'elles sont belles, tes maisons, Jacob, et tes tentes, Israël !*

Béni soit Dieu qui ne laisse pas ses serviteurs sans le secours de sa grâce ! Bénis soient les serviteurs de Dieu qui ne laissent pas leur Dieu sans leur foi et leur désir de sa grâce ! Continue la bonté à ceux qui te connaissent, Seigneur; que nos péchés et nos infidélités ne t'éloignent pas de nous, mais plutôt que ta grâce, qui nous implorons dans les sanctuaires, ouvre nos cœurs, qu'elle les visite, qu'elle les remplisse de la force et de sa consolation, et, de cette manière, les débarrassant et les éloignant de tout ce qui t'est désagréable qu'elle les fasse entrer dans la construction de la demeure de Dieu en esprit. (Ep 2,22)

Pour la consolation de la foi, il ne sera pas hors de propos, de vous présenter maintenant, mes frères, quelques témoignages de la parole de Dieu, qui attestent que la grâce de Dieu demeure incessamment, jusqu'à la fin des siècles, dans l'Église de Jésus Christ.

Le premier de ces témoignages nous est fourni par Jésus Christ lui-même, *le témoin fidèle et véritable* (Apo 3,14), lorsqu'il dit : *Je bâtirai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle* (Mt 16,18). – *Je bâtirai* : ce mot nous montre la construction de l'Église encore en intention, avant même l'accomplissement. Le Seigneur qui, dans beaucoup de cas, pour mettre mieux à notre portée ses œuvres divines et incompréhensibles, les a assimilées aux œuvres ordinaires des hommes, s'assimile ici de même un propriétaire qui a l'intention de construire une maison, ou à un architecte méditant la construction d'un édifice. Il fallait, entre autres choses, songer à la solidité de l'édifice, et prévoir et prévenir ce qui aurait pu y nuire. Ainsi le Fondateur de l'Église regarde dans l'avenir. Il voit que les portes de l'enfer, ouvertes sur la terre par le péché d'Adam, lâcheront contre la nouvelle Église chrétienne, avant et après sa fondation, de nouvelles puissances du mal : des armées de persécuteurs, des masses d'hérétiques, de foules de scandales divers. Quoi donc ? Si l'édifice est ébranlé jusqu'à l'écroulement, le but n'en sera pas atteint, et la gloire du divin Fondateur ne sera pas garantie. Mais gloire à lui dans les siècles ! Il prévoit et prédispose mieux : *Je bâtirai, dit-il, mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle*. Ses ennemis s'élèveront contre elle; ils seront quelquefois puissants : ils triompheront dans divers temps et dans divers lieux en lui arrachant des membres; elle sera souffrante et affaiblie, mais ils *ne prévaudront pas contre elle* d'une manière définitive. Sera-ce pour longtemps ? – Sans aucun doute jusqu'à la fin des siècles, En effet, s'ils pouvaient prévaloir une fois, Celui qui prévoit les temps jusqu'à l'éternité n'aurait pas pu dire décidément qu'ils *ne prévaudront point*. Mais comment l'Église est-elle victorieuse et se garde-t-elle invincible ! Sans aucun doute par la puissance divine, par la grâce divine. Par conséquent, si les forces de l'enfer ne doivent jamais prévaloir contre elle, cela signifie que la force divine, que la grâce divine se conservera toujours en elle et aura toujours une efficacité victorieuse.

Nous pouvons emprunter un second témoignage de cette vérité à l'Apocalypse ou Révélation de saint Jean le Théologien, qui dépeint prophétiquement la destinée de l'Église du Christ jusqu'à la fin des siècles. Dans cette révélation, nous voyons sans interruption la véritable Église, d'abord sous la figure des vingt-quatre vieillards qui entourent le trône de Dieu (Apo 4), *adorant celui qui vit dans les siècles des siècles*; ensuite, selon la mesure, peut-être, de la propagation du christianisme dans le nombre des cent quarante-quatre mille marqués du sceau du Dieu vivant; plus loin, *dans une grande multitude que personne ne pouvait compter, de toute nation, de toute tribu, de tout peuple et de toute langue, se tenant debout devant le trône et devant l'Agneau* (ch. 7); plus loin dans l'image d'un temple contenant un autel et des adorateurs, qu'il est ordonné à Jean de mesurer (ch. 11) ; plus loin encore, sous la figure d'une femme *revêtue du soleil, c'est-à-dire de la vérité et de la vertu de Jésus Christ qui est la lumière du monde* (Jn 8,12), parée d'une couronne de douze étoiles, c'est-à-dire de l'assemblée apostolique, ayant sous ses pieds *la lune, c'est-à-dire la sagesse humaine, naturelle* (Apo 12); encore plus loin avant les noces de l'Agneau, elle est représentée comme son épouse déjà prête et revêtue du *lin de la justice des saints* (ch. 19); et encore, après la peinture de la première résurrection, elle est appelée *le camp des saints et la ville bien-aimée* (20,8), jusqu'à ce qu'enfin, avec un nouveau ciel et une

nouvelle terre, elle est renouvelée elle-même en une *Jérusalem nouvelle venant de Dieu et descendant du ciel* (21,2), Il est digne de remarque que l'écrivain de l'Apocalypse, en peignant les temps les plus périlleux pour l'Église, la représente comme à l'abri de tous les dangers et miraculeusement conservée. Par exemple : le serpent *poursuit la femme*, mais il ne put ni l'atteindre ni la vaincre, parce qu'on *donna à la femme les deux ailes d'un grand aigle*, – et que *la terre secourut la femme* ( 12,13-16), La Providence dirige si bien la marche des événements, que les institutions terrestre elles-mêmes favorisent la paix ou la sécurité de l'Église; et *les ailes d'un grand aigle*, peut-être de l'aigle tsarien, la portent pieusement, hors de l'atteinte de la méchanceté et de la ruse de ses ennemis, *dans le désert, en son lieu*, – assurément non dans une solitude ordinaire et extérieure, car l'Église est elle-même la multitude de croyants, mais bien plutôt dans un *désert* intérieur – bien loin du monde, tout près de Dieu; car *son lieu*, pour l'Église, c'est la proximité de Dieu et l'union avec lui. Mais cela signifie encore que la grâce de Dieu ne sera point ôtée à l'Église, et que même dans les temps le plus périlleux, elle doit demeurer inséparablement unie avec elle, même jusqu'à la consommation des siècles.

Un troisième témoignage de cette même vérité se trouve dans les paroles suivantes de l'apôtre saint Paul : *El c'est lui*, c'est-à-dire Jésus-Christ, *qui a fait les uns apôtres, les autres prophètes, les autres évangélistes, les autres pasteurs et docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection des saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus Christ, jusqu'il ce que nous parvenions tous à l'union de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ.* (Ep 4,11-13) Pour mieux comprendre la force de ce texte, représentons-nous que nous demandons à l'Apôtre : y aura-t-il longtemps dans l'Église des pasteurs et des docteurs, afin qu'ils travaillent à la perfection de saints, aux fonctions de leur ministère, à l'édification du corps de Jésus Christ ? – Il répond : Jusqu'à ce que nous parviendrons tous à l'union de la foi et de la connaissance du Fils de Dieu, à l'état d'un homme parfait, à la mesure de l'âge de la plénitude du Christ. Par conséquent, tant qu'il y aura sur la terre des hommes qui ne seront pas parvenus à l'union de la foi, qui n'auront pas atteint la perfection de la croissance spirituelle, qui auront encore besoin de la connaissance du Fils de Dieu, il y aura dans l'Église des Pasteurs et des docteurs pour travailler à la perfection des saints; et comme la perfection des saints par les pasteurs et les docteurs ne peut s'opérer sans la toute-sainte grâce de Dieu, il s'ensuit qu'elle doit, selon le témoignage de l'Apôtre, demeurer, avec les pasteurs et le docteurs, agissante dans l'Église jusqu'à ce que, ayant vaincu tous les obstacles, elle amène à l'union de la foi tous ceux qui sont appelés au salut.

Apportons encore un témoignage de la présence perpétuelle de la grâce dans l'Église particulièrement de la grâce mystérieusement agissante. Le même apôtre, en exhortant les chrétiens de Corinthe à s'approcher avec une vénération particulière du mystère du Corps et du sang de Jésus Christ, dit : *Toutes les fois que vous mangerez de ce pain et que vous boitez de cette coupe, vous annoncerez la mort du Seigneur, jusqu'à ce qu'il vienne* (1 Cor 11,26). Ici encore, une vérité importante est cachée dans ce petit mot *jusqu'à ce que*. Pour la mieux découvrir, je fais encore du langage de l'Apôtre une question : Les chrétiens mangeront-ils longtemps le pain mystérieux, et boiront-ils longtemps la coupe du Seigneur, et annonceront-ils longtemps la mort du Seigneur par la communion du Corps et du Sang de Jésus Christ ? – Je trouve la réponse dans les paroles de l'Apôtre : *Jusqu'à et qu'il vienne*. C'est-à-dire : Le mystère du Corps et du Sang de Jésus Christ s'accomplira sans interruption dans la véritable Église de Jésus Christ jusqu'au second avènement même de Jésus Christ, ou, ce qui est la même chose, jusqu'à la fin des siècles. Mais puisque cela ne peut pas être sans la grâce mystérieusement agissante, sans la grâce du sacerdoce, et que la grâce empruntée du sacerdoce ne peut exister sans la grâce conférante de la prélature, il est évident que la grâce mystérieusement agissante et la hiérarchie sacerdotale, selon la prédication de l'Apôtre, demeureront dans l'Église dans tous les temps, et que, quoiqu'il ne coule pas toujours avec la même abondance, le cours n'en sera jamais interrompu et arrivera jusqu'aux confins mêmes du royaume de la gloire.

Après ces témoignages, et d'autres semblables non moins infaillibles, quelle consolation, mes frères, de pouvoir dans ces temps reculés de l'Église, de même que dans les tout premiers, vous adresser avec assurance ces paroles de l'apôtre saint Pierre : *Mes bien-aimés, ayant ceint les reins de votre esprit, vivant dans la tempérance, ayez une espérance parfaite en la grâce qui vous est apportée par la révélation de Jésus Christ.* (1 Pi 1,13) !

Ne faites pas attention à ceux qui calomnient l'Église comme si la grâce s'était tarie en elle, comme si la hiérarchie sacerdotale était ou tout à fait, ou à moitié détruite en elle.

Dites à ceux qui se sont éloignés des hiérarques : Si la racine est desséchée, comment les branches peuvent-elles être vertes ? Si, –comme ils le pensent, ou, pour parler plus exactement, comme ils nous le reprochent sans réflexion, – la grâce de la prélature est tarie, comment peut se continuer la grâce du sacerdoce qui, sans la prélature, est la même chose que le rameau sans racine ? Mais puisqu'ils reconnaissent la grâce du sacerdoce, comment peuvent-ils nier la grâce de la prélature qui est la racine du sacerdoce ? Mais s'ils ne nient pas la grâce de la prélature, pourquoi s'en éloignent-ils ?

Dites à ceux qui nient tout sacerdoce : Si, d'après leur sagesse menteuse, le sacerdoce est tout à fait détruit, il faut dire que l'Église est aussi détruite, que les portes de l'enfer ont prévalu contre elle. Mais s'ils disent encore cela, alors ils s'élèvent ouvertement, non contre nous, humbles serviteurs de l'Église, mais contre son Fondateur lui-même qui a dit que *les portes de l'enfer ne prévaudront contre elle*. S'il n'y a pas de mystère du Corps et du Sang de Jésus Christ, l'Apôtre a donc menti en disant qu'il s'accomplira jusqu'à ce que vienne le Seigneur pour le Jugement. Mais si la parole apostolique ne peut être menteuse, si les paroles de Jésus Christ ne doivent pas passer, quand même le ciel et la terre passeraient, il y a aujourd'hui, et il y aura jusqu'à la fin des siècles. le saint mystère du Corps et du Sangle de Jésus Christ; il y a y aura un sacerdoce saint et une hiérarchie sacerdotale, et les adversaires de cette doctrine sont les adversaires de la parole apostolique et de la parole de Jésus Christ.

Il faut encore, à cela, ajouter une chose : *Ayant une espérance parfaite en la grâce* de Dieu dans l'Église pour vous garder des fausses doctrines, pour vous consoler du chagrin que cause le péché et de la crainte du jugement de Dieu, pour vous fortifier dans vos faiblesses, ne faites pas de votre espérance dans la grâce le motif d'une vie négligente, indigne de la grâce sainte; *mais, comme le Saint qui vous a appelés, soyez saints vous-mêmes dans toute votre vie* (I Pi 1,15). Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION D'UNE L'ÉGLISE

«Mais toi, fils de l'homme, montre le temple à la maison d'Israël, et qu'ils cessent leurs péchés.» (Ez 43,10)

Si cette parole ne se trouve pas inutilement dans les saints livres; si, comme l'assure l'Apôtre, *tout ce qui est écrit, a été écrit pour notre instruction* (Rom 15,4), à qui donc de nous s'adresse cette parole ? A qui est donné ce commandement ? A qui est adressé cet avertissement ?

Après les autres, ce commandement ne s'étend-il pas, peut-être, jusqu'à moi aussi, de montrer le temple à ceux qui peuvent le regarder avec attention, surtout en ce moment où ce temple ne fait que d'apparaître dans son essence et sa réalité, parce que *la gloire du Seigneur est entrée dans le temple* (Ez 43,4).

Ne faut-il pas peut-être aussi, à ceux qui se tiennent dans ce temple, et qui voient cette sainteté nouvellement apparue, rappeler l'antique avertissement : *Et qu'ils cessent leurs péchés ?*

Les péchés du peuple juif, – la froideur pour la vraie foi, l'attachement aux superstitions païennes, la cupidité, le luxe, l'injustice, l'oppression des faibles par les forts, la désobéissance des subordonnés au pouvoir, allant jusqu'au renversement de la voie privée et publique, après les reproches infructueux des prophètes, après les châtiments partiels et peu prolongés de Dieu, attirèrent à la fin le jugement définitif de Dieu. Jérusalem fut prise et renversée par les Babyloniens. Le temple de Salomon fut détruit par le feu. Les Juifs furent emmenés en captivité à Babylone. Le culte légal de Dieu fut suspendu : car quoique les prêtres restassent, il n'y avait pas de lieu désigné et consacré par la loi pour le culte divin. Il n'est pas étonnant que l'affliction des Juifs soit allée jusqu'au désespoir, parce que, dans les châtiments précédents de Dieu par la famine, par la guerre, par la peste, ils avaient une consolation et un espoir dans le saint Temple qui montrait que leur alliance avec Dieu n'était pas tout à fait rompue, et qu'une voie leur était encore ouverte vers sa miséricorde; mais lorsque Dieu, en rejetant le peuple coupable, rejeta aussi son saint lieu, alors son rejet parut définitif et sa colère inexorable. En ce temps, en apparence sans espoir, Dieu choisit au milieu des captifs de Babylone le prophète Ézéchiël, il le conduisit en esprit dans Jérusalem désolée; sur les ruines et les cendres du Temple, il lui montre le Temple intact, sa structure, ses dimensions, ses lois, la présence en lui de la gloire de Dieu, et il ordonne au Prophète de montrer aux autres Juifs, dans un récit, ce spectacle aussi consolant que majestueux, qu'ils ne pouvaient pas voir de leurs yeux ordinaires. *Mais toi, fils de l'homme, montre le temple à la maison d'Israël.*

C'est-à-dire : dis à la maison d'Israël que le Temple de Dieu n'est pas définitivement détruit, qu'on peut le voir en esprit quoiqu'il n'existe pas pour les yeux du corps; que sur ses ruines plane son image mystérieuse; que là-bas il est question de sa construction, de ses dimensions, de ses lois, et que cela arrive lorsqu'on se prépare à construire un nouveau temple; que, par conséquent, il y a espoir de voir un nouveau temple de Dieu, et que les Juifs peuvent encore espérer de redevenir le peuple de Dieu, parce que Dieu ne construira pas un temple dépeuplé. *Montre le temple à la maison d'Israël.*

Ceux qui entendent cela en ce moment, pourront penser que cela ne les concerne pas. Nous ne sommes pas les Juifs, diront-ils, et nous n'avons pas eu le malheur d'être privés de notre temple à cause de nos péchés; mais nous avons la bénédiction de Dieu de voir un temple élevé par un zèle pieux, et consacré par la grâce de Dieu. Je reconnais, moi aussi, sur votre œuvre, la bénédiction de Dieu; je m'en réjouis avec vous; j'appelle la continuation de la bénédiction de Dieu. Mais ne vous hâtez pas dans vos réflexions contradictoires. Vous allez entendre à l'instant des choses qui, certainement, ne concernent pas les Juifs seuls.

*Montre-leur le temple, dit le Seigneur, et qu'ils cessent leurs péchés.* Montre-leur le temple; mais non pas simplement, non pas seulement pour satisfaire leur curiosité, non pas seulement pour les consoler par cette vision, mais pour que cette vision produise un effet sur ceux qui la verront, et un effet puissant et décisif : *qu'ils cessent leurs péchés.*

Ô Seigneur, *reprenant, et corrigeant, et enseignant, et ramenant, comme le pasteur ses brebis* (Sag 18,13). Est-ce que la vue de ton temple peut avoir cette puissance médicinale et salutaire ? Est-ce qu'elle peut aider les pécheurs de sorte *qu'ils cessent leurs péchés ?* Oh ! si tu nous apprenais à user avec succès de ce moyen pour notre amendement et notre perfectionnement, – nous qui, après le désir et l'intention de cesser nos péchés, ne remarquons pas même, quelquefois, comment nous retombons, soit dans nos anciens péchés, soit dans de

nouveaux ! Il n'est pas douteux que beaucoup ne partagent avec moi ces réflexions et ce désir, et c'est la preuve que la parole de la révélation divine, dont nous nous occupons en ce moment, ne concerne pas les Juifs seuls, mais qu'elle peut toucher avec utilité au cœur de quiconque est pécheur devant Dieu. Soyez donc attentifs. La chose nous touche réellement.

La vision du nouveau temple présentée aux Juifs par l'entremise du prophète, dut nécessairement rappeler à leur mémoire l'ancien temple construit par Salomon, et la destinée inévitable du temple passé qui ne pouvait se modifier pour le temple futur. Dieu décréta cette destinée lorsque, après l'achèvement et la consécration du Temple, il dit à Salomon, dans une vision, entre autres choses : *Si, vous détournant, vous vous détournez de moi, vous et vos enfants, et si vous ne gardez pas mes commandements et mes ordres, – je rejetterai loin de ma face, même ce temple que j'ai consacré à mon Nom* (III R 9,6-7). Combien était infaillible celle destinée, les Juifs le reconnurent par une triste expérience lors de la destruction de ce Temple par les Babyloniens. Et Dieu rappelle tout cela lorsqu'il dit à Ézéchiël : *montre le temple et la maison d'Israël*.

C'est-à-dire : présente à la maison d'Israël l'image du nouveau temple, et, par là-même, rappelle à leur souvenir la destinée du premier temple qui, puisqu'elle est fondée sur la justice éternelle, ne peut pas ne pas être aussi la destinée du nouveau; et que les Juifs songent à ce qu'ils doivent faire. Si la vue du nouveau temple leur est agréable et comble leurs vœux, qu'ils aient souci de la conservation du temple. S'ils ont souci de la conservation du temple, qu'ils se rappellent que les péchés ont renversé le Temple. S'ils savent que les péchés renversent le temple, qu'ils cessent d'être les destructeurs du temple. *Montre le temple à la maison d'Israël, et qu'ils cessent leurs péchés*.

Vous voyez avec quelle force la vision du temple exhortait les Juifs à mettre fin à leurs péchés. Mais n'est-ce pas la même chose, chrétiens, que nous dit, à nous aussi, la vision actuelle du nouveau temple ?

Le Seigneur du temple chrétien, le Seigneur de ce temple n'est-il pas ce même Dieu qui, autrefois, éleva le temple juif par sa bonté, le consacra par sa grâce, le renversa deux fois, dans sa colère, à cause du péché, et le livra à la dévastation ? Il est vrai que, dans le temple chrétien, plus privilégié que l'ancien temple juif, Dieu se montre le Dieu de miséricorde et de grâce en son Fils seul-engendré, Jésus Christ, le Sauveur des pécheurs; mais a-t-il cessé, – l'Éternel peut-il cesser – d'être aussi le *Dieu de justice* ? Ainsi, la destinée du premier temple qui fut dans le monde ne s'étend-elle pas à tous les temples jusqu'au dernier qui sera dans le monde ? Et ne s'adresse-t-elle pas à ce temple nouvellement consacré, cette décision du Très-Haut, menaçante à la fois et préservatrice : *Si, vous détournant, vous vous détournez de moi, vous et vos enfants, et si vous ne gardez pas mes commandements, – je rejetterai loin de ma face, même ce temple que j'ai consacré à mon nom*, ou par un abandon visible à la profanation et à la désolation, ou par l'éloignement invisible de ma main bénissante et bienfaisante, par la cessation de la vertu bienfaisante du sanctuaire ? Mais de là, ne s'ensuit-il pas de lui-même, cet autre avertissement : *Montre-leur le temple, et qu'ils cessent leurs péchés* ? Que les constructeurs du temple prennent garde d'en être les destructeurs. En se réjouissant de la vision bienheureuse du temple, qu'ils éloignent ce qui conduit à la privation de cette vision, de cette grâce. *Qu'ils cessent leurs péchés*.

Quelqu'un dira-t-il : je désire cesser mes péchés, mais je ne sais comment y parvenir ? – C'est bien. Je l'indiquerai l'un des moyens les plus rapprochés pour apprendre cela. Ce moyen, c'est le temple. En effet, après la glorification de Dieu, on ne s'occupe de rien autre, dans le temple, que de détourner l'homme du péché, et de le convertir à la vertu. N'est-ce pas là ce qu'enseignent les Écritures prophétiques et apostoliques que l'on lit ici ? N'est-ce pas là ce qu'enseignent les saints cantiques qui se chantent ici ? N'est-ce pas là ce qu'enseignent les exemples des saints que l'on nous présente ici chaque jour ? Viens, écoute, et tu t'instruiras, et tu apprendras la sagesse. Je le montrerai le temple, afin que tu cesse tes péchés.

Quelqu'un dira-t-il encore : je désire cesser mes péchés, mais je n'ai pas la force de m'en délivrer. Je ne conteste pas cet aveu, et je me hâte de te montrer un trésor rapproché, ouvert, de force spirituelle. Ce trésor, c'est le temple. Qu'y a-t-il de plus puissant que le Verbe de Dieu par lequel tout a été créé, et par lequel tout est régénéré ? C'est ici qu'il agit. Qu'y a-t-il de plus fort que la prière, qui s'élève au-dessus des nuées et incline vers elle le Très-Haut ? C'est ici qu'elle habite comme dans sa maison : car le temple, selon la parole de l'Écriture, est *la maison de la prière* (Luc 19,46). Qu'y a-t-il de plus bienfaisant que la présence de notre Seigneur Jésus Christ qui est venu dans le monde pour sauver les pécheurs (1 Tim 1,15) ? Il est présent ici et spirituellement, selon sa promesse immuable : *Partout où sont deux ou trois assemblées en mon*

*nom, là je suis au milieu d'eux (Mt 18,20), et plus que spirituellement, dans son Corps très pur rompu pour nous, pour la rémission des péchés, et dans son Sang divin répandu pour nous, pour la rémission des péchés. Que sont aussi tous les mystères accomplis ici, que des vases dans lesquels la bienfaisante vertu divine, victorieuse du mal, auxiliaire du bien, est enfermée et découverte, enfermée visiblement, découverte invisiblement; enfermée pour la raison scrutatrice, découverte pour le cœur croyant; enfermée pour le pécheur inattentif et endurci, découverte pour lui qui est sincèrement repentant et travaille à se corriger ? Viens, approche, purifie-toi, fortifie-toi, et tu vaincras le mal, et tu avanceras dans le bien. Je te montrerai le temple, afin que tu cesses de pécher.*

*Voilà qu'une voix sortit du temple, de quelqu'un qui me parlait, et un homme, c'est-à-dire un ange se tint devant moi, – dit le voyant mystérieux du temple. Si nos yeux aussi, frères de ce saint temple, étaient ouverts à la vision des mystères, nous aussi nous verrions dans ce temple des anges entrant avec nous, priant avec nous, comme envoyés pour leur ministère en faveur de ceux qui veulent hériter du salut (Héb 1,14). Que pensez-vous donc que disent ces purs et fidèles serviteurs de Dieu, lorsqu'ils nous voient, dans le temple, inattentifs, non purifiés, paresseux pour la prière, ne nous approchant pas des mystères, n'écartant pas toute préoccupation de la vie, ne haïssant pas le péché d'une haine parfaite ? Ne s'étonnent-ils pas de l'inconséquence de nos dispositions ? Pourquoi donc, disent-ils, pourquoi un temple saint à ces gens, s'ils ne s'occupent pas de leur sanctification ? N'est-ce que pour qu'il soit le témoin de leur insouciance pour une condamnation plus sévère à cause de ce qu'ils ne profitent pas d'un secours si rapproché et si facile pour leur salut ? Fils de l'homme, montre le temple à cette nouvelle maison d'Israël, et qu'ils cessent leurs péchés.*

Je vous ai montré, mes frères, autant qu'il a été possible à ma médiocrité, le temple comme un moyen et un secours pour votre sanctification. Que la grâce de Dieu, qui habite ici dès aujourd'hui et qui sort d'ici vous aide à quitter, si quelqu'un de vous ne l'a pas encore quitté une vie insouciante du péché et il vous affermir dans la piété et dans toute vertu afin que dans le temple du Dieu vivant, vous soyez vous-mêmes des temples du Dieu vivant, dans lesquels l'Esprit de Dieu habite et habitera dans l'éternité. Amen.

SERMON POUR LA CONSÉCRATION D'UNE L'ÉGLISE D'UN CIMETIÈRE

«Il m'a caché dans son habitation au jour de mes maux; il m'a abrité dans le secret de son habitation.» (ps 26,5)

Par la grâce de l'Esprit très saint et sanctifiant tout, ce temple a été consacré aujourd'hui pour être une demeure de Dieu assimilée au ciel, le sanctuaire des mystères, le temple des oracles du Verbe de Dieu, une échelle atteignant au ciel pour l'élévation des prières de la foi jusqu'au trône du Très-Haut.

Béni soit Dieu qui a tant de bonté pour aider au salut de nos âmes. Bénis soient les serviteurs de Dieu qui ont aidé à cette œuvre de grâce par leur sollicitude, leur travail, la réunion de dons volontaires dont la plus petite obole aura non pas une petite, mais peut-être une très haute valeur devant les yeux de Dieu qui voit dans le cœur du donateur. Que la bénédiction de Dieu le Père ombrage, que la lumière de Jésus Christ, Fils de Dieu, éclaire, que l'aile du saint Esprit couvre, aujourd'hui et toujours, l'âme de tout homme entrant dans ce sanctuaire avec foi et amour pour Dieu, avec prière et confiance en lui, avec l'aveu de son infirmité et de son péché, avec le désir de la grâce, pour l'accomplissement des commandements de Dieu. Que notre vrai Dieu et Seigneur Jésus Christ, qui est la résurrection, et la vie, et le repos de ceux qui sont morts dans le Seigneur, selon les prières de la foi apportées ici, remplisse jusqu'au comble la mesure du repos, qu'il confirme l'espérance de la résurrection bienheureuse, pour les âmes trépassées dans le repentir et la foi, dont les corps reposent autour de ce temple dans l'attente de la résurrection.

Puisque ce qui distingue le temple consacré aujourd'hui, c'est qu'il est élevé dans le lieu de la sépulture de ceux qui se sont endormis dans le Seigneur, cela nous donne l'occasion et la pensée de dire quelque chose de l'habitude pieuse d'élever des temples à Dieu dans les lieux de sépulture des morts, et d'enterrer les morts auprès des temples de Dieu.

Le temple n'est pas nécessaire à Dieu dont le ciel est le trône, et la terre le marche-pied, et que l'univers ne peut contenir, mais à l'homme pour lui être un refuge auprès de Dieu au moyen de tout l'éloignement possible de la vanité de des créatures, dans laquelle est perdu le sentiment de la présence de Dieu. Ainsi s'explique l'emplacement du temple; de la même manière peuvent être expliquées aussi les heures particulières du temple. Le temple de Dieu est particulièrement nécessaire à l'homme d'abord à l'heure de la piété, pour qu'il vienne glorifier Dieu comme le Dieu Très-Haut, souverainement parfait, dont la glorification est le paradis et la félicité, même sur la terre; ensuite à l'heure de la joie, pour apporter sa reconnaissance au Dieu Créateur, Dispensateur de tous les biens, Sauveur; en troisième lieu, à l'heure de l'affliction de l'âme, pour épancher son âme devant Dieu qui, dans sa révélation, a daigné se manifester, entre autres sous le nom de *Consolateur*.

Ce dernier usage du temple de Dieu, c'est-à-dire son usage au temps de l'affliction, le saint David nous l'indique lorsque, priant et suppliant Dieu, par-dessus tout, de lui permettre de *fréquenter son temple saint* (Ps 26,4), il en donne cette raison: *Il m'a caché dans son habitation au jour de mes maux; il m'a abrité dans le secret de son habitation*. Ces paroles, peut-être, se rapportent à ce jour de la vie de David où, menacé de mort par Saül, fuyant seul, sans armes, sans pain, sans assistance, il vint au tabernacle de Dieu, à Nomba, et quoique en ce moment se trouvât là Doëc qui devint plus tard le dénonciateur de David auprès de Saül, et qui versa pour lui le sang de beaucoup d'innocents, cependant Doëc lui-même ne nuisit pas alors à David et ne le livra pas à Saül, et le grand-prêtre Abimélech, s'écartant même de la loi, donna à David le pain sanctifié, et l'épée de Goliath pour sa défense en cas d'attaque. Cette circonstance est l'une de celles dans lesquelles Dieu justifie la foi et la pieuse confiance de l'homme qui a recours à son temple dans les heures les plus difficiles de la vie, par une direction accidentelle en apparence, mais admirablement sûre en sa faveur, et des circonstances, et des libres dispositions des autres hommes. Du reste, que ce soit, ou non, précisément cette circonstance que le psalmiste avait dans sa pensée, puisqu'il désire toujours fréquenter le temple de Dieu, et même *vivre dans la maison du Seigneur*, par cette raison que le Seigneur l'a caché dans son habitation au jour mauvais, il est évident par là qu'il attribue au temple de Dieu le privilège constant d'être un refuge pour ceux qui sont dans le malheur et l'affliction, un rempart solide contre le danger un trésor de bienheureuse consolation.

La mort, selon l'opinion ordinaire, et selon le sentiment naturel, n'est-elle pas le comble de tous les maux ? La mort de ceux qui nous sont chers n'est-elle pas la plénitude de l'affliction ? Ainsi donc, il est utile et bienfaisant qu'au bord de la tombe où s'ensevelissent avec ceux qui

nous sont chers notre bonheur, nos joies, nos espérances, se trouve le temple de Dieu, où l'on peut apporter l'affliction la plus amère afin de recevoir une consolation aussi sûre que douce. Qu'il entre ici, celui qui accompagne un mort nouveau, ou qui pleure encore sur celui qui est mort depuis longtemps, et qu'il entende l'exhortation compatissante de l'Apôtre : *Mes frères, ne vous abandonnez point et la tristesse au sujet de ceux qui sont morts, comme les autres hommes qui n'ont point l'espérance* (I Th 4,13). Qu'il entre, l'orphelin, et qu'il tombe dans les bras du *Père des orphelins*. Qu'elle entre, la veuve, et qu'avec l'espérance d'une protection infaillible elle ait recours au *Juge des veuves* (ps 67,6). Qu'elle entre, celle qui a perdu ses enfants, et elle les retrouvera dans les mains fidèles de l'Ami ineffablement bon et bienfaisant des enfants, disant à quelques parents, comme il dit un jour aux apôtres : *Laissez les enfants, et ne les empêchez pas de venir à moi, car le royaume des cieux est à ceux qui leur ressemblent* (Mt 19,14). Quiconque est effrayé du spectacle de la mort, qu'il entre ici, dans le temple de Celui qui est mort pour nous, et qui est ressuscité pour nous, et qu'il ressuscite en esprit, en entendant la parole de résurrection : *En effet, si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, ainsi nous devons croire que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront morts en lui* (I Th 4,14), c'est-à-dire, avec la foi en lui. Par ce court raisonnement, vous pouvez voir, mes frères, combien est conforme à la destination du temple, combien moralement utile l'habitude de construire des temples dans les lieux de sépulture, et de donner la sépulture auprès des temples.

Mais il faut avouer que cette explication ne sera pas encore satisfaisante pour ceux qui savent que, pour une habitude de l'Église, pour qu'elle soit régulière et correcte, ce n'est pas assez qu'elle soit fondée sur des considérations plausibles et sur une utilité désirable, mais qu'il faut encore qu'elle soit plus profondément et plu inébranlablement affermie sur le témoignage infaillible et direct de la Parole de Dieu, ou, selon la loi d'unité de l'Église, sur une tradition certaine, venant des premiers temps modèles du christianisme. Entrons dans quelques explications pour satisfaire aussi, autant que possible, à cette exigence.

La coutume de l'Église juive dans la manière de se conduire envers les morts, confirmée par la loi de Moïse, est bien différente de la coutume de l'Église chrétienne. Là celui qui touchait à un mort était regardé comme impur, et l'endroit où reposait un mort était regardé comme impur. C'est pourquoi, là, placer un mort auprès du temple eût été souiller le temple. Pourquoi en était-il ainsi dans l'Église de l'Ancien Testament, et n'en est-il plus d même dans l'Église du Nouveau Testament ? La mort était impure depuis Adam, comme étant le fruit impur de son péché. Mais le Christ la purifié et sanctifié la mort par sa mort très pure et très sainte. De son Corps uni à la Divinité, ayant souffert pour nous, de son Sang divin répandu pour nous, une vertu purificatrice s'est étendue sur toute l'humanité, surtout sur ceux qui sont en communion avec son Corps mystérieux par les mystères du saint baptême et de la sainte Eucharistie. C'est pour cela que pour nous, chrétiens, la mort peut être aussi pure que la vie, et que les morts, à l'égal des vivants, peuvent appartenir au temple du Seigneur, puisqu'ils appartiennent au Seigneur à l'égal des vivants. *Car aucun de nous, selon l'enseignement de l'Apôtre, ne vit pour soi-même, et aucun ne meurt pour soi-même. Car si nous vivons, nous vivons pour le Seigneur, et si nous mourons, nous mourons pour le Seigneur. Donc, soit que nous vivions, soit que nous mourions, nous sommes au Seigneur* (Rom 14,7) Puisque nous appartenons tous à un unique Seigneur, et même que les vivants se tiennent dans le temple du Seigneur, ainsi les morts, comme continuant à demeurer dans la communion de l'Église, reposent autour du temple; quelques-uns même, qui sont plus véritablement et plus parfaitement que les autres appropriés au Seigneur, et dont *la mort* est particulièrement *précieuse devant le Seigneur* (Ps 115,6), comme les saints martyrs, selon la coutume conservée par une sainte tradition, reposent dans leurs corps sous l'autel même du temple. Les uns reçoivent le repos par la vertu mystérieusement efficace et dépréciative de l'autel, les autres contribuent à la sanctification même de l'autel, par la vertu de leurs prières et de la grâce qui leur a été donnée.

Nous pouvons montrer dans la Parole même de Dieu le fondement de cette coutume conservée par la tradition de l'Eglise. *Il fut dit à Moïse voulant construire le tabernacle : Aie soin, fut-il dit, de faire tout selon le modèle qui t'a été montré sur la montagne* (Heb 8,5). Mais que lui fut-il montré sur la montagne ? *La figure et l'ombre des choses célestes*, comme dit l'Apôtre. Et ainsi, voilà la loi ordinaire du temple, qu'il n'y a point de motif de changer même pour le temple chrétien : le temple doit être construit en tout, autant que possible, à l'image des choses célestes montrée à un contemplateur qui en était digne. De même que l'image des choses célestes, pour le temple de l'Ancien Testament, fut montrée à Moïse sur le mont Sinaï, ainsi l'image des choses célestes, pour le temple du Nouveau Testament, fut montrée à Jean le Théologien dans la révélation où il dit entre autres choses : *Je vis sous l'autel les âmes de ceux qui avaient été mis il*

*mort à cause de la parole de Dieu et du témoignage qu'ils avaient* (Apo 6,9), c'est-à-dire, les âmes des saints martyrs. Ce n'est pas à nous, et ce n'est pas le moment de dévoiler ce mystère, pourquoi les âmes des saints martyrs sont cachées là-haut, pour un temps, sous l'autel, et ne se réjouissent pas autour de l'autel; c'est assez, pour nos réflexions présentes, de remarquer avec quelle fidélité, dans l'Église orthodoxe visible, tout est fait à l'image des choses célestes. Là-haut, dans le temple glorieux du ciel, les âmes des saints martyrs sont sous l'autel; ici-bas aussi, dans le temple mystérieux terrestre, les reliques des saints sont sous l'autel. Or, s'il est convenable que les corps des saints reposent sous l'autel même du saint temple, il n'est pas inconvenant non plus que les corps des fidèles reposent autour de l'autel et du temple.

Remarque, âme chrétienne, la sainte et même mystique importance de la coutume de placer les corps de ceux qui sont morts dans le Seigneur, auprès du temple du Seigneur. Ils sont dignes de cet honneur en tant qu'il ont eux-mêmes les temples de Dieu, les membres du Corps de Jésus Christ, les demeures du saint Esprit. Pense à cela souvent, avec attention, pendant que tu portes ton corps terrestre, et purifie ton corps avec soin par la tempérance, sanctifie-le par les exercices de piété, prépare-lui le vêtement incorruptible des œuvres de foi et de vertu, afin que, lorsque tu quitteras ton corps, on le place aussi près du sanctuaire du Seigneur, que la sainteté du Seigneur n'ait pas horreur de lui comme n'étant pas purifié de la corruption d'Adam et de la tienne propre et qu'elle ne repousse pas loin d'elle ton destin comme le destin de ceux dont les os seront dispersés à l'entrée de l'enfer (Ps 140,7), mais qu'elle te reçoive *dans l'héritage incorruptible, et incontaminé, et immarcessible, réservé dans le ciel* (1 Pi 1,4). Amen.